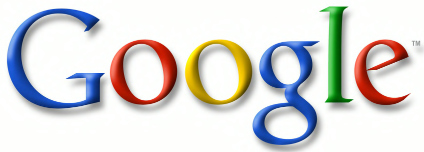

Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



——— *Tibi lilia plenis*
Ecce ferunt Nymphæ Calathis.

LE PARTERRE DU PARNASSE FRANÇOIS,

OU NOUVEAU RECUEIL des Pieces les plus rares & les plus curieuſes, des deſcriptions, caracteres, alluſions, penſées morales, ingénieuſes & galantes des plus célebres Poëtes François, depuis Marot juſqu'à préſent.

PAR MONSIEUR BONAFOUS.

Et vos ô lauri carpam & te proxima myrte,
Sic poſitæ quoniam ſuaves miſcetis odores.

Virg. Eclog. II.

Moreau Dufourneau

A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un aſſortiment général de toute ſorte de Muſique très-correctement corrigée, & qu'il vendra toûjours à meilleur marché que qui que ce ſoit, quand même il devroit la donner pour rien.

M. DCC. IX.

L'un lit ce Livre pour apprendre,
L'autre le lit comme envieux;
Il est bien-aisé de reprendre,
Mais mal-aisé de faire mieux.



TABLE DES *Matieres contenuës en ce Livre.*

LA RAISON.

L'AMOUR.

L'ARGENT.

LA BEAUTE'.

Ceux

LE VIN.

LE JEU.

LES FEMMES.

LE MARIAGE.

LE COCUAGE.

LA COUR.

LA SOLITUDE.

LA VIE.

LA MORT.

TABLE
DIEU.

LES PREDICATEURS.

LA GUERRE.

L'AMITIE'.



LA RAISON.

La Raison nous rend malheureux en troublant nos plaisirs.

* LA Raiſon eſt d'un triſte uſage;
Qu'il eſt ennuyeux d'être ſage!
De vivre toûjours gravement
Sous les ordres du jugement,
De réfléchir toute ſa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens
Raiſon, ſi fâcheux que les tiens:
En Amour on aime ſes peines:
Raiſon, tu combats nos déſirs,
Contrains ou choques nos plaiſirs;
C'eſt de toi proprement que nous portons les chaînes.

C'eſt toi qui cauſes les rigueurs
Que nous trouvons avec les Dames:
Tu mets le ſcrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs,
Sans toi, ſans toi l'Amour n'auroit que des douceurs.

* St. Evremont.

* On a beau la prôner, quoi qu'on en puisse dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui farouche au milieu des plaisirs
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;
C'est un Pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher.
En vain certains réveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre Souveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Pensent aller par elle à la felicité.
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
Je les estime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

† Helas, petits moutons, que vous étes heureux!
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussi-tôt aimez qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs,
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soiez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fiére raison dont on fait tant de bruit
Contre les passions n'est pas un sûr remede,
Un peu de vin la trouble, un enfant la seduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toûjours impuissante & severe

Elle

* Mr. Despreaux. † Mad. Deshoulieres.

Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
Sous la garde de vôtre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos sens.

RONDEAU.

* TAisez-vous tendres mouvemens,
Laissez-moi pour quelques momens:
Tout mon cœur ne sauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des amans.
A quoi servent ces sentimens?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raison vient toûjours me dire:
Taisez-vous.
La cruelle depuis deux ans....
Mais, helas! quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martire!
Mon berger paroît, il soûpire;
Le voici, vains raisonnemens,
Taisez-vous.

* MAD. DESHOULIERES.

Les préjugez de l'enfance & de l'éducation étouffent la raison.

† L'homme a beau se vanter de ses prerogatives,
Il a beau d'un ton de fierté
De Roi des animaux prendre la qualité;
S'il a reçû du Ciel des lumieres plus vives,
Le peu d'usage qu'il en fait
Le rend de tous le moins parfait.

† MR. DAVAL.

Que lui sert la raison dont il se glorifie?
En fait-il mieux regler toutes ses actions?
Et voit-on que son ame en soit moins asservie
Au joug imperieux de mille passions?
Si durant le cours de sa vie,
Cette droite raison, qu'il se pique d'avoir,
Avoit sur lui quelque pouvoir,
Ah! qu'il seroit digne d'envie!

Mais on ne trouve en lui qu'erreur, qu'aveuglement,
Qu'un ridicule entêtement:
Par un guide infidéle il se laisse conduire.
Comme il croït tout sans fondement,
Un rien suffit pour le seduire,
Et ce qui peut le plus lui nuire
Il le suit le plus ardemment.

Ce germe precieux, cette plante divine,
Qui dans lui seulement trouve à prendre racine;
Ce celeste raïon qui paroît émaner
D'une supréme intelligence,
Cette raison enfin, qui de le gouverner
Devroit seule avoir la puissance,
Helas! il la rejette; & depuis son enfance
Jusqu'à ce que les ans l'entraînent au tombeau,
Il aime à se nourrir d'erreur & d'ignorance,
Et de peur de voir clair, il éteint ce flambeau.

Mais ne peut-il point pour excuse
Alleguer l'éducation?
S'il bronche à chaque pas, si dans tout il s'abuse,
Au lieu des veritez que son esprit refuse
S'il se repaît de fiction,
Cette premiere impression
Qu'on lui donne de chaque chose
De toutes ses erreurs n'est-elle point la cause?

Helas! il n'en faut point douter.

De

De bon sens, de raison l'homme étoit né capable ;
Mais comment sans miracle eût-il pû resister
Aux préjugez dont on l'accable ?
Quand son ame encor neuve à la cire est semblable,
Comment pourroit-il éviter
De l'erreur qu'on y veut jetter
Le caractere ineffaçable ?
Dès qu'une fois l'erreur dans ses filets le tient,
La Raison ne peut plus chasser cette rivale :
On la chasse elle-même, & sur elle on obtient
Une victoire à l'homme entierement fatale.

La nourrice commence, & s'oppose au progrès
De cette divine lumiere ;
Et des hommes gagez exprès
L'étouffent enfin toute entiere.
Ainsi l'on devient homme fait,
Que l'erreur n'en est que plus forte ;
On l'a sucée avec le lait,
L'âge n'en détruit point l'effet,
Et l'enfant sur l'homme l'emporte.

La Raison est souvent inutile à l'homme.

* Qu'est-elle souvent la foible raison,
Qu'un bien inutile, un funeste Don ?
† Dans ces premiers tems, qui suivent l'enfance,
A peine luit-elle à sa connoissance,
Que des passions la noire vapeur
Lui vient infecter l'esprit & le cœur.
Alors plein d'orgueil, d'audace & de joïe,
A ses passions il se livre en proïe ;
La bile qui fume & le sang qui bout
Sans discernement l'emportent à tout.
La sage raison, cette illustre guide,
Qui du haut de l'ame à nos sens préside,

* L'Abbe' Regnier.
† *Ces vers sont d'une nouvelle mesure.*

Que fait-elle alors, & de quel secours
Est-elle à ses maux qui croissent toûjours ?
Leger, inquiet, rempli de lui-même,
Toûjours inégal & toûjours extréme,
A bride abbatuë il court aux plaisirs,
Il forme à la fois cent & cent desirs;
Et par un caprice, une folle envie,
Il prodigue tout, biens, honneur & vie;
Sans que la Raison qui le voit perir,
Fasse aucun effort pour le secourir.

* Homme, vante moins ta raison,
Voi l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi folle que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancellante, imbecile.
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile,
Quand le sort t'a laissé conter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile,
Et quand tu vieillis, tu la perds.

* MAD. DESHOULIERES.

Non seulement la Raison est souvent inutile, mais même nuisible.

‡ Encor, si jamais dans l'homme indocile
La foible raison n'étoit qu'inutile,
On auroit sujet de moins déplorer
Le peu de secours qu'on l'en voit tirer :
Mais combien de fois de ses maux complice
L'a-t-elle jetté dans le precipice ?
Pareille à ces feux dont l'éclat ne luit,
Que pour égarer quiconque les suit.
De là germe en l'homme & jette racine
Ce qu'on y sema de fausse doctrine :

De

‡ L'ABBE' REGNIER.

De là dans les mœurs & dans son esprit
Le déreglement s'accroît, se nourrit.
Alors à ses sens sa raison soûmise
Flate ses défauts, & les autorise;
Et dans son esprit sa foible raison
Plus que tous ses sens verse du poison.
Soit qu'il soit épris d'une gloire vaine,
Soit qu'il soit touché d'amour, ou de haine,
Enfin soit qu'avare, ou qu'ambitieux
L'or ou les grandeurs attirent ses yeux,
On voit sa raison avecque bassesse,
Quelque part qu'il penche incliner sans cesse,
Donner hautement un indigne appui
A la passion, qui domine en lui,
Et prêter souvent aux plus fameux crimes
De honteux conseils, de lâches maximes.

La Raison n'est pas d'un grand secours quand on est vieux.

* Mais peut-être aussi dans nôtre vieillesse
Elle a plus de force, & plus de sagesse:
Peut-être qu'alors l'appetit usé
Lui laisse sur l'homme un empire aisé.
Nullement, Timandre, & le corps qui baisse,
Qui des ans alors sous le poids s'affaisse,
Sent avecque lui dans le même tems,
L'esprit s'affaisser sous le poids des ans.
Peu du premier ordre, & que la nature
Se plût à former d'argile plus pure,
Conservent, quand l'âge a leur poil blanchi,
De l'hiver des ans l'esprit affranchi;
Le reste paîtri d'argile grossiere
Tout entier vieillit avec la matiere;
Et n'a pour partage en un corps cassé,
Qu'une raison trouble, un esprit glacé.
Les sens affoiblis, les forces usées,
Les veines que l'âge a presque épuisées,

* L'ABBE' REGNIER.

Les mufcles tremblans, les nerfs fans chaleur,
Sont de l'homme alors le moindre malheur.
Alors aux defirs qui le devorerent,
Et qui nuit & jour fon repos troublerent,
La crainte fuccede & plus que jamais
Il eft nuit & jour fans repos ni paix.
La mort qu'à toute heure il croit voir prefente
Lui remplit l'efprit d'horreur, d'épouvante;
Et pour comble encor de trouble, & d'horreur
Par delà la mort il étend fa peur.
Il craint tout enfin, & fa peur lui forme
Du vafte avenir un nuage énorme:
Mais quoi qu'il redoute après le trépas,
Content de trembler, il n'y pourvoit pas.

La Raifon eft d'un foible fecours contre l'Amour.

SONNET.

Revenez ma raifon, mon ame vous rappelle;
De fi cruels dédains m'ont enfin rebuté,
Et d'un perfide objet l'adorable beauté
Ne rend pas à mes yeux l'ingratitude belle.

Qu'elle aille publier que j'ai brûlé pour elle,
Qu'elle en faffe trophée, & que fa vanité
Triomphe inceffamment de ma captivité,
Je fuis libre, il n'importe, & c'eft une infidelle.

Mais il faut l'adorer, & n'en attendre rien.
L'aimer fans efperance eft un affez grand bien.
Dieux quel foulagement au feu qui me devore!

Que mon ame eft reduite en un étrange point!
Attendez, ma Raifon, que je confulte encore,
Devez-vous revenir? non, ne revenez point.

RONDEAU.

* Contre l'Amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit :
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'Amour.
De la Raison il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont sû que trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garentit,
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'Amour.

* MAD. DESHOULIERES.

MADRIGAL.

Moi qui ne faisois rien que rire
Des pleurs que versent les Amans,
Faut-il que comme eux je soûpire
Accablé de pareils tourmens ?
Moi qu'on a vû d'Amour mépriser la puissance
Dois-je me rendre enfin, & faut-il qu'un enfant
Entre dans mon cœur triomphant,
Et le range par force à son obéissance ?
Il le faut, je me rens, Amour je n'en puis plus,
Ta violence a trop de charmes,
Et contre les coups de tes armes
La Raison vient m'offrir des secours superflus ;
Je ne manquerai point d'excuses :
Un si redoutable vainqueur
Pour se rendre maître d'un cœur
N'a que trop de force & de ruses ;

Et les autres mortels apprendront de mon sort,
Qu'il n'est rien d'assez fort
Contre Amour que la mort.

SONNET.

* Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guerir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui pût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois sa rigueur infinie;
Mais pensant aux beautez pour qui je dois perir,
Je benis mon martire, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tirannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours,
M'incite à la revolte, & me promet secours;
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine, & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

‡ Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas,
Tremblez, Damon, tremblez, la raison des grands hommes
Tant des siecles passez, que du siecle où nous sommes
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas,
Ce petit Dieu malin au dos chargé de plumes,
Dont les dépits, les amertumes
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs,
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soûpirs
Au milieu de mille volumes.

Contre

* VOITURE.

‡ MAD. DESHOULIERES.

Contre la rigueur des destins
La Morale pourroit rendre une ame assez forte :
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs, & des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'Amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur :
Lors qu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.
Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant,
C'est sa plus éclatante & plus douce victoire.
Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts,
Et toute leur Philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

FABLE.

* Tout est mistere dans l'Amour
Ses fléches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma maniere
Comment l'aveugle que voici
Perdit un jour la lumiere :
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien,
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.
La Folie & l'Amour joüoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là dessus le conseil des Cieux.
L'autre n'eut pas la patience,
Elle lui donne un coûp si furieux
Qu'il en perd la clarté des yeux.
Venus en demande vengeance.

* LA FONTAINE.

Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :
    Les Dieux en furent étourdis,
    Et Jupiter, & Nemesis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas,
Son fils sans un bâton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé :
    Quand on eut bien consideré
L'intérêt du public, celui de la partie ;
Le resultat enfin de la supréme Cour
    Fut de condamner la Folie
    A servir de guide à l'Amour.

Il paroît souvent plus de raison dans les bêtes que dans l'homme.

* Un âne pour le moins instruit par la nature
A l'instinct qui le guide obeït sans murmure :
Ne va point folement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison il marche sur sa route.
L'homme seul qu'elle éclaire en plein jour ne voit goute,
Reglé par ses avis fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison, ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige ;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les Ours ni les Pantheres
S'effraïer sottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air !
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête fole
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,

Lui

* Mr. Despreaux.

Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluïe ou le beau tems?
Non, mais cent fois la bête a vû l'homme hypochon-
dre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre:
A vû dans un païs les timides mortels
Trembler aux pieds d'un ſinge aſſis ſur leurs autels,
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbeciles
L'encenſoir à la main chercher les Crocodiles.





L'AMOUR

L'Amour donne de l'esprit aux plus sots.

* IL le faut avouër, l'Amour est un grand Maître,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment ;
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;
D'un avare à l'instant il fait un liberal,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

† Le jeune Amour bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout tems grand faiseur de miracles.
En gens coquets il change les Catons,
Par lui les sots deviennent des oracles,
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même :
Témoin Hercule, & témoin Poliphéme
Mangeurs de gens. L'un sur un roc assis
Chantoit aux vents ses amoureux soucis ;
Et pour charmer sa Nymphe joliette
Tailloit sa barbe & se miroit dans l'eau.
L'autre changea sa massuë en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

* Mai-

* MOLIERE. † LA FONTAINE.

Maître ne sai meilleur pour enseigner
Que Cupidon, l'ame la moins subtile
Sous sa ferule apprend plus en un jour,
Qu'un Maître és arts en dix ans aux écoles;
Aux plus grossiers par un chemin bien court
Il sait montrer les tours & les paroles.

Soïez amant vous serez inventif:
Tour ni détour, ruse ni stratagéme
Ne vous faudront; le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime.
On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention.

Je ne connois Rhéteur ni Maître és arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire;
Ses argumens, ce sont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux soûrire.
La guerre aussi s'exerce en son empire;
Tantôt il met aux champs ses étendards,
Tantôt couvrant sa marche & ses finesses
Il prend des cœurs entourez de remparts.
Je le soutiens, posez deux forteresses;
Qu'il en batte une, & l'autre le Dieu Mars;
Que celui-ci fasse agir tout un monde,
Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien;
Devant son fort je veux qu'il se morfonde;
Amour tout nud fera rendre le sien.

L'Amour fait tout le plaisir de la vie, personne n'en est exempt, & tôt ou tard il faut aimer.

† Est-il rien de plus beau que l'innocente flâme
Qu'un merite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?

Non,

† MOLIERE.

Non, non, tous les plaiſirs ſe goûtent à le ſuivre,
Et vivre ſans aimer n'eſt pas proprement vivre.

Les biens, la gloire, les grandeurs,
Les ſceptres qui font tant d'envie,
Tout n'eſt rien ſi l'amour n'y mêle ſes ardeurs.
Il n'eſt point ſans l'amour de plaiſir dans la vie.

Aimons, aimons juſqu'au trépas,
La raiſon nous y convie:
Helas! ſi l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie?
Ah! perdons plutôt le jour
Que de perdre nôtre amour.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'eſt un ſoin charmanr
Que l'emploi d'un amant.

Un cœur jeune & tendre
Eſt fait pour ſe rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.
Pourquoi ſe défendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour
On le perd ſans retour.

L'amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur pour le ſuivre
A cent maux ſe livre.
Il faut pour goûter ſes appas
Languir juſqu'au trépas,

Mais

Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

* En perdant mes transports, mes craintes, mes desirs,
Helas, que j'ai perdu de biens & de plaisirs!
Ah! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense!
Rien dans ce triste état n'occupe ni ne plaît,
On fait tout avec nonchalance;
L'Amour vaut cent fois mieux tout dangereux qu'il est,
A d'agréables maux son caprice nous livre:
On n'a point avec lui d'inutiles momens;
Tout est plaisir pour les amans.
A sa tendresse, helas! pourquoi faut-il survivre?
Peut-on s'accoûtumer à ne sentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien?
Non, non; reviens Amour. Chasse par ta presence
Cet ennuyeux loisir, qui suit l'indifference:
Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.
Helas, tu ne viens point! vainement je t'appelle!
Que mon aventure est cruelle!
Malgré moi tu sûs m'enflâmer,
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me soûmettre encore?
Pourquoi refuses-tu mes vœux?
Tes plaisirs ne sont point le secours que j'implore,
Je ne demande pas de ces destins heureux,
Que l'on desire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes tes rigueurs je suis accoûtumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit sû charmer
Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée,
Je ne veux que celui d'aimer.

* MAD. DESHOULIERES.

STAN-

STANCES.

La mere des Amours
Tenant ses grands jours
Dans son siege d'yvoire,
Prononce à sa gloire :
A l'Amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Que nos cœurs soient contens
A ce gai printems :
Et que le plus severe
Me suive & revere :
A l'Amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Chaque chose ici bas
Ressent mes appas ;
Si la terre elle-même
Rit au Ciel qu'elle aime :
A l'Amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Le Ciel pour la voir mieux,
Ouvre tous ses yeux ;
Et la trouvant si belle,
Brûle aussi pour elle :
A l'Amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

A cet exemple heureux,
Doit être amoureux
Tout ce qu'en soi resserre
Le Ciel & la terre :
A l'Amour on resiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Com-

* BENSERADE.

* Comme il ne sied pas bien d'être parmi les ris,
Quand on est accablé du poids de la vieillesse,
Et qu'on ne trouve rien si digne de mépris
Qu'un amoureux à cheveux gris;
Certes aussi quand la jeunesse
Méprise le plus grand des Dieux,
Qu'elle combat l'Amour & choque sa puissance:
Elle choque l'ordre des Cieux,
Et la nature s'en offense
Jette ici par tout tes regards,
Et voi ce qui de toutes parts
Te divertit & t'environne;
Cette beauté de l'Univers
Et tous ces ornemens divers
Qu'aux desirs des mortels la nature abandonne;
Ce sont les effets de l'Amour,
Qu'elle nous montre chaque jour.
Enfin tout aime dans le monde,
Le Ciel, la terre & l'onde;
Et cette étoile que tu vois,
Qui previent les raïons de la naissante Aurore,
Brûle d'amour encore:
Elle qui fait aimer les sujets & les Rois,
Obeït à son Fils & reconnoît ses loix.
Peut-être que c'est l'heure, où malgré son envie,
Elle vient de quitter son bienheureux amant,
Et finir les plaisirs les plus doux de la vie,
Que l'on goûte en aimant:
Voi comme elle paroît brillante,
Et comme son amour la rend plus éclatante.
Les Ours & les Lions au milieu des forêts,
De l'Amour ressentent les traits;
Dans la mer les Dauphins, & les lourdes baleines
Eprouvent à leur tour les amoureuses peines:
Et ce petit oiseau, dont le chant est si doux,
Qui vole d'arbre en arbre inquiet & jaloux,

* L'ABBE' DE TORCHE.

Si nous entendions ſon langage,
Ou bien, ſi comme nous, il pouvoit s'exprimer,
Il diroit qu'il languit dans un doux eſclavage,
Et qu'il eſt trop heureux d'aimer.
Mais, il eſt vrai qu'il brûle, & ſon coeur lui fait dire,
Par ces charmans concerts ſon amoureux martire,
Et celle qui le cauſe écoute ſes ſoûpirs,
Que lui portent les doux Zéphirs.
A ſes triſtes accents elle répond de même,
Et lui dit à ſon tour, qu'elle brûle, & qu'elle aime.
Ce même Dieu, qui cauſe, & qui guerit nos maux,
Porte encore ſa flâme au milieu des troupeaux,
Et leurs mugiſſemens ſont des marques certaines
Du feu qui brûle dans leurs veines.
Dis-moi, je te prie, entre nous,
Crois-tu que le Lion rugiſſe de courroux?
Connois mieux le pouvoir de l'amoureux empire,
Quand le Lion rugit c'eſt d'amour qu'il ſoûpire.
Toutes choſes enfin aiment en ces bas lieux,
Reſiſteras-tu ſeul au plus puiſſant des Dieux?
Et lors que dans le Ciel, ſur la terre & ſur l'onde,
Sa puiſſance paroît à nulle autre ſeconde,
Par le nombre des cœurs qu'il ſoûmet chaque jour,
Le cœur de Silvio ſera-t-il ſans amour?
Ha! ſi par un pouvoir ſupréme
Amour t'obligeoit une fois
A vivre ſous ſes douces loix,
Si tu ſentois la joïe, & le plaiſir extréme
D'aimer fort tendrement, & d'être aimé de même,
Ton cœur par un tranſport agréable & ſoudain,
Ne ſeroit plus farouche, & deviendroit humain,
Et ton ame pour lors ſenſiblement ravie
Dans une amoureuſe langueur,
Diroit en ſoûpirant, douce & charmante vie,
Pourquoi viens-tu ſi tard te montrer à mon cœur?

Ici

* Ici tout ce qui respire
Se plaint, languit & soûpire.
Dans les forêts les oiseaux,
Dans les plaines le Zéphire,
Les bergers sous les Ormeaux,
Les Naïades dans les eaux,
Tout sent l'amoureux martire,
Et tout sert en nous parlant
Contre l'austere sagesse
A donner de la tendresse
Au cœur le plus indolent.

O D E.

J'allois cacher ma tristesse
Dans ces aimables deserts,
Où pour sa tendre maîtresse
Desportes faisoit des vers.

Je m'étois assis à peine
Dans le plus sombre du bois,
Quand j'ouïs du beau Philene
Et les soûpirs & la voix.

Seul aux pieds d'une bergere
Qui rioit de son souci,
Cet amant tendre & sincere
Tout en pleurs parloit ainsi.

Avec quelle indifference
Passez-vous vos plus beaux jours ?
Iris, dans cette indolence
Demeurerez-vous toûjours ?

Non, vous deviendrez sensible :
Ce cœur, ce superbe cœur
A l'amour inaccessible
Sentira sa vive ardeur.

Quel-

*MAD. DESHOULIERES.

Quelqu'un eſt né pour vous plaire,
Rien ne vous en ſauvera:
Ce que je ne pourrai faire
Un plus heureux le fera.

Tout aime dans la nature:
Dans le barbare ſejour,
Où regne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'amour.

Le tems d'une aîle legere
Emportera loin de vous
Cette beauté paſſagere
Dont les charmes ſont ſi doux.

Lors d'une vaine ſageſſe
Reconnoiſſant les abus,
Vous prendrez de la tendreſſe,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout tems l'Amour nous domte;
On regle en vain ſes deſirs:
Vous aurez à vôtre honte
Ses peines ſans ſes plaiſirs.

Craignez ſa juſte colere,
Et par un doux repentir,
Epargnez-vous, ma bergere,
Les maux qu'il me fait ſentir.

Aimez un amant fidelle,
Quoi qu'en diſe la Raiſon:
Jeune Iris, tant qu'on eſt belle,
Elle n'eſt pas de ſaiſon.

Contre un amant qui ſait plaire
Elle perd toûjours ſon tems:
Croïez-moi, faites-la taire
Encore quinze ou vint ans.

Mettez

Mettez vôtre cœur en proïe
Aux amoureuses langueurs:
Il n'est de solide jöïe
Que dans l'union des cœurs.

Ainsi d'un air agréable,
Philène ce beau berger
Aux belles si redoutable
La pressoit de s'engager.

Les oiseaux, le doux Zéphire
Et les Echos d'alentour,
Comme lui sembloient lui dire,
Rien n'est si doux que l'amour.

Mais le cœur de l'inhumaine
Se taisoit obstinément:
Quand le cœur se tait, Climene,
Tout parle inutilement.

MADRIGAL.

Que la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vuide dans la vie!
Rien ne remplace le bonheur
Dont la douce union des amans est suivie.
Non, il n'appartient qu'à l'amour
De mettre les mortels au comble de la jöïe,
A ses brûlans transports lors qu'on n'est plus en proïe,
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour!

AIR D'OPERA.

Aimable vainqueur,
Doux tiran d'un cœur,
Amour dont l'empire
Et le martire

Sont pleins de douceur,
Joins à mes charmes
L'effort de tes armes,
Hâte mon bonheur.
Tu peux quand tu veux
Nous brûler dans l'onde;
Le flambeau du monde
Brille de tes feux.
Tu ſais charmer,
Tu ſais deſarmer
Le Dieu de la guerre:
Le Dieu du Tonnerre
Se laiſſe enflâmer:
Dans les enfers,
Aux Cieux, ſur la terre,
Tout porte tes fers.

Accidents qui accompagnent un amour violent.

† Heureux! qui près de toi pour toi ſeule ſoûpire;
Qui jouït du plaiſir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire.
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flâme
Courir par tout mon corps ſi-tôt que je te vois:
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus ſe répand ſur ma vûë.
Je n'entens plus: je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperduë,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

A pei-

† M. DESPREAUX.

* A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouïr l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sai quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime & de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens:
Je ne sai ce que c'est, mais je sai qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer;
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.

* MOLIERE.

† Par ce discours flateur une subtile flâme
Penetra tout à coup jusqu'au fond de son ame,
Et tout à coup l'Amour s'emparant de son cœur
Lui fit perdre la crainte & franchir la pudeur.
Elle ordonne d'abord par tout des sacrifices,
Et croit rendre par là tous les Dieux ses complices.
Elle charge de dons les autels d'Apollon,
Elle en offre à Bacchus, à Cerés, à Junon;
Mais à Junon sur tout à qui la destinée
A confié le soin des droits de l'hymenée:
Elle-même souvent d'un esprit incertain
Consacre la victime & prend la coupe en main,
Et d'autel en autel des victimes mourantes
Consulte avidement les entrailles vivantes.
Mais que servent les vœux, les temples & l'encens,
Quand l'Amour forcené tirannise nos sens?

† GILES BOILEAU *dans la traduction du quatriéme livre de l'Eneïde.*

Prêtres, quelle est l'erreur de vos vaines maximes
De chercher l'avenir dans le sein des victimes?
En vain vous consultez tous les Dieux nuit & jour,
Didon de tous les Dieux n'écoute que l'Amour.
A d'éternels chagrins il met son ame en proïe,
Au milieu des plaisirs empoisonne sa joïe,
Allume le brasier dans le fond de son cœur,
Et ne la laisse point sans alarme & sans peur.
Elle vient; elle va, court & marche sans cesse
Et porte en mille lieux le tourment qui la presse,
Telle qu'on voit la biche au milieu des forêts,
Qu'un chasseur a de loin atteinte de ses traits,
Par les montes, les rochers hors d'haleine, éperduë,
Emporter avec soi la fléche qui la tuë.
Tantôt pour assouvir ses amoureux regards
Elle promene Enée autour de ses remparts,
Lui fait voir ses fossez, ses murs, ses forteresses,
Lui conte ses desseins, lui vante ses richesses;
Et son esprit distrait, incertain, interdit
Lui coupe la parole au milieu du recit.
Mais quand l'astre du jour a fini la journée,
A de nouveaux festins elle rappelle Enée,
Et toûjours attentive à ses fameux exploits
Lui fait recommencer son histoire cent fois.
Enfin quand du sommeil la douce violence
Force le monde entier à garder le silence,
Seule, triste & pensive en son appartement
Elle se livre entiere en proïe à son tourment.
Jamais sa passion ne lui donne de tréve,
Elle marche, s'assied, se couche & se releve.
Toute la nuit Enée est present à ses yeux;
Absent elle le voit & l'entend en tous lieux,
Et quand l'impatience enfin la desespere,
Dans l'image du fils elle cherche le pere,
Et tâche par les traits qu'elle retrouve en lui
D'amuser son amour & tromper son ennui.

* Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi,
Athenes me montra mon superbe ennemi,
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vûë,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperduë :
Mes yeux ne voïoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps & transir & brûler.
Je reconnus Venus, & ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un temple, & pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée.
D'un incurable amour remedes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte, & le voïant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu, que je n'osois nommer.
Je l'évitois par tout. O comble de misere!
Mes yeux le retrouvoient dans les yeux de son pere.
La Mort est le seul Dieu, que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noïer à loisir,
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir,
Et sous un front serein déguisant mes alarmes
Il faloit bien souvent me priver de mes larmes.
En voïant l'ennemi que j'avois éloigné,
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Venus toute entiere à sa proïe attachée.
J'ai conçû pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris ma vie en haine, & ma flâme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flâme si noire.

* RACINE *dans la Tragédie de Phedre.*

La belle Methode d'aimer.

STANCES.

* Oüi, je consens d'aimer, mais pour regler mon feu
Ma Methode n'est pas commune ;
Du plus ardent transport mon cœur ne fait qu'un jeu,
Je l'étouffe s'il m'importune,
Et dans les biens d'amour, comme ceux de fortune,
J'ai pour devise *paix & peu.*

Je fuis tout ce qui peut me faire violence ;
Si pousser des soûpirs, & pleurer nuit & jour
C'est le premier tribut que l'on païe à l'Amour,
Avant qu'entrer sous sa puissance,
Je veux qu'il m'en donne quittance ;
Aussi bien parmi les rigueurs,
Que sert à l'ame la plus tendre
De verser des torrens de pleurs ?
L'eau que ses yeux peuvent répandre
N'attirent jamais des faveurs.

Une ame quand elle soûpire
Fait injure à l'Amour, & détruit son empire :
Elle effarouche ceux qu'il veut assujettir,
Et dés-lors qu'un Amant novice
Voit qu'un Amant profés souffre comme un martir
Il croit qu'aimer n'est qu'un supplice,
Et tâche pour s'en garentir,
Malgré toutes les sympathies,
De jetter le froc aux orties.

Un esprit est content qui voit que ce vainqueur
Etablit son empire à la faveur des charmes,
Qu'il assure la paix à qui lui rend les armes,
Qu'il nous comble de joïe en nous blessant au cœur,
Et

* MR. PELISSON.

Et dans ce calme doux fort librement s'embarque
Sous les loix d'un si bon Monarque.

Que si par un injuste effort.
Il s'érige en tiran dans mon ame asservie,
Je reprendrai bien-tôt ma liberté ravie,
Je ne puis consentir à recevoir la mort
Par la main de l'Amour à qui tout doit la vie,
Et je crois sans lui faire tort,
Qu'on reconnoît assez son pouvoir legitime,
Quand on est son sujet sans être sa victime.

Ainsi pour recevoir ses feux
J'ouvre mon ame toute entiere,
Et veux bien lui ceder le plus beau de mes vœux,
Pourvû qu'il vienne à moi, comme il vient à sa mere,
Accompagné de ris, de graces, & de jeux.
Philis, mon ame est toute prête
A devenir vôtre conquête;
Si je suis vôtre fait après un tel aveu,
Vivons dans les plaisirs; si l'Amour est un Dieu,
Il faut pour l'honorer être toûjours en fête.

Declaration d'amour.

STANCES.

* Je meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin il se faut hazarder,
Socratine, hé bien je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous vôtre empire;
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire.

* SARASIN.

Maintenant c'eſt à vous de voir
Si j'ai dequoi vous ſatisfaire;
Car j'irois ailleurs me pourvoir
Si je n'étois pas vôtre affaire.

Tout honête homme eſt mon Rival,
Je ſai qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal,
Mais vôus en valez bien la peine.

Vous me direz que les Amans
D'aujourd'hui ne font que ſe rire,
Et que je ſuis de ces Normans
Qui promettent pour ſe dédire.

Il eſt vrai, nôtre nation
Donne ſouvent la gabatine,
Mais je donnerai caution
De ne tromper point Socratine.

Pour rendre vôtre eſprit certain,
Et pour aſſurer nos affaires,
Je vous paſſerai dès demain
Un bail d'amour devant Notaires.

Pour neuf ans, pour ſix, ou pour trois,
Et ſi vous en étes contente,
Avec la clauſe de ſix mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conſeil,
Songez à ce que je propoſe,
Et demain à vôtre réveil
Nous reſoudrons de toute choſe.

* Il eſt vrai, belle Iris, je vous aime, il eſt vrai,
Et mon amour doit vivre autant que je vivrai.

Si

* Mr. Pelisson.

Si c'est vous offenser, sachez que mon envie
Est de vous offenser tout le tems de ma vie ;
Si c'est crime d'aimer, je veux vous avertir,
Que je mourrai plutôt que de m'en repentir.
Mais depuis quand l'amour peut-il rendre coupable ?
Et quel crime d'aimer ce que l'on trouve aimable ?
Iris, au nom des Dieux ne nous plaignons de rien ;
Vos yeux font leur devoir, & mon cœur fait le sien.
Et s'il se peut trouver dans l'amoureux martire
Du crime à le causer, & du crime à le dire,
Vous faites le premier en causant mon amour,
Je fais un second crime en l'exposant au jour,
Nous sommes en cela criminels l'un & l'autre,
Consentez à mon crime, & je consens au vôtre,
Je pardonne à vos yeux de ce qu'ils m'ont brûlé,
Pardonnez à mon cœur de ce qu'il a parlé.

* Je vois que la Raison cede à la violence.
Puis que j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre, il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voïez devant vous un Prince déplorable,
D'un temeraire orgueil exemple memorable.
Moi, qui contre l'Amour fierement revolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toûjours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente,
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, désesperé,
Portant par tout le trait dont je suis déchiré.
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts vôtre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,

* RACINE *dans la Tragedie de Phedre.*

Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite.
Tout vous livre à l'envi le superbe Hippolyte.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gemissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le recit d'un amour si sauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de vôtre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien?
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere,
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimez,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formez.

STANCES IRREGULIERES.

* Philis, je vous trouvai plus fraîche qu'une rose,
Quand je vous vis hier au soir dans le lit;
Alors vôtre air galant, vos beaux yeux, vôtre esprit.
M'exciterent vint fois à prendre cette chose
Que vous tenez toûjours si close.

Le desir que j'avois vous le deviniez bien,
Car je vous vis de tems en tems soûrire.
Entre nous cependant il ne se passa rien,
Et justement voilà ce qui fait mon martire.

Une autre fois ne vous hazardez pas
A vouloir mettre en étalage
Ces agrémens & ces appas,
Qui brilloient sur vôtre visage.
Philis, je pourrois bien n'être pas toûjours sage.

Un

* Mr. Balmier.

Un feu me brûle nuit & jour ;
Et ce feu selon sa nature
Pourroit bien se glisser sous vôtre couverture,
Et vous y jouër quelque tour.

Vous savez bien que je ne sai point feindre ;
Ecoutez donc un avis important.
De crainte que ce feu ne devienne plus grand,
Travaillons de concert de bonne heure à l'éteindre,
Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre,
J'aurai tout lieu d'être content.

En tout vous étes fort habile ;
Mais helas ! que vous sert, Philis, d'avoir bon goût,
Si vous étes toûjours Catherine qui file,
Si vous n'étes jamais Catherine qui cout.

N'entendez-vous pas bien que le bon sens nous crie,
Qu'il faut innocemment contenter nos desirs,
Quand le penchant nous y convie :
Vous devez donc juger que c'est une folie,
De pousser en secret d'inutiles soûpirs.

Si vous vouliez accepter mes services,
Je vous les offre de bon cœur :
Vous obéir feroit mes plus cheres delices,
Vous plaire mon plus doux bonheur.

Je suis à tous égards fort honête & sincere,
Sur tout dans un tendre mistere.
Philis je suis alors mille fois plus secret
Que le mortel le plus discret.
Fiez-vous en à ma parole,
Et songez que le tems s'envole,
Que nos jours les plus beaux seront bien-tôt passez ;
Philis, belle Philis, c'est vous en dire assez.

L'Amour est la marque d'un cœur genereux dans un jeune Prince.

* Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame,
Contre les doux transports de l'amoureuse flâme,
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils,
Que le tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est mal-aisé que sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & genereux:
C'est une qualité que j'aime en un Monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque,
Que d'un Prince en tout tems on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion de toutes la plus belle,
Traine dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands Heros ont senti ses ardeurs.

* MOLIERE.

Il est plus aisé de se défendre de l'Amour, lors qu'on a éprouvé ses peines que lors qu'on n'a jamais aimé.

* Vous de qui la Raison ne fait plus de faux pas,
Ah! qu'il vous est aisé de dire: n'aimez pas.
Quand on connoît l'Amour, ses caprices, ses peines,
Quand on sait comme vous ce que pesent ses chaînes.
Sage par ses malheurs on méprise aisément
Les douceurs dont il flate un trop credule Amant.
Mais quand on n'a point fait la triste experience
Des jalouses fureurs, des dépits, de l'absence;
Que pour faire sentir ses redoutables feux
Il ne paroît suivi que des ris & des jeux:
Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir supréme!
Que de soins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime!

Quand

* Mad. DESHOULIERES.

O vous, Apollon, Dieu des vers,
Et qui montrez à l'Univers
L'art qui nous rend une santé parfaite
Assistez dans ce beau dessein
Un homme de tout tems Poëte
Et d'aujourd'hui seulement Médecin.

Si vous avez, Amans, assez long-tems aimé
Pour croire apparemment qu'en aimant davantage
Vous n'en aurez nul avantage,
Et que vous puissiez bien vous tirer d'esclavage,
Il le faut faire à point nommé.
Plus on attend, plus on s'engage.
Cependant fussiez-vous engagé fortement;
Je ne laisserois pas de vous tirer d'affaire:
Mais au lieu de vouloir vous guerir promptement,
Je vous serois plus salutaire
En laissant le cours libre à vôtre passion.
Quand du mal la rage est extrême,
Laissez-la passer d'elle-même:
Car la moindre opposition
Augmente beaucoup sa furie
Enragez bien, je vous en prie:
Et quand vous aurez bien langui;
Enragé, soûpiré, pati,
Vous serez alors plus traitables.
Ceux-là seroient déraisonnables
Qui voudroient consoler une mere au moment
Qu'elle vient d'avoir la nouvelle
Que son fils est au monument.
Mais après qu'elle aura pleuré suffisamment,
On pourra sans manquer alors de jugement,
L'entretenir de sa douleur cruelle
Et ne pas vainement lui témoigner son zele.
Lors que vous aurez donc quelque relâchement
Au mal qui vous fait tant de peine
Fuïez l'oisiveté: car c'est chose certaine

Qu'elle

Qu'elle vous fait un méchant tour,
Chassez l'oisiveté, vous chasserez l'amour,
Vous avez le Palais, vous avez les armées;
Voilà des Espagnols les troupes assemblées,
Qui vont donner matiere au triomphe du Roi.
Signalez, en suivant ce grand Prince aux tranchées,
Vôtre courage & vôtre foi
Vous remporterez deux trophées,
L'un en battant ses ennemis,
Et l'autre en oubliant Philis.
Que si vôtre humeur pacifique
Vous porte à mépriser l'encens
Qu'on donne à la vie héroïque,
Occupez-vous aux plaisirs innocens
Qu'on goûte aux champs;
Et soit chez le voisin, soit dans le domestique
Fatiguez-vous si fort le jour,
Que la nuit abbatu de vôtre emploi rustique
Vous ne songiez plus à l'amour.
Mais enfin de quelque maniere
Dont vous quittiez l'objet qui vous a sû charmer,
Plutôt qu'à petit feu vous laisser consumer,
Fuïez sans regarder derriere,
Et ne revenez pas si-tôt.
Fuïez & me croïez, c'est un faire le faut
Je suis Maître en cette matiere.
Il me souvient bien qu'autrefois,
Quand je vous ai donné des loix
Pour allonger le cours d'une agréable affaire,
J'ai dit qu'il étoit nécessaire,
Non tant pour le plaisir du cœur, comme des sens,
De se quitter de tems en tems;
Mais j'ai voulu qu'on retournât au gîte
Bien-tôt après; au lieu qu'en ce triste moment
Vous ne sauriez partir trop vîte,
Ni revenir trop lentement.
Vous pleurerez d'abord: je consens à vos larmes.
Pourvû

Pourvû que vous partiez, il m'importe fort peu;
Si vos larmes pouvoient éteindre vôtre feu,
J'y trouverois même des charmes.
Mais quoi qu'il en puisse arriver,
Je ne les défens pas, par là l'on se soûlage.
Vous serez moins chagrin pendant vôtre voyage:
Autrement vous pourriez crever,
Et ce seroit fort grand dommage
De crever pour une volage
Croïez-moi, partez enfin,
Et s'il se peut de grand matin.
Ne vous informez pas, Amans, pourquoi cette heure,
Il suffit qu'elle est la meilleure.
Je sai bien pourquoi je le fais.
Fiez-vous à moi du succès.
Vous m'allez accuser d'un peu de barbarie.
Vos conseils, direz-vous, sont pleins de dureté.
D'accord de cette qualité.
Mais si j'avois moins de severité
Vous courriez risque de la vie.
Vous souffrez le fer & le feu
Pour la santé du corps. Et pour celle de l'ame
Si je vous presse tant soit peu
Vous me chargez de reproche & de blâme.
Cependant entre l'une & l'autre guerison,
Il n'est point de comparaison.
Après tout, en ceci le seul début est rude:
Mais insensiblement on en fait habitude.
Vous serez d'abord fort surpris
Quand il faudra quitter la maison parernelle.
Et quand vous en serez sortis,
Vôtre amour se couvrant du nom d'un pieux zele,
Vous voudra tous les jours ramener au logis.
Mais resistez à cette envie,
Et songez pour cela qu'il y va de la vie.
Quand vous serez par les chemins,
Les nouveautez d'un long voyage
Adouciront fort vos chagrins.

Lisez,

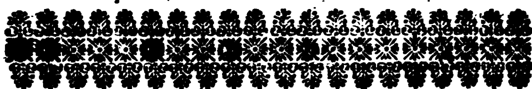
Lisez, non les Romans de ces vieux Paladins.
Ils pourroient vous porter dommage.
C'est de l'amour l'apprentissage.
Les Voitures, les Sarrasins,
Ont encor pour vos maux un dangereux langage.
Lisez-moi seulement quelques moralitez.
Informez-vous des raretez
Des lieux qui sont sur vôtre route;
Mais dans tous ces endroits divers
Je ne veux point que l'on écoute
Les histoires d'amour, ni qu'on fasse des vers.
J'ai vû des gens dans la créance,
Que la Magie avoit puissance
De donner & d'ôter l'amour quand on vouloit:
Mais ce n'est pas ce que je pense;
Car si cela se pouvoit,
L'enchanteresse Medée
Auroit retenu Jason,
Ou de ses fers dégagée
Recouvré sa guerison.
Mais peut-être que vos affaires
Ne vous permettront pas de sortir de Paris.
En ce cas-là, voici ce que je vous prescris,
Et les choses sur tout qui vous sont nécessaires.
Premiérement vous songerez
Combien l'ingrate vous méprise.
Si vous avez du cœur, vous en enragerez,
Et trouverez que c'est sottise
De laisser plus long-tems vôtre ame ainsi soumise.
Rappellez à vôtre secours
Vôtre gloire & vôtre courage,
Pour ne pas souffrir davantage
Les rigueurs & les méchans tours
Dont sans cesse elle vous outrage.
Au reste je suis complaisant
Assez pour vous permettre en cette conjoncture,
De faire quelquefois semblant
De chercher ailleurs aventure,

Pour

Pour faire revenir à vous
Vôtre ingrate ou vôtre parjure
Par quelque sentiment jaloux.
Que si cela ne vous succede,
Guerissez-vous, en aimant tout de bon,
Du premier mal par un second,
Et faites servir l'un à l'autre de remede.
N'avez-vous pas encor par là contentement?
Si par exemple elle étoit décriée
Quand vous en devintes Amant,
Et que vos bons conseils l'eussent raccommodée,
Mettez-vous bien dans la pensée
Le mépris que merite un cœur
Qui peut abandonner contre la foi donnée
Son Amant & son bienfacteur.
Representez-vous bien ses fureurs, ses boutades,
Ses emportemens dans le jeu.
Amans, vous seriez bien malades,
Si cela vous soulageoit peu.
Songez bien aux brusques manieres
Qu'elle avoit même aux plus tendres momens.
Combien insupportable en de telles matieres
Est la rudesse à de tendres Amans!
N'oubliez pas de vous bien dire,
Combien de fois manquant à la sincerité,
L'ingrate a feint quelque incommodité,
Pour s'exemter du soin de vous écrire.
Songez bien ce que son amour,
Amans, coûte à vôtre fortune
Par le tems pris sur vôtre cœur,
Pour le passer & la nuit & le jour
Près de cette perfide Brune.
Remettez bien dans vôtre souvenir
Ce qu'elle coûte à vôtre bourse,
Quand pour pouvoir entretenir
Ses bijoux & son jeu, vous étiez sa ressource.
Si malgré tout cela vôtre cœur obstiné

Ne peut quitter vôtre infidelle,
Montrez ce que vous avez d'elle;
Déchaînez-vous, vous serez déchaîné.
Il faut être cruel à qui vous est cruelle.
S'il se pouvoit, je voudrois bien aussi
Que vous eussiez un bon ami
A qui de vos chagrins vous fissiez confidence.
Et plût à Dieu qu'en parlant de ceci,
Vous eussiez beaucoup d'éloquence;
Mais vous en aurez, que je pense,
Si comme vous devez, vous étes fort aigri.
Amoindrissez, si la chose est faisable,
Toutes ses bonnes qualitez,
Cachez, noircissez & gâtez
Tout ce qu'elle a de plus aimable.





L'ARGENT.

Avec l'Argent on vient à bout de toutes choses, & sur tout en Amour.

SONNET.

* CE metal precieux, cette fatale pluïe,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre l'Univers.
Par lui les grands secrets sont souvent découverts,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il n'essuïe.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous fuïe,
Les plus-grandes citez deviennent des deserts,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des enfers,
Enfin tout nous déplaît, nous choque, & nous ennuïe.

Il faut pour en avoir ramper comme un lezard;
Pour les plus grands défauts c'est un excellent fard,
Il peut en un moment illustrer la canaille.

Il donne de l'esprit au plus lourd animal.
Il peut forcer un mur, gagner une bataille,
Mais il ne fait jamais tant de bien que de mal.

* Quelle

* MAD. DESHOULIERES.

* Quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux metal, l'Argent maître du monde ?
Soïez beau, bien disant, aïez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point;
Un Financier viendra qui sur vôtre moustache
Enlevera la Belle, & dès le premier jour
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

A pleines mains il faut jetter l'argent,
Sachant très-bien, qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens & quand il veut servantes,
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Ciceron, & mieux persuadantes:
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fut-elle.

* LA FONTAINE.

RONDEAU.

‡ De Danaé jeune, sage & posée,
Voici la fable en deux mots exposée:
On l'enferma dans une tour d'airain;
Mais Jupiter connoissoit le terrein,
Lui qui pour elle avoit l'ame embrasée.
Sa déïté fonduë ou déguisée
En or liquide, eut une route aisée;
Et son abord troubla le front serein
De Danaé.
Elle souffrit pourtant d'être abusée,
Toute autre étant de si haut courtisée;
La même affaire ira le même train;
Et que ne peut un Amant souverain?
Comment parer la pluïe & la rosée
De Danaé.

‡ BENSERADE.

De

† De mots dorez usez toûjours :
Mots dorez font tout en amours :
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rabatu cent & cent fois,
Ceci dans cent & cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout,
Mots dorez en amour font tout.
Ils persuadent la Donzelle,
Son petit chien, la Demoiselle,
Son Epoux quelquefois aussi.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bien tôt emporté.
Rocher fut-il, rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent ;
Je vous le dis, la place est au Galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses ;
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, & n'être pas un sot :
Quant à l'avare on le haït : le magot
A grand besoin de bonne Rétorique :
La meilleure est celle du libéral.

† LA FONTAINE.

SONNET.

‡ Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il etoit orné.

Je

‡ MR. DE FONTENELLE.

Je ſuis le Dieu des vers, je ſuis bel eſprit né.
Mais les vers n'étoient point les charmes de la Belle.
Je ſai jouër du luth, arrêtez: bagatelle;
Le luth ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je ſuis, n'en doutez point, Dieu de la Médecine.
Daphné couroit plus fort à ce nom ſi fatal.

Mais s'il eût dit, voïez quelle eſt vôtre conquête,
Je ſuis un jeune Dieu, beau, galant, liberal,
Daphné, ſur ma parole, auroit tourné la tête.

* La clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la même:
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand' part de ſes exploits:
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon; car qui hait les préſens?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Rois, Magiſtrats. Ainſi quand une Belle
En croira l'uſage permis,
Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,
Je ne m'écrierai pas contre elle;
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là

De rencontrer une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode, à gens de qui la main
Par les préſens s'aplanit tout chemin
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.

L'A-

* LA FONTAINE.

L'Amour n'avoit jadis que des fléches d'acier,
Ce n'étoit pas faire grande dépense;
Mais cela suffisoit pour un siécle grossier
Où tous les cœurs se rendoient sans défense.
Le tems changea; plus de simplicité,
Les traits d'acier devinrent inutiles,
Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
Qui de les repousser prenoient la liberté.
S'ils blessoient, la blessure étoit bien-tôt guerie,
Personne ne s'en trouvoit mal.
Quel remede? Il falut changer de batterie,
Il les fit d'un autre metal,
Ce fut d'or, à l'Amour la victoire étoit sûre.
Quels ennemis, grands Dieux, n'auroit-il pas défaits?
Aussi, quoi qu'il parût d'abord se mettre en frais,
Il regagna ses frais avec usure.
A chaque fléche qui voloit
Une foule de cœurs couroit au devant d'elle.
Quoi que la plaïe fût mortelle,
N'étoit pas blessé qui vouloit.
L'Amour ne lançoit plus ses fléches que par grace.
Heureux les cœurs sur qui tomboient des traits si doux!
Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse,
Lors qu'ils ne l'étoient pas de recevoir ses coups,
Chacun d'eux eût reçû vint fléches au lieu d'une,
Chacun eût volontiers épuisé le carquois;
Se faire blesser plusieurs fois
C'étoit assez pour faire sa fortune.
Cette mode n'a point changé;
Les fléches d'or sont toûjours en usage;
Et pour peu qu'on s'en serve il n'est cœur si sauvage
Qui sous les loix d'Amour ne soit bien-tôt rangé.

* L'Argent fait tout: si l'on en prend en France
Pour obliger en de semblables cas;
On peut juger avec grande apparence
Qu'en Italie on n'en refuse pas.

* LA FONTAINE.

Pour tout carquois d'une large escarcelle
En ce païs le Dieu d'Amour se sert,
Janot en prend de Richard de Catelle,
Il en prendroit du grand Diable d'Enfer.

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort, plus d'amour sans païer :
En beaux Loüis se content les fleurettes.
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.
Je l'ai jà dit, rien n'y font les soûpris.
Celui-là parle une langue barbare
Le jeu, la jupe & l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploïe :
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troïe
Il ne sortit de Heros autrefois.

RONDEAU.

* C'est un oracle expliqué nettement,
Qui d'Atalante exige par serment
De n'épouser qu'un vainqueur à la course ;
De tant de maux c'étoit l'unique source,
On ne pouvoit l'obtenir autrement.
Qui la manquoit mouroit subitement,
Sans alleguer ni pourquoi ni comment ;
Il faut perir, il n'est point de ressource,
C'est un oracle.
Des pommes d'or l'invincible agrément,
Sur cette Nymphe agit si puissamment,
Qu'elle en devient moins Tigresse & moins Ourse :
Il ne faut pas oublier là sa bourse ;
Que la richesse accompagne un Amant,
C'est un oracle.

Ce

* BENSERADE.

Ce n'est que par l'Argent qu'on se fait estimer dans ce monde.

* Quiconque est riche est tout; sans sagesse il est sage,
Il a sans rien savoir la science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des Grands, il est cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva des cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Que si l'éclat de l'or ne releve le sang
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang.
L'Amour de vos ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuït & vous renie.
Mais quand un homme est riche, il vaut toûjours son prix;
Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris,
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hosier lui trouvera cent ayeux dans l'histoire.

L'Argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est sterile;
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un scelerat.
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur & sans ame,
Dans mon coffre tout plein de rares qualitez
J'ai cent mille vertus en Louis bien contez.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.

* Mr. Despreaux.

Les Richesses bien loin de donner tout le plaisir qu'elles promettent, nous livrent à mille chagrins.

† En vain sur l'or & sur les pierreries,
On se repaît de riches réveries :
On brille en vain de soïe & de clinquans,
Les soins & les chagrins n'en sont pas moins piquans.
Les lingots du Perou, les perles du Mexique
Ne peuvent rien contre la sciatique
Et le parchemin d'un brevet
De Duc & Pair sous le chevet,
De quelque ambition qu'une tête soit pleine,
Ne guerit point de la Migraine.
Ruelles, Cabinets, Portiques, & Salons
Ne sont qu'espaces vains, embellis de grands noms,
Où de tout tems la vertu mal venuë,
Où la paix à peine connuë
N'ont pû jamais ni de jour ni de nuit,
S'accommoder au trouble, & suporter le bruit.
Dans le vuide pompeux de ces riches demeures,
On voit voler à toutes heures,
Certains oiseaux de nuit, domestiques des Grands,
Et des Palais naturels habitans.
Les cœurs voluptueux, gâtez de pourriture,
Les orgueilleux bouffis d'enflure,
Les avares d'or alterez
De ces oiseaux sans repos devorez
Sont les images veritables
Du Promethée introduit dans les fables.
Officiers & valets, les armes à la main,
Pour les garder veillent en vain;
L'importune & maligne engeance
Sous leurs armes passant, trompant leur vigilance,
Se va percher en dépit d'eux,
Sur le côté des Maîtres malheureux.

Il

† LE P. LE MOINE.

Il n'eſt vêtement ni parures,
Qui preſervent de leurs piquûres.

† Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Moutons, dans vôtre oiſiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous étes
Dans une heureuſe obſcurité?
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes, de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté,
Ces prétendus tréſors dont on fait vanité
Valent moins que vôtre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſons criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte Univers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide.
Des choſes d'ici bas la Fortune décide
Selon ſes caprices divers;
Tout l'effort de nôtre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, moutons, paiſſez ſans regle, ſans ſcience,
Malgré le trompeuſe apparence
Vous étes plus heureux, & plus ſages que nous.

STANCES.

‡ Sombre & noire forêt, heureuſe ſolitude,
Veritable ſejour du calme & du repos,
Vous flatez ſi bien à propos
Mon amoureuſe inquietude,
Que c'eſt avec plaiſir que je viens vous revoir,
Pour charmer avec vous mon ſecret deſeſpoir.

 Je

† Mad. Deshoulieres.
‡ L'Abbe' de Torche.

Je recevrois du Ciel une faveur extrême,
Qui combleroit mon cœur de joïe & de plaisir,
S'il vouloit seconder mon amoureux desir,
Et me laisser vivre à moi-même :
Je ne changerois pas les ombres de ce bois
Pour les champs que la Fable a chantez tant de fois.

A juger sainement, tous les biens de ce monde
Sont des plus grands malheurs la source trop feconde ;
Le plus riche est le plus indigent ;
Et par un malheur sans remede,
Lors qu'il croit posseder son or & son argent,
Il en est possedé plus qu'il ne le possede.

Malgré son faux éclat & sa legereté
On aime la Fortune, on aime ses caresses ;
Mais pour ne point flater la verité,
Ce sont de beaux liens de nôtre liberté,
Plutôt que des richesses.

A quoi sert la beauté, la jeunesse & l'honneur,
Le sang illustre & la grandeur :
On a beau posseder mille & mille heritages,
Avoir des parcs & des châteaux,
Nourrir mille & mille troupeaux
Dans de gras pâturages ;
Ce n'est que fumée, & que vent
Si parmi tous ces biens le cœur n'est pas content.

Que cette bergere est heureuse,
Qui n'étant point ambitieuse,
Qui riche d'elle-même, & non point de dehors,
A peine couvre son beau corps
D'une jupe qui n'est ni riche ni pompeuse,
Dont la seule blancheur jointe à la propreté
Fait tout le prix, & toute la beauté.

Sans douleur, & sans esperance
Elle n'a rien; mais elle ne sent pas
Les soucis dévorans, que font naître ici bas
Les richesses & l'abondance:
Son cœur n'a point d'ambition;
Ce desir d'amasser que l'avarice enfante
N'a jamais fait sur elle aucune impression;
Rien ne la trouble, & rien ne la tourmente,
Elle est pauvre, il est vrai, mais son ame est contente.

Avec ce qui croît dans les champs,
Elle cultive les presens,
Qu'elle a reçûs de la Nature;
Elle en écoute les avis,
Et se servant du lait de ses tendres brebis
En conserve son teint, & prend sa nourriture.

Pour ses naturelles douceurs
Qui seroient à la Cour des graces nompareilles,
Et qui gagneroient tous les cœurs;
Elle les entretient du miel de ses abeilles.

Enfin dans un secret canal
Le pur & liquide cristal
D'une douce & claire fontaine
Lui sert de Conseiller, de fard & de miroir.
Elle s'y baigne & s'y fait voir,
Sans confusion & sans peine;
Et son esprit alors goûte un repos si doux,
Qu'elle croit aisément qu'il est commun à tous.

C'est en vain que le Ciel fait gronder le tonnerre,
Qu'il s'arme de courroux, & que d'épais brouillards
Dérobent à la terre
Et sa lumiere, & ses regards;
Qui ne possede rien, n'a rien qui l'épouvante;
Elle est pauvre, il est vrai, mais son ame est contente.

Un seul souci lui tient au cœur,
Qui ne lui cause point de peine,
C'est que son cher troupeau paisse dedans la plaine,
Et qu'il conserve sa vigueur.
Cependant l'amour qui l'inspire
Animant ses yeux amoureux
De mille & mille nouveaux feux,
Elle en nourrit l'ardeur du berger qui soûpire,
De cet heureux berger dont l'Amour a fait choix,
Et qu'elle n'a reçû ni du Ciel ni des loix.

A l'ombre d'une palissade
Que des mirthes touffus couvrent de toutes parts,
Elle lance a son gré mille amoureux regards,
Au berger qui lui rend œillade pour œillade :
Elle ne ressent point d'ardeur,
Que sans rougir & sans contrainte
Elle n'en découvre l'atteinte
A cet heureux Amant qui cause sa langueur,
Mais elle n'a rien dans le cœur,
Que ce tendre berger à son tour ne ressente.
Elle est pauvre, il est vrai, mais son ame est contente.

O que cette vie a d'apas!
Qu'elle est pour moi pleine de charmes!
Ses douceurs ne permettent pas,
Qu'on pousse des soûpirs, ni qu'on verse des larmes :
Que même avant mourir on endure la mort
Et la mort la plus rigoureuse.
Que ne puis je changer mon déplorable sort
Avec le doux repos de cette vie heureuse!

* A-t-on la nuit moins douce & moins tranquille,
Dans un lit d'une étoffe vile
Et sous un plancher peint de gris;
Que sous ces precieux lambris;

Où

* LE P. LE MOINE.

Où l'art est en dispute avecque la nature,
Et la matiere avecque la figure?
Dequoi sert-il, pour reposer en paix,
D'être dans une Alcove élevée à grands frais?
D'avoir en cabinets, d'avoir en parquetages,
L'Inde venuë en France, à travers cent naufrages?
Qui ne sait point que les soucis
Sont la vermine des grands lits?
Que, ni quenoüilles d'or, ni draps de toile fine,
Ni couvertures de la Chine,
Ni tout ce que le luxe a de rare & de cher,
Ne sauroient les en dénicher?
On les voit ces fâcheux reptiles,
Sur le satin ramper à longues files:
Toute la nuit le riche les entend,
D'une sourde & maligne dent,
Sans respecter ni façons ni matieres,
Ronger rideaux & cantonnieres;
Et le sommeil voltigeant à l'entour,
Y peut à peine entrer avec le jour.
Tous les autres presens que fait avec largesse
La Fortune, inconstante & volage Maîtresse;
Tout ce que l'on desire, & tout ce que l'on suit,
Ne peut, même en son sein, faire une bonne nuit.
Combien dans l'écarlate ont le visage blême?
Combien ont le vertige avec le Diadéme?
Et si l'auguste tour qui ceint le front des Rois,
Où luit l'authorité, d'où décendent les lois,
De la tête des Rois n'ôte pas les racines
De mille piquantes épines;
Croira-t-on qu'une Mithre, un Mortier, un Cordon,
Pieces de moindre prix, & de bien moindre nom
Reçûs des mains de cette extravagante,
Arrête les desirs d'une ame mécontente,
Et pour la raffermir lui donne plus de poids,
Que le sceptre n'en donne aux Rois?

FABLE.

† Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin au contraire étant tout cousu d'or
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de Finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit : Or ça, sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an ? Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
De conter de la sorte, & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amene son pain.
Et bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : Le mal est que toûjours,
(Et sans cela nos gains seroient assez honêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : On nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, & Monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toûjours son prône.
Le Financier riant de sa naïveté,
Lui dit, je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.

Le

† La Fontaine.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent & sa joie à la fois,
Plus de chant ; il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'oeil au guet, & la nuit
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

L'Argent & les Richesses produisent plusieurs vices qui ne seroient pas connus si les hommes vivoient dans la simplicité de nos premiers parens.

† Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encore en rangeant le discours
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux humains faciles à seduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire ;
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouïr les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente.
L'or éclata par tout sur les riches habits.
On polit l'Emeraude, on tailla le Rubis ;
Et la laine & la soïe en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

† Mr. Despreaux.

La trop courte Beauté monta sur des patins.
La Coquette tendit ses laqs tous les matins,
Et mettant la ceruse & le plâtre en usage
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le Courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,
On vit par tout regner la basse flatterie.
Le Parnasse sur tout fecond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De la vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres Liminaires,
Où toûjours le Heros passe pour sans pareil,
Et fut-il louche ou borgne est reputé Soleil.





LA BEAUTÉ.

La Beauté est un bien fragile sur lequel il ne faut pas conter beaucoup.

A Quoi pensez-vous Uranie,
D'être fiere de vos appas;
Hé ne savez-vous pas,
Jusqu'où la mort porte sa tirannie?
Vous avez beau charmer, vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles,
Qui ne durent qu'un matin:
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

Ces appas, qu'en vous on admire,
S'en iront avec vos beaux jours:
Le tems qui fuit toûjours,
N'épargne rien de tout ce qui respire.
Malgré leurs yeux jadis si brillans & si doux
Lise & Cloris ne sont plus belles.
On les aima comme vous:
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

‡ Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait conter la beauté pour un bien?
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrins qu'elle.
Je sai que sur les cœurs ses droits sont absolus,
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des desirs, des transports & des soins assidus;
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

STAN-

† Mr. de Liencour. ‡ Mad. Deshoulieres.

STANCES.

* Iris ne croïez plus à vos vaines pensées ;
Quittez ces erreurs insensées,
Qui font de vos appas l'objet de vôtre amour :
Ce beau corps, qui vous rend si charmante & si fiere,
Sera dans peu de jours un amas de poussiere,
Bien qu'il soit le Dieu de la Cour.

Quelque art ingénieux que la sage Nature
Ait mis à former la peinture,
Dont on voit éclater les differentes fleurs ;
Les plus rares beautez de l'empire de Flore
N'ont jamais pû montrer à leur seconde Aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.

Cette rare beauté dont vous étes ravie
Comme une fleur est asservie.
Aux rigoureuses loix d'un funeste destin ;
Elle ne jouït pas long-tems de la lumiere,
L'inexorable sort enferme sa carriere
Dans les bornes d'un seul matin.

Un liquide cristal, qui sortant de sa source
S'écoule d'une prompte course ;
Un éclair, dont on voit la brillante clarté
Disparoître à nos yeux aussi-tôt qu'elle est née,
Peuvent seuls exprimer la triste destinée
De vôtre fragile beauté.

Je sai que mille Amans avengles de vos charmes,
Vous font un tribut de leurs larmes,
Et vous donnent un rang separé des mortels ;
Je sai que transportez de l'ardeur qui les presse
Leur folle passion vous érige en Déesse,
Et vous consacre des autels.

Ils

* LA COMTESSE DE LA SUZE.

Ils adorent leurs fers, ils se font des idoles
De vos soûris, de vos paroles,
Et la peur d'attirer la colere des Dieux
Ne leur donne jamais des atteintes si vives,
Que produit de glaçons en leurs ames captives
La severité de vos yeux.

Dans ce pompeux état de grandeur, & de gloire,
Où d'une nouvelle victoire
Vos attraits chaque jour augmentent vôtre orgueil,
Vous n'apprehendez pas que vôtre beauté change,
Et rien ne vous plaît tant que la vaine louange,
Qui vous affranchit du cercueil.

Mais des ans fugitifs la rapide vîtesse
Vous ravira cette jeunesse,
Dont la seule fraîcheur entretient vos appas;
Et vous verrez le tems, tiran des belles choses,
Imprimer hardiment sur vos lys & vos roses
Les sombres traces de ses pas.

Tout ainsi que l'on voit la superbe Nature
Etaler sa riche parure,
Si-tôt que le Printems nous fait voir sa beauté;
Et perdre en un moment ses premiers avantages
Alors que la saison des vents & des orages
Lui fait sentir sa cruauté.

De même quelque éclat qui sur vôtre visage
Paroisse au printems de vôtre âge,
Soudain qu'il touchera sa derniere saison,
De cet affreux hyver les rigueurs & les glaces
Eteindront tous ces feux, effaceront ces graces,
Qui tiennent nos sens en prison.

De ce teint délicat les couleurs animées
Par l'âge seront consumées;

La lumiere & la flâme abandonnant vos yeux,
Il n'en partira plus aucun trait qui nous blesse,
Et la triste blancheur qu'apporte la vieillesse
Couvrira l'or de vos cheveux.

Un si grand changement bornera vôtre empire,
Honteux de ses erreurs blâmera ses soûpirs,
Et l'Amant dont le cœur soûpire,
Et sans craindre les noms de lâche & de perfide,
A l'effroïable aspect de la premiere ride
N'aura plus les mêmes désirs.

Alors le déplaisir de voir finir vos charmes
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre vôtre espoir en l'usage du fard;
Vous croirez reparer ces funestes ruines,
Et redonner l'éclat à vos graces divines
Avec ces adresses de l'art.

Mais de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne sauroient ranimer les appas;
Et quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Il en avance le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la saison cruelle
La Nature se renouvelle,
Et reprend du Printems les superbes atours;
Et qu'après que la nuit a répandu ses ombres,
Le bel Astre des Cieux perce ses voiles sombres,
Et vient recommencer son cours.

Mais lors que la beauté gemit sous les années,
Les inflexibles destinées
Ne la délivrent point d'un joug si rigoureux;
Elle ne revient plus à la saison nouvelle,
Et le triste manteau d'une nuit éternelle
Cache sa lumiere à nos yeux.

Que

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle image
De vôtre difforme visage
Peinte dans un miroir vous remplira de peur;
Quand ne vous trouvant plus à vous-même semblable,
Vous croirez contempler un fantôme effroïable
En contemplant vôtre laideur?

Voïant ces traits changez, & cette couleur blême,
Vous vous chercherez en vous-même,
Et vos yeux attentifs ne vous trouveront pas,
Et vous serez surprise autant que d'un prodige,
De ne voir point en vous seulement un vestige
De tant de differens appas.

Vous vous füirez Iris, & vôtre propre füite
Justifiera la conduite
De ceux qui quitteront l'empire de vos loix;
Et vous verrez qu'on souffre un tourment bien étrange
Alors que l'on reçoit l'affligeante loüange
D'avoir été belle autrefois.

Dans ce piteux état la fin de vôtre vie
Sera l'objet de vôtre envie;
Elle seule fera vôtre félicité,
Et la cruelle mort vous sembleroit humaine,
Si sa douce rigueur vous sauvoit de la peine
De survivre à vôtre beauté.

Ouvrez donc vôtre oreille à des conseils si sages,
Eloignez ces pensers volages,
Les frivoles desseins, & les jeunes désirs;
Détachez vôtre cœur de vos attraits fragiles,
Et méprisant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.

Ceux qui n'épousent les femmes qu'à cause de leur beauté ne sont pas long-tems heureux.

* Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité;
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiedeur qui suit la jouissance:
Ces transports amoureux, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse & ces emportemens,
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Et ces félicitez ne sont gueres durables;
Et nôtre passion ralentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie
Que les fâcheux besoins des choses de la vie,
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.
De là viennent les soins, les soucis, les miseres,
Les fils desheritez par le courroux des peres.

* MOLIERE.

BALADE.

‡ Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée:
Je gagerois que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée,
Mais grand défaut gâte tous ses attraits;
Point n'a d'écus. Pour belle qu'on soit née
L'Amour languit sans Bacchus & Cerés.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne sauroit vivre toute l'année;
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand leur convient jûner chaque journée;
Soucis pressans chassent pensers gaillards;

Ten-

‡ MAD. DESHOULIERES.

Tendresse alors est en bref terminée,
S'il en paroît ce n'est qu'*ad honores*:
Par maints grands Clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus & Cerés.

L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hazards
Font endurer peine d'ame damnée,
Et donnent joïe aux voisins babillards.
Mirthes dont fut la tête couronnée
Voir on voudroit transformez en Ciprez,
D'un tel désir point ne suis étonnée,
L'Amour languit sans Bacchus & Cerés.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croïez cauteleux popelards
Disans, beauté suffit pour l'hymenée,
Si vous voulez en tout faire *flores*,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée,
L'Amour languit sans Bacchus & Cerés.

Portrait d'une belle femme.

De l'objet le plus beau qui soit dans la nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ses charmes qui m'ont pris
J'entreprens de tracer une vive peinture.
Amour, mon aimable vainqueur
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine,
Et dépeins dans mes vers cette belle inhumaine
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'est point d'une mortelle,
Se fait craindre d'abord & respecter de tous;
Mais de son geste aisé la grace naturelle
A quelque chose de si doux,
Que l'amour aussi-tôt fait ressentir ses coups,
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.

Ses

Ses cheveux longs & noirs, luisans & déliez,
Par boucles répandus & galamment liez
Ombragent doucement la fraîcheur de sa jouë ;
Là de jeux, de ris & d'amours
Un essain folâtre se jouë,
Et dans leurs beaux anneaux fait mille jolis tours.

Son teint n'est que de lys & de roses vermeilles,
Où ces mêmes amours ainsi que des abeilles
Sucent un miel délicieux,
Réservé seulement pour la bouche des Dieux.

Ses yeux grands, doux & noirs ne se peuvent décrire,
Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en soûpire,
Qui mourroit accablé d'amour & de plaisir
S'il ne se soûlageoit du moins par un soûpir.

Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils allument
Lorsque par leur présence ils charment tous nos sens !
Mais, helas ! dès qu'ils sont absens,
Que le pauvre cœur qu'ils consument
Eprouve que ces feux sont cruels & cuisans !

Sa bouche petite & vermeille
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal ;
Ni les rubis ni le corail
N'ont point une couleur pareille ;
Aussi, comme on le peut juger
La Nature judicieuse
La fit ainsi petite, afin de ménager
Une couleur si précieuse.

Si quelquefois elle s'ouvre en riant,
On voit deux beaux filets de perles d'Orient
Egales, blanches & lustrées,
Et dont l'œil avare est épris ;
Elles sont, il est vrai, petites & carées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.

Pour

Pour vous, trop injustes oreilles,
Qui refusez d'ouïr le recit de mes maux,
Bien que vous possediez des beautez nompareilles
Sans mélange d'aucuns défauts;
Puisqu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos loüanges,
Que vous n'écoutiez mes douleurs.

Sa gorge, où le désir s'égare,
En deux petits monts se sépare
L'un de l'autre assez éloignez;
Un importun voile les cache,
Qu'ils repoussent comme indignez
D'une contrainte qui les fâche.

Ses bras ronds, fermes & polis
Font honte à la blancheur du lys;
Ses mains sont plus blanches encore,
Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doits
Un peu de rouge les colore;
Telle les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de rose elle peint le Levant;
Ou bien quand au matin sur le rivage More
Elle les lave en se levant.

Pour les autres beautez dont Iris est pourvûë,
Et qui composent le beau corps,
Ce sont de précieux trésors,
Qu'elle tient cachez à la vûë,
Avec le même soin que sous les beaux habits
La terre cache les rubis,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune,
Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever;
Mais aussi qui font la fortune
De celui qui les peut trouver.

De toutes les beautez cet illuſtre modelle,
Ce chef-d'œuvre achevé de la Terre & des Cieux,
Eſt le riche Palais d'une ame encor plus belle,
Mais d'une ame ſemblable aux Dieux,
D'une ame toute de lumiere,
Qui connoît toute choſe, & ſait tout enflâmer,
Et dont le ſeul défaut eſt d'être un peu trop fiere
Et de ne ſavoir pas aimer.

Si vous étes jaloux, grands Dieux, de vôtre gloire,
Ne ſouffrez plus en elle une tache ſi noire,
Qui gâte de vos mains l'œuvre le plus parfait;
Qu'Iris ceſſe d'être inhumaine,
Et pour rendre accompli ce que vous avez fait,
Rendez-la ſenſible à ma peine.

Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,
Puis qu'enfin je lui fais injure,
Et que l'original eſt mille fois plus beau.
Il réſte maintenant qu'à ce riche tableau
Je faſſe une digne bordure,
Ma Muſe prenons le cizeau.

Autour de ce portrait il faut que tu t'aprêtes
A tailler en relief d'un art induſtrieux
Sur le bois d'un Myrthe amoureux,
De cet objet vainqueur les illuſtres conquêtes,
Ici la priſe de Tirſis,
Et là celle du beau Silvandre;
Ici la défaite d'Alcandre,
Et là l'embraſement du malheureux Liſis,
Dont le cœur fut réduit en cendre.

Enfin ſur un char de victoire
Repréſentons Iris éclatante de gloire,
Qui mene après elle enchaînez
Une troupe d'Amans que ſes beaux yeux captivent,
Qui tous de roſes couronnez

Chan-

Chantent ses beautez & la suivent;
Qui loin de regreter leurs cheres libertez
Ne voudroient pas changer avec un diadéme,
Avec tous les honneurs, & le pouvoir supréme
Ses rigueurs & ses cruautez.

Je ne crois pas être blâmable,
Si plein d'un noble orgueil & de mon rang jaloux,
Je marche le premier de tous
Parmi cette troupe honorable.
Tous ses Amans sont courageux,
Galans, liberaux, genereux,
Et je sai que je vaux moins qu'eux;
Mais alors que l'Amour range ceux de sa suite,
Ce n'est pas selon le merite,
Mais selon qu'ils sont amoureux

RONDEAU.

† Tout beau corps, toute belle image
Sont grossiers auprès du visage,
Que Philis a reçû des Cieux;
Sa bouche, son ris & ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage.
Sa gorge est un divin ouvrage,
Rien n'est si droit que son corsage,
Enfin elle a pour dire mieux
Tout beau.
Parmi tout ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage,
Qui vermeil & délicieux;
Mais ce secret est pour les Dieux,
Ma plume changeons de langage,
Tout beau.

AU-

† VOITURE.

AUTRE.

Le Soleil ne voit ici bas
Rien qui ſe compare aux appas
Dont Philis nos ſens enſorcelle,
Son air n'eſt pas d'une mortelle,
Sa bouche, ſes mains ni ſes bras,
Ses beaux yeux cauſent cent trépas,
Ils éclairent tous ces climats,
Et portent en chaque prunelle
Le Soleil.
Tout ſon corps eſt fait par compas,
La grace accompagne ſes pas;
Enfin Venus n'eſt pas ſi belle,
Et n'a pas ſi bien faites qu'elle
Ces beautez qui ne voïent pas
Le Soleil.

SONNET.

* Beaux yeux dont l'atteinte profonde
Trouble des cœurs inceſſamment
Le doux repos, qui ne ſe fonde
Que ſur un ſi doux mouvement.

De tout ce qu'on dit en aimant,
Beaux yeux, ſource vive & feconde;
Beau refrain, doux commencement
Des plus belles chanſons du monde.

Beaux yeux qui ſur les cœurs avez
Tant de puiſſance, & qui ſavez
Si bien jouër de la prunelle.

Beaux yeux, divin charme des ſens,
Vôtre amour eſt en ſentinelle
Pour attraper tous les paſſans.

AU-

* BENSERADE.

AUTRE.

Beau ſein déja preſque rempli,
Bien qu'il ne commence qu'à poindre.
Tetons qui ne ſont pas un pli,
Et qui n'ont garde de ſe joindre.

De jeuneſſe ouvrage accompli,
Que du fard il ne faut pas oindre.
Si l'un eſt rond, dur & poli,
L'autre l'égale & n'eſt pas moindre.

Sein par qui les Dieux ſont tentez,
Digne échantillon de beautez
Que le jour n'a point regardées.

Il garentit ce qu'il promet,
Et remplit toutes les idées
Du Paradis de Mahomet.

AUTRE.

Taille à charmer qui l'examine,
Taille autour de qui ſans deſſein
Des amours vole un tendre eſſein,
A la beauté joignant la mine.

Taille de perſonne divine,
Où tout eſt jeune, frais & ſain.
Taille qui n'exclud pas le ſein,
Quoi que legere, aiſée & fine.

Taille riche pleine d'appas,
Et que les mortelles n'ont pas,
A qui nous rendons les armes.

Heureux qui vous reſiſtera,
Taille où brillent de ſi doux charmes
Plus heureux qui vous gâtera.

STANCES.

* Je me tais & me sens brûler,
Car l'objet qu'adore mon ame
Est si parfait, que je n'en puis parler
Sans faire voir à tous le sujet de ma flâme.

Si je dis que dans l'Univers
Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,
Qu'elle est de tous les yeux l'amour & la merveille,
Qui ne devinera la Beauté que je sers?

Si je dis que dans ses beaux yeux
Cet archer qui m'y fait la guerre
Forge des traits qu'il garde pour les Dieux,
Méprisant desormais tous les cœurs de la terre;

Qu'au milieu des rudes hyvers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choses,
Son teint paroît toûjours plein de lys & de roses,
Qui ne devinera la Beauté que je sers?

Que si je parle dignement
De son esprit incomparable,
Dont la grandeur partage également
Avecque sa beauté le titre d'adorable,

Si je puis dépeindre en mes vers
Combien son ame est grande & genereuse & belle,
De tant de qualitez qu'on ne trouve qu'en elle,
Qui ne devinera la Beauté que je sers?

Mais sans parler de sa beauté
De son esprit ni de ses charmes,
Si je décris comme sa cruauté
Méprise desormais les soûpris & les larmes,

Que

* VOITURE.

Que tous ceux qui sont dans ses fers
N'en reçûrent jamais un regard favorable,
Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable,
Qui ne devinera la Beauté que je sers?

La beauté d'une fille est semblable à une rose dont on ne se soucie plus quand elle est épanouïe.

BALADE.

* Ores est tems de vous donner conseil
Sur les perils où beauté vous expose.
Fille ressemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir rose.
Tant qu'est bouton on voudroit en joüir,
Nul ne le voit sans desir de rapine.
Dès que soleil l'a fait épanoüir,
On n'en tient conte, un matin le ruine,
De rose alors ne reste que l'épine.

Lors qu'un amant, l'exemple est tout pareil,
Fait voir desirs ausquels pudeur s'oppose,
Si l'on ne fuit l'amour est un soleil,
Point n'en doutez, par qui fleur est éclose.
Alors en bref on voit s'évanoüir
Transports & soins, par qui fille peu fine
Présume d'elle, & se laisse éblouïr.
Mépris succede à l'amour qui decline,
De rose alors ne reste que l'épine.

Plus de commerce avecque le sommeil,
Ou si par fois un moment on repose,
Songe cruel donne fâcheux réveil,
Cent & cent fois on en maudit la cause.
Voir on voudroit dans la terre enfoüir
Tendre secret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde rejoüir:
Parle-t-on bas on croit qu'on le devine,
De rase alors ne reste que l'épine.

* MAD. DESHOULIERES.

Galans fiefez, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouir,
A coqueter toute fille est encline,
Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On fileroit chanvre sans le rouïr,
Mais quand tout bas faut appeller Lucine,
De rose alors ne reste que l'épine.

Moien de consoler une femme de la perte de sa beauté.

* Consolez-vous d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûë autrefois,
C'est le destin d'une mortelle:
Héléne même en a suivi les loix.

Vous avez fait mille conquêtes,
Dans le tems de vôtre beauté;
Songez moins à ce que vous étes,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à nôtre memoire
Tout l'intérét de vôtre gloire;
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.

Nôtre esprit conserve l'image
De vôtre jeune & beau visage;
Et ce bien détaché de vous
e trouve heureusement en sûreté chez nous.

Dédaignez le present, c'est chose passagere
Qui de nôtre durée a les simples momens:
Le present n'est qu'un point, où ne se fondent guere
Les solides contentemens.

Mais

* St. Evremont.

Mais sagement flatez vôtre pensée
D'une gloire passée
Par la douceur du souvenir :
Pour quelques traits changez ne soïez pas moins vaine,
Un jour on parlera de vous comme d'Héléne,
Et dans vos intérêts sera tout l'avenir.

Une chetive heure présente
Fera-t-elle de l'importante
Contre les tems passez, contre les tems futurs ?
La beauté la plus adorée
D'un moment n'est pas assûrée ;
Et tous siecles vous sont sûrs.

La beauté qui subsiste a toûjours des allarmes ;
Le vent, l'air, le soleil peuvent gâter ses charmes ;
Mais, Iris, vôtre vanité
Se trouve en pleine sûreté ;
La chaleur la plus allumée,
Les vens les plus impetueux,
L'air grossier, l'épaisse fumée
Ne vous obligent point à vous masquer contr'eux.

Lasse de vos rigueurs & de nôtre souffrance,
Vous vous êtes démise enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puissance :
Comme lui vous avez rendu la liberté :
Comme lui ne craignez aucune violence ;
Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.

AVENTURE D'IRIS

Arrivée dans Amsterdam, & la Coiffure de cette bergere placée au rang des astres, & immortalisée.

Marsite, voici l'aventure
De la belle & neuve coiffure,
Qu'un filou sans nul compliment,
A neuf heures du soir enleva galamment,
Le jour d'une celébre fête,
De dessus la charmante tête
D'Iris plus belle que le jour,
Et plus aimable que l'Amour.
J'étois présent à ce rare spectacle,
Et bien loin de crier, au voleur, au voleur,
Je criai du fond de mon cœur,
Miracle! Miracle!
Pourquoi crier ainsi? m'a-t-on dit sottement,
Au lieu de courir promtement
Après le voleur pour le prendre,
Afin de le forcer à rendre
Le vol qu'il fit si brusquement.
Hé! devois-je laisser Iris inconsolable?
Iris, qu'en ce moment je trouvois adorable
Par mille ravissans appas,
Qui soudain fixerént mes pas.
Non, je ne le pouvois, arrêté par ses charmes,
Attendri par ses douces larmes,
Qu'avec tant d'agrément ses beaux yeux répandoient
Et que mes mains tendrement essuïoient.
Plus j'admirois cette rare merveille,
Sa taille, son beau teint, ses longs cheveux, son cou,
Et le tendron de son oreille,
Et moins je songeois au filou.
Cependant quelques-uns pourroient fort bien me dire,
O vous, qui vous mêlez d'écrire,
Com-

Comment est-ce qu'on pouvoit voir
Les traits d'Iris à neuf heures du soir ?
Voici comment; c'est que dans leur carriere
J'aperçûs les flambeaux des Cieux
Redoubler à l'envi leur brillante lumiere,
Pour me faire à plaisir contempler ses beaux yeux,
Et son aimable tête nuë:
Mais bien qu'Iris fût toute émuë
Du larcin, que sur le Heergragt
Lui fit le jeune scelerat,
Elle effaçoit pourtant dans son dépit extréme,
Par un éclat vif & charmant
Les celestes clartez, elle eût effacé même
L'astre du jour au haut du Firmament.
Enfin, tout ce qu'un cœur penetré de tendresse
Peut dire à l'objet de ses vœux,
Pour calmer l'ennui, qui le presse,
Je l'exprimois en ces momens heureux.
Iris à mes discours n'eut rien à contredire,
Ils dissiperent son chagrin,
Elle reprit son air doux & serain,
Et puis nous nous prîmes à rire
Du tour hardi de l'adroit pelerin.
D'un mouchoir parfumé d'esprit de fleurs d'orange
Avec grand soin au plutôt je couvris
Le front & la tête d'Iris,
Et cela fait je la pris pour un Ange,
Ou pour le Dieu qui fait aimer,
Ce Dieu galant, qui peut tout enflâmer.
En cet état je conduisis la Belle,
Mais par un accident nouveau,
Lors que je la menois chez elle,
De la tête elle alla heurter contre un ormeau,
Se fit au front une fort grosse enflûre,
Et par ce coup inopiné, fatal,
Je sentis beaucoup plus de mal,
Qu'Iris n'en ressentoit, Marsire, je vous jure;
Arrivez au logis nous contâmes soudain

A sa bonne Maman l'une & l'autre aventure,
Puis avec de l'esprit de vin
Je bassinai doucement sa blessure.
Après l'apareil mis l'on rit, & l'on mangea,
Et chez soi chacun se rangea.

Le lendemain troisiéme de Novembre
Que je lisois Ovide dans ma chambre,
J'entendis quelque peu de bruit,
C'étoit justement à minuit,
Quand tout à coup j'y vis paroître
Un enfant qui portoit sur le front un bandeau,
Il étoit nû, mais facile à connoître;
Jamais il n'en fut un si beau.
Il avoit des aîles brillantes
Et les manieres ravissantes:
Un arc en sa main il tenoit
Une divine odeur par tout il répandoit.
Jamais chambre ne fut si bien illuminée,
Ni si pompeusement ornée,
Qu'en ces instans mon logement l'étoit.
Charmé, surpris, je gardois le silence,
Et dans une humble contenance
Je voulus m'approcher de cet aimable enfant,
Quand deux pas vers moi s'avançant,
Arrête-là, dit-il, arrête, cher Palmire,
Ecoute seulement ce que je vai te dire.
Je suis le Dieu d'Amour, que tu connois fort bien,
Sage berger ne crains donc rien:
C'est moi qui suis toûjours aux vrais Amans propice,
C'est moi qui l'autre soir en filou transformé,
Je voulus bien te rendre un bon office
Par le larcin, que de dessein formé
Je fis avec tant d'artifice
A l'insensible objet par toi si fort cheri,
Et qui pour toi jamais n'eut le cœur attendri.
N'ai-je donc pas bien fait? Voïant que cette Belle
Méprise mes autels, sans cesse t'est cruelle,

D'expoſer à tes yeux tant de rares attraits;
Que nul autre que toi n'a pû lui voir jamais.
Ah! ſi je n'avois craint l'effet de ta ſurpriſe,
J'euſſe avec ſa coiffure enlevé ſa chemiſe,
Pour te faire admirer d'autres ſecrets appas,
Que par reſpect ici je ne nommerai pas.
Voila comme je ſai punir un cœur ſevere,
Et venger un Amant diſcret, tendre & ſincere.
Ce n'eſt pas tout encor, ajouta-t-il, je veux,
Que deſormais Iris ſoit ſenſible à tes feux.
Oui, c'eſt dans ce moment, que j'allume en ſon ame
Par d'inviſibles traits une innocente flâme.
Palmire, c'en eſt fait, autant qu'Iris vivra,
Iris, l'aimable Iris tendrement t'aimera.
Les plus lointains païs ſauront vos aventures,
Elles ſeront toûjours ſi parfaites, ſi pures,
Que les ſiecles futurs ſans ceſſe en parleront,
Et d'exemple aux Amans à jamais ſerviront.
Ainſi parla l'Amour, & moi plein d'allegreſſe,
Marſite, m'eſtimant plus content qu'aucun Roi,
    Je le remercioìs ſans ceſſe
    Des bontez qu'il avoit pour moi.
Dès qu'à ce petit Dieu ſi craint dans la Nature
Mes hommages profonds j'eus rendu mille fois,
Auſſi-tôt il tira de ſon riche carquois,
De la charmante Iris la brillante coiffure,
    Qu'un peu de tems il tint entre ſes doits.
En me la faiſant voir mes fenêtres s'ouvrirent,
Les plus rares concerts dans les airs s'entendirent;
On n'y voïoit par tout que doux éclairs, que feux,
Les graces & les ris y formoient mille jeux.
Cette nuit-là ne fut ſi brillante, ſi belle,
Que pour rendre d'Iris la coiffure immortelle.
Amour en un moment la plaça dans les Cieux,
Diſant tout haut, j'en fais un aſtre radieux,
    Qui tous les ſoirs dans ſa carriere
    Par ſon éclatante lumiere
    Frapera doucement les yeux.

Les habitans du mont Rhodope
De Londres, d'Amsterdam, de Rome, de Paris,
Desormais, reprit-il, avec un Telescope
Observeront bien plus la coiffure d'Iris,
Que la planete de Cypris.
Palmire, ajoûta-t-il, la voilà donc placée
Au beau milieu du Firmament,
Proche l'étoile de Persée,
Vis à vis de Cassiopée,
Pour y luire éternellement.
Après un tel discours, Amour que tout adore,
Avec mille agrémens ses aîles étala,
Et trois heures avant le lever de l'Aurore,
Aussi promt qu'un éclair vers le Ciel s'envola.

Sur une belle voix.

STANCES.

* Quoi donc, il faut que je m'engage,
Qu'aux regles d'un nouveau servage
Je soumette mes volontez?
Et qu'une voix ait la puissance
De ravir à mille Beautez
Mes vœux & mon obeïssance.

Au nombre infini de ses charmes
Amour doit bien rendre les armes,
Comblé d'aise & d'étonnement;
Et s'il n'est pris de ses merveilles,
Il n'est pas sans yeux seulement,
Il est encore sans oreilles.

Quand de son chant inimitable,
Cette Beauté si redoutable
Nous découvre tous les trésors,
Cette voix, qui cause ma flâme,
Trouble aisément par ses accords
Ceux de mon corps & de mon ame.

* MALLEVILLE.

Aux accens d'une voix si belle
Je ne puis défendre contre elle
Ni ma raison ni mon repos,
Et quoi qu'elle me fît entendre,
Il me sembloit qu'à tous propos
Elle me sommoit de me rendre.

Seul objet pour qui je soûpire,
Belle Reine de cet empire
Dont mon cœur observe les loix,
Par quelle ordonnance inhumaine,
Faut-il qu'une si douce voix
Me cause une si rude peine?

Mais quand cette grace divine
N'eût pas conspiré ma ruine,
Mille autres m'eussent asservi,
Mon cœur ne s'en pouvoit défendre,
Et si ta voix ne l'eût ravi,
Tes yeux le reduisoient en cendre.

Sur une belle gueuse.

* Pieds nuds & toute échevelée
Philis en l'Avril de ses jours,
Non moins belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse
Benit sa rencontre & le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la Déesse.

Quoi que tu puisses demander
Tu l'obtiendras, je t'en assûre,
Philis tes yeux si beaux ont droit de commander,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

* MALLEVILLE

Qui voudroit resister resisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes,
Demander avec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

Ta grâce est une douce amorce,
Qui nous porte au secours de ta nécessité,
Et le gain que tu fais témoigne plus ta force
Que nôtre liberalité.

Tu mêles tant d'attraits à tes moindres requêtes
Que nos esprits se sentent émouvoir,
Et tu sais bien moins recevoir,
Que non pas faire des conquêtes.

Tu fais voir que la majesté
Jusques dans la fange respire,
Et que souvent la pauvreté
Se rencontre avecque l'empire.

Tels que luisent au Ciel les superbes flambeaux,
Des voiles de la nuit perçans l'ombre si noire;
Telle & plus brillante en sa gloire
Ta beauté luit au travers des lambeaux.

Quelle main pourroit être close
A celle qui sur nous fait de si doux efforts?
Qui pourroit nier quelque chose,
A qui le Ciel déploïa ses trésors?

Les Soleils de tes yeux, dont la flâme est si claire,
La fraîcheur de ton teint, la douceur de tes traits,
Et tous les dons que Nature t'a faits,
Obligeront la Fortune a t'en faire.

Digne sujet d'une rare amitié,
En qui la plainte est belle & la beauté plaintive,
Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,
Et de deux passions rens une ame captive.

Et quoi que le malheur par une ingrate loi
Sans fin te menace & t'outrage ;
Qui te voit souffre davantage,
Et devient à l'instant plus languissant que toi.

Jamais, Philis, tu ne te montres,
Que tu ne fasses voir ton pouvoir plus qu'humain.
Et tu voles souvent tout ce que tu rencontres
Sous ombre seulement de demander ton pain.

Jusques dans nos ames tu fouïlles,
Et tes yeux si puissans en leur douce langueur,
Savent bien faire ouvrir & la main & le cœur,
Et s'enrichir de nos dépouilles.

Où ton corps glorieux fait luire ses appas,
Il répand une odeur celeste,
Et lors que loin de nous il détourne ses pas,
Long-tems après le parfum nous en reste.

Chacun juge à ton port de l'être & du pouvoir
Dont le Ciel t'a favorisée,
Et croît que tu t'es déguisée
Seulement pour nous decevoir.

Bien que ta pauvreté jusqu'à l'âme nous touche,
A peine en pourrois-tu le discours garentir,
Ta bouche s'oppose à ta bouche,
Et suffit pour te dementir.

Un rang de perles nompareilles
Composent l'ordre de tes dents,
Et de l'éclat de deux rubis ardens
Tu fais celui de tes levres vermeilles.

Cependant tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrêmes,
Et viens prier presque à genoux,
Ceux qui sont prêts de te prier eux-mêmes.

Tout

Tout le monde te donne, & croit qu'à ta beauté,
Qui va regner avec estime,
Il acquitte plutôt un tribut legitime,
Qu'il ne fait une aumône a ta nécessité.

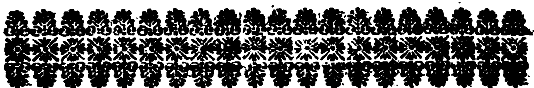
Merveille plus digne d'offrandes,
Que tu ne l'es de charitez,
Tu ravis aux passans plus que tu ne demandes,
Puis que tu prens les libertez.

Tu fais ta recolte en ta course
Par la vertu de tes charmes vainqueurs;
Mais tu commences par les coeurs,
Et puis tu finis par la bourse.

MADRIGAL.

Amaranthe riche en beauté,
Mais pauvre des biens de fortune,
Demande ses nécessitez,
D'une grace si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits qui charmeroient les Dieux,
Ou qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les yeux.





LE VIN.

L'Hymne des enfans de Bacchus, ou les ragoûts des bons beuveurs.

* Fameux démon de la débauche,
Subtil enchanteur de nos sens,
Objet des plaisirs innocens,
Dont jamais le souci n'approche,
Ami de la bouche & du cœur,
Aimable & superbe vainqueur,
Enfant d'un Dieu, brasier humide,
Joïe d'une Divinité,
Esprit de feu, flâme liquide,
Vin, rens-nous possesseurs de la félicité.

Divin baume de la nature,
Riche semence des métaux,
Effroi des esprits infernaux,
Ennemi de la pourriture,
Symbole de l'éternité,
Pere de toute humidité,
Qui dans nos soins verses des flâmes,
Ame immortelle du ragoût,
Belle neige qui nous enflâmes,
Sel, produis les plaisirs de l'amour & du goût.

Globe de feu, feu sans lumiere,
Amour des illustres beuveurs,
Prince des piquantes saveurs,
Corps froissé, brûlante poussiere,

Mor-

* Le Baron de Vauvert.

Mortel ennemi des poisons,
Toi qui triomphes des saisons,
Séjour d'une secrete flâme,
Qui brûles sans nous consumer,
Poivre, suis l'ardeur de nôtre ame,
La grillade sans toi ne nous sauroit charmer.

Douce amertume de Provence,
Surnageante & legere humeur,
Solide corps, verte liqueur,
Fruit pacifique, aimable essence,
Lenitif sacré des humains,
Qui rens nos corps souples & sains,
Suc d'olives fermes & mûres,
Huile, coulez, venez chez nous,
Symbole de nos aventures,
Puis qu'on trouve chez vous & l'amer & le doux.

Fruit des fruits le plus agréable,
Pomme d'or, ouvrage des Cieux,
Fruit venu du banquet des Dieux,
Pour regner dessus nôtre table,
Orange, qu'on perce ton flanc,
Que l'or potable de ton sang
Te fasse une immortelle guerre,
Qu'on déchire tous tes habits,
Dont les lambeaux mis dans le verre
Font des étoiles d'or dans un Ciel de rubis.

Puissant sceptre du Dieu Priape
Soûtien des mourantes ardeurs,
Qui malgré toutes les froideurs
Echaufferois un Esculape;
Auteur des amoureux plaisirs,
Qui sollicites nos désirs,
A rendre à ton Roi des hommages,
C'est à toi qu'on doit des autels,
Viens regner dedans nos potages,
Artichau, tu mettras au monde des mortels.

Pre-

Premices de nos jardinages,
Petits chefs-d'œuvres du Printems,
Que mes yeux se trouvent contens,
Quand vous couronnez nos potages!
Poinçons molets & savoureux,
Doux javelots des amoureux,
Asperges, les Reines des herbes,
Qu'à plaisir nous vous épargnons,
Quand vous venez à belles gerbes
Vous placer sur la bisque en forme de rayons.

Aimables filles du tonnerre,
Chastes sœurs, invincibles feux,
Charbons ardens & ténébreux,
Qui mettez en cendre la terre;
Vous qui dans l'empire des morts
Conservez la vie à nos corps,
Justes courroux de la lumiere,
Truffes quittez vôtre berceau,
Ne mourez pas dans la poussiere,
Venez dans nos pâtez chercher vôtre tombeau.

Familier aliment d'yvrogne,
Remede contre le dégoût,
Subtile pointe du ragoût,
Theriaque de la Gascogne,
Seul antidote du Manant,
Pistache du pauvre artisan,
Doux venin qui tuez la fiévre,
Bel ail plus charmant que l'Iris,
Venez dans un pâté de lievre,
Et respectez de loin la bouche de Cloris.

Messagere de la bonace,
Beau fruit symbole de la paix,
Qui sur nos fertiles guerets,
T'étales de si bonne grace,
Toi qui dans l'extréme froideur,
Conserves une douce ardeur,

Pour rendre le goût agréable,
Chere olive, que désormais
Je t'aïe toûjours à ma table,
Et de tous nos festins ne t'éloigne jamais.

Ennemis de l'agriculture,
Dangereuse production,
Visible malediction,
Poison caché de la nature,
Potiron rouge, noir & blanc
Corrupteur du foïe & du sang,
Champignon qu'on ne sait connoître,
Quand vous serez bien fricassez,
Qu'on vous jette par la fenêtre,
Encor par des friands vous serez ramassez.

Toi qui te ris de la tempête,
Vivant rocher, enfant de l'eau,
Qui nais captif dans un tombeau,
Où tu vis sans cœur & sans tête,
Aveugle esclave de Thetis,
Délices de nos appetits
Quitte cet élement perfide,
Viens dans la pompe d'un festin,
Huître, fui la plaine liquide,
Et puis qu'il faut mourir, viens mourir dans le vin.

Pâte de lait, masse caillée,
Gâteau crêmé, morceau royal,
Superbe mets, & sans égal,
D'une forme bien travaillée,
Belle figure du Soleil,
Goût ravissant & nompareil,
Volume sorti de la presse,
Fromage, qui s'anéantit,
Roquefort que je te caresse,
Meule, viens-t'en chez nous aiguiser l'appetit.

Plat

Plat des plats le plus souhaitable,
Mais aussi le plat le plus cher,
D'où l'avare n'ose approcher
Que franc d'écot à nôtre table ;
Ordonnée confusion
De précieuse expression
Magnifique & riche assemblage,
De jus, de crêtes, d'intestins,
Placez-vous, parfumé potage,
Bisque, pompeusement venez à nos festins.

Orgueilleuse & belle éminence,
Superbe mets, gigot fessu,
Présent digne d'être reçû,
Glorieux jambon de Mayence,
Admirable & riche aliment,
Des festins le bel ornement.
Jambons de Soule & de Bayonne,
A la façon des vieux guerriers,
Suivez Bacchus, fuïez Bellone,
Et venez-nous trouver tous chargez de lauriers.

Toi qui rens nôtre couche molle,
Qui de ta robe fais nos lits,
Et qui plus blanche que les lys
Servois de garde au Capitole ;
Toi qui donnes aux écrivains
Le leger meuble de leurs mains,
Accours & viens à nôtre joie,
Oyseau d'un éternel caquet,
Te goûtant, & ta petite oye,
Je dirai que monoye a fait tout ce banquet.

Innocent morceau de village,
Que les Juifs ne mangent jamais,
Jeune animal, & tendre mets
De nôces & de comperage,
Petit grondeur, joli pourceau,
Apporte nous ta rousse peau,

Ton petit groin, tes deux oreilles,
Et de tes quatre pieds rôtis,
Fais des rages & des merveilles,
Car sans toi nos festins ne sont point assortis.

Petits habitans de montagne,
Qui vous paissez de serpolet,
Qui cachez sous un poil folet
Le meilleur morceau de campagne;
Venez, petits Caprioleurs,
Vêtus de vos grises couleurs,
Quittez la grote souterraine
Où vous courez mille hazards,
Venez, bons lapins de garenne,
Pour éviter ici les ruses des renards.

Toi qui portes l'aîle si forte,
Qui dans la bouë & les marais,
Avec des fusils & des rets
Te laisses prendre ou vive, ou morte,
Qui sans faire nos chiens roder
Souffres qu'on te puisse brider,
Et t'enlever de bonne grace;
Pour faire juger de ton goût,
Viande noire, triste becasse,
Viens avecque tes sœurs faire un nouveau ragoût.

Belle prise de nôtre chasse,
Muraille faite sans ciment,
Prison de pâte & de froment,
Bastion fait de bonne grace,
Corps fuyard anatomisé,
Cachot dextrément déguisé,
Pâté, mobile sépulture,
Liévre de goût très-rehaussé,
Fais-nous goûter un peu l'injure,
Et le tort qu'on t'a fait de t'avoir défossé.

Gibier, que pas un ne seconde,
D'un vol fier & précipité,
Venez à nôtre gaïeté
Dans ce repas où tout abonde,
Nous benirons ce digne jour
Que vous fûtes par nôtre amour
Aussi bien volées que prises;
Mais en monjoïe élevez-vous,
Grosses perdrix rouges & grises,
Et vous remporterez tout l'honneur des ragoûts.

Fourneau de graisse assez commune,
Belles entrailles de Pourceau,
Joli pacquet, friand rouleau,
Très-ravissant quand on déjeune;
Bien farci d'anis & de thim
Venez-vous-en de bon matin,
Vous trouverez chez nous la joïe
Des plus excellens biberons;
Aimables andouilles de Troïe,
Venez, pour vous manger, nous vous dépouillerons.

Galimafrées succulentes
Pots pourris, aigus artichaux,
Vous, ornement de nos écots,
Tortuës toûjours excellentes,
Ortolans, tourtres & perdreaux,
Lapreaux, cailles & faisandeaux,
Outardes, ravissante proïe,
Eguillettes d'harens forets,
Vous luisant passement d'anchoïe,
Venez pour assortir nos plus riches banquets.

Belle farce de viande hachée,
Etui plein d'épice & de chair,
Où l'artifice fait cacher
Une excellence dessechée,
Gros saucisson, fumé boudin,
Puissant cable à tirer le vin,

Déli-

Délicatesse bien aimée,
Beaux cervelas tant désirez,
Enfin après vôtre fumée
Nous sentons que vos feux nous ont bien alterez.

Unique, claire & nette glace,
Petit abregé de la mer,
Où l'on ne voit jamais ramer
Que des cueillers de bonne grace,
Exquis aliment de cristal,
Elixir de maint animal,
Transparent bassin de gelée,
Riche miroir approchez-vous,
Et paroissez dans la mêlée
Le ragoût le plus beau & le plus sain de tous.

Illustre tiran de nos ames,
Producteur de la volupté,
Inconstante Divinité
Qui ne regnes que par les flâmes,
Jeune enfant souverain des Dieux,
Qui ravis nos cœurs par nos yeux
Ne te repais plus de nos larmes,
Amour, nous serons tes vaincus,
Bannis la rigueur de tes armes,
Viens joindre ton empire à celui de Bacchus.

Tous les Philosophes de l'Antiquité ont puisé la sagesse dans le vin.

CHANSON.

Je cherche en vain la verité
Si le vin n'aide à ma foiblesse;
Toute la docte Antiquité
Dans le vin puisa la sagesse.
Oui, c'est par le bon vin que le bon sens éclate,
J'en atteste Hypocrate;

Qui

Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Socrate cet homme discret,
Que toute la terre revere,
Alloit manger au cabaret
Quand sa femme étoit en colere.
Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate,
Et de suivre Hypocrate?
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Platon est nommé le Divin,
Parce qu'il étoit magnifique,
Et qu'il regaloit de son vin
La cabale Philosophique.
Sa table fut toûjours splendide & delicate,
Il suivoit Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Aristote beuvoit d'autant,
Et nous avons lieu de le croire
De ce qu'Alexandre le Grand
Son disciple aimoit tant à boire,
Qu'il dégueula cent fois sur les bords de l'Euphrate,
En suivant Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

On dit que Diogene aimoit l'eau,
Mais il n'eut point cette folie:
Il se logea dans un tonneau
Pour sentir le goût de la lie,
Et pour mieux boire au pot il jetta là sa jatte,
Et tint pour Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Democrite près de sa fin
Par une invention jolie,
En flairant seulement le vin
De trois jours prolongea sa vie.
Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte,
Témoin nôtre Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Heraclite toûjours étoit
En pleurs, à ce que dit l'histoire;
Mais c'est que le vin lui sortoit
Par les yeux à force de boire;
Par ce remede seul il guerissoit sa rate,
Comme ordonne Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Epicure sans contredit
Des bons beuveurs est le vrai pere,
Et sa morale nous induit
Au plaisir, à la bonne chere:
En vain l'homme ici bas d'un autre bien se flate;
Suivons donc Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Esope quelquefois la nuit,
De complot avec la servante,
Chalumoit sans faire de bruit
Les tonneaux de son maître Xante;
Il en eût mis dix pots sous sa grosse Omoplate,
Il suivoit Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Galien ce fameux docteur
En traitant du jus de la vigne,
Dit qu'il fait défendre le cœur
Contre la qualité maligne,

Qui

Qui trouble nos humeurs, les altere & les gâte,
Et raporte Hypocrate,
Qui dit qu'il faut à chaque mois
Du moins s'enyvrer une fois.

Le vin est un puissant remede contre les soucis & les chagrins.

ODE.

† Maintenant que du Capricorne
Le tems melancolique & morne
Tient au feu le monde assiegé,
Noïons nôtre ennui dans le verre,
Sans nous soucier de la guerre,
Du tiers état, ni du Clergé.

Je sai, Maynard, que les merveilles,
Qui naissent de tes longues veilles,
Vivront autant que l'Univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Eclipse au temple de memoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine.
Bûvons plûtôt à longue haleine
De ce deux jus delicieux,
Qui pour l'excellence precede
Le bruvage que Ganimede
Verse dans la coupe des Dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

† RACAN.

Bûvons, Maynard, à pleine tasse;
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mene à nos derniers jours:
L'on a beau faire des prieres,
Les ans non plus que les rivieres
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le Printems vêtu de verdûre
Chassera bien-tôt la froidure,
Et la mer son flux & reflux:
Mais depuis que nôtre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le tems ne la ramene plus.

Les loix de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons Roïales,
Qu'aux toits couverts de roseaux:
Tous nos jours sont sujets aux Parques,
Ceux des berges & des Monarques
Sont coupez de mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs par qui tout s'efface
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux établi,
Et bien-tôt nous meneront boire
Au delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

CHANSON.

Sur l'air d'Aimable vainqueur.

Charmant Dieu du vin,
Heureux medecin,
Enfant de Silene,
Calme ma peine,
Bannis mon chagrin,
Eteins la flâme
Dont brûle mon ame

Dans

Dans ton jus divin.
Tu peux, quand tu veux,
Finir l'esclavage
D'un Amant qu'outrage
Un sort rigoureux;
Tu sais fléchir,
Tu sais asservir
Une beauté fiére,
Son humeur severe
Se laisse adoucir.
Par ta liqueur
Soin, peine & misere,
Tout devient douceur.

Autre.

Je veux dans le vin
Noïer mon chagrin;
L'amour trop severe
Me désespere,
Toûjours me contraint.
Dieu de la table
Sois moi favorable,
Change mon destin,
Viens me rendre heureux,
Tu sais par tes charmes
Calmer les alarmes
D'un cœur amoureux.
Regne sur moi
Je n'aime que toi.
Tout plaît, tout enchante,
Sans cesse l'on chante
Quand on suit ta loi;
Mais en amour
Une ame constante
N'a pas un beau jour.

Autre.

Rien n'eſt ſi charmant,
Qu'un engagement
Avec une Belle
Jeune & fidelle,
Pleine d'enjoûment,
Dont la tendreſſe
Sait combler ſans ceſſe
Les vœux d'un Amant.
Mais preſqu'en tous lieux,
La conſtance eſt rare;
Un deſtin bizarre
Rompt les plus beaux nœuds.
Au Dieu d'amour
Faiſons peu la cour;
Craignons ſes alarmes,
Ses ſoûpirs, ſes larmes,
Bûvons nuit & jour:
Le Dieu du vin
Ne mêle à ſes charmes
Tourment ni chagrin.

Imitation de l'Ode d'Horace qui commence, O nata mecum conſule Manlio.

Mere des ris & des querelles,
Diſpenſatrice du repos,
Source de jeux, d'amours nouvelles,
Viens, bouteille, il eſt à propos.
Damon pour ton jus ſoûpire,
Hâte-toi d'obéir à ſes juſtes déſirs,
Quoi que pour ſes vertus tout le monde l'admire,
Il aime cependant à goûter les plaiſirs,
Et comme lui le bon vin me fait rire

De

De ton divin nectar viens assoupir nos sens,
La vertu sans toi ne peut plaire,
L'on voit souvent le plus severe
Goûter dans ton doux jus les plaisirs innocens.
Bacchus au plus grossier donne de l'éloquence
Au timide de l'assûrance.
Ce Dieu souvent au plus discret
Sans user de contrainte arrache le secret.
Il peut, quand il lui plaît, dissiper nos tristesses;
Il donne aux malheureux l'espoir;
Il éleve le pauvre au comble des richesses,
Rien ne résiste à son pouvoir.
Vien, Bacchus, amene à ta suite
Les jeux, les ris, les plaisirs & l'amour;
Passons la nuit sous ta conduite,
Attendant le retour
Du bel Astre du jour.

STANCES.

* Que sous les climats froidureux
Les peuples sont bien malheureux
De n'avoir aucun sep de vigne!
Tout plaisir leur est interdit,
Le Ciel en tout tems leur rechigne
Et la nature les maudit.

Ils profanent le cabaret;
De l'eau bouillie au vin clairet
Le fade goût on y préfere;
Quand on y boit on est transi,
Et l'on n'y sçauroit jamais faire
Rubi sur l'ongle comme ici.

Alexandre le grand bûveur,
Bacchus, eût-il sans ta faveur

* St. Amant.

Pû meriter quelque loüange ?
Et l'eût-on jamais vû regner
Sur tant de terres que le Gange
Prend tant de plaisir à baigner ?

Jamais habillemens de Mars
Glaives, boucliers, lances ni dards
N'éclaterent dans son armée;
Et jamais mousquets ni canons
Vomissans fer, flâme & fumée
N'y firent abhorrer leurs noms.

L'éclat des verres seulement
Plus brillans que le Firmament
Y rendoient la vûë éblouïe;
On n'y vomissoit que du vin,
Et rien n'y possedoit l'ouïe
Qu'un chant bachique & tout divin.

Quand ces Pirates impudens,
Bacchus, te montrerent les dents,
N'est-il pas vrai que ta vengeance
Ordonna pour son plus grand fleau
Que cette miserable engeance
Ne boiroit jamais que de l'eau ?

O quel sévere châtiment!
Boire de l'eau, Dieu quel tourment!
Quelle ire n'en seroit soûlée!
C'est bien pour en désesperer!
Mais encore de l'eau salée
Qui ne sert qu'à les alterer!

Ces marauts furent bien surpris.
En leur audacieux mépris,
Ils y perdirent leur escrime;
Et dedans ces flots tous émûs
De l'énormité de leur crime,
Ils demeurerent bien camus.

Pere, aussi tant que je vivrai,
De tout mon cœur je te suivrai,
Je t'en fais ici la promesse;
Et jure par ces cervelas,
Que pour mon bâton de vieillesse
Je ne veux rien qu'un échalas.

ODE.

* Bacchus, contre moi tout conspire;
Vien me consoler de mes maux,
Je vois au mépris de ma lire
Couronner d'indignes rivaux.

Tout me rend la vie importune,
Une volage me trahit:
J'eus peu de bien de la Fortune;
L'injustice me le ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore son secours;
Et la calomnie empoisonne
Le reste de mes tristes jours.

Bacchus, vien me verser à boire,
Encor... Bon... Je suis soulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avoient affligé.

Verse encor... Je vois l'allégresse
Nager sur ce jus précieux.
Donne, redouble... O douce yvresse!
Je suis plus heureux que les Dieux.

* Mr. de la Motte.

* Pleins d'enjoûment bûvons & célebrons Bacchus,
Bacchus l'inventeur de la danse,
Bacchus avec l'Amour toûjours d'intelligence,
Bacchus charmé du chant & cheri de Venus,
Bacchus, que reconnoît la débauche pour pere,
Et dont les Graces mêmes ont reçû la clarté:
Qui charme, endort les soins & la douleur amere,
Et calmant les soucis met l'ame en liberté.
Lors que de beaux garçons me présentent à table
D'un brûvage aprété le mélange agréable,
Tout mon chagrin s'évanouït,
S'appaise, se calme, s'enfuit,
Se méle aux tourbillons des vents & des orages.
Bûvons donc, & laissons les soucis douloureux;
Car que te revient-il, quel fruit, quels avantages,
De te rendre à plaisir inquiet, malheureux?
Comment percer la nuit d'un avenir douteux?
La Fin de cette vie est obscure & secrete.
Aïant donc bû de ces douces liqueurs,
Je veux danser, & plein d'odeurs,
Pour ressentir une douceur parfaite,
Folâtrer, & goûter de tendres voluptez
Avec de charmantes Beautez.
Que qui voudra se gêne & s'inquiete;
Pour nous de cette erreur détrompez, revenus,
Pleins d'enjoûment bûvons & célebrons Bacchus.

* M. DE LONGEPIERRE *dans sa traduction d'A-nacreon.*

Imitation de l'Ode d'Horace qui commence, quantum distat ab Inacho.

‡ Telephe, que te sert d'appliquer tous tes soins
A chercher en vain dans l'histoire
Le Prince qui regna le moins,
Ou celui qui vêcut le plus long-tems en gloire?
Pourquoi te fatiguer & mettre en ta memoire

Le

‡ MR. FEDE'.

Le nom de tous les Rois, qui depuis Inachus
Ont regné tour à tour jusqu'aux Antiochus,
Et le moindre détail de leur moindre victoire?
Tu sais combien depuis Belus
Ont coulé d'ans jusqu'à Cyrus,
Et tu peux de nos jours passer pour la merveille.
J'y consens; mais répons: combien vaut la bouteille
De ce bon vin qu'on vante tant?
Telephe tu te tais! Tu n'es qu'un innocent.
La plus belle Science est de savoir bien boire;
Je ne fais du reste aucun cas.
Ne vante plus Codrus; & si tu veux m'en croire,
Jette au feu tes écrits, & brûle ton grimoire,
Et commençons nôtre repas.
C'à, laquais, qu'on nous serve, & que chacun s'empresse
A nous verser de ce bon vin;
Car je sens que la soif me presse:
Allons, Telephe, bûvons plein
De ce jus divin de la treille.
Dans ces neuf verres que tu vois
C'est aux Muses à qui je bois.
Une semblable ardeur pour les Graces m'éveille,
Ajoûtons-en encore trois.
C'est maintenant que je veux rire.
Telephe, va prendre ta lire,
Le vin & les chansons s'acordent toûjours bien.
Je hais les gens qui ne font rien.
Mais pour mieux célebrer la fête,
De ces bouquets de fleurs couronnons-nous la tête.
Rions, chantons, que de nos chants
Le voisinage retentisse;
Que l'envieux Lycus de colere en patisse.
Ami, vivons toûjours contens.
Du vin & de l'amour faisons nôtre partage;
Des severes vieillards negligeons les avis.
La sagesse des Grecs est un pur badinage.
Qui boit le mieux est le plus sage.

Vivons parmi les jeux, les plaisirs & les ris.
Profitons de la fleur de l'âge.
Aime toûjours Chloé, j'aimerai Gliceris.

La Débauche.

† Nous perdons le tems à rimer
Amis, il ne faut plus chommer,
Voici Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie;
Laissons-là ce fat d'Apollon,
Sa guitarre & son violon;
Nargue du Parnasse & des Muses,
Elles sont vieilles & camuses;
Nargue de leur sacré ruisseau,
De leur archet, de leur pinceau,
Et de leur verve poëtique,
Qui n'est qu'une ardeur frenetique.
Pegase enfin n'est qu'un cheval,
Et qu'un dangereux animal;
Et je croi que qui lui fait fête
Ne suit, & n'est rien qu'une bête.
Voïez, comme il pleut là dehors.
Faisons pleuvoir dans nôtre corps
Du vin, tu l'entens sans le dire,
Et c'est là le vrai mot pour rire:
Chantons, rions, menons du bruit,
Bûvons ici toute la nuit,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore:
Loin de nous sommeil & repos,
Lorsque nôtre chair & nos os
Seront enfermez dans la tombe
Par la mort sous qui tout succombe,
Et qui nous poursuit au galop,
Las! nous ne dormirons que trop
Prenons de ce doux jus de vigne,
Je voi Faret qui se rend digne

† St. Amant.

De porter ce Dieu dans ſon ſein,
Et j'approuve fort ſon deſſein.
Bacchus, qui vois nôtre débauche,
Par ton ſaint portrait que j'ébauche
En m'enluminant le muſeau
De ce trait que je bois ſans eau,
Par ta couronne de lierre,
Par la ſplendeur de ce grand verre,
Par ton Thirſe tant redouté,
Par ton éternelle ſanté,
Par l'honneur de tes belles fêtes,
Par tes innombrables conquêtes,
Par les coups non donnez, mais bûs,
Par tes glorieux attributs,
Par les hurlemens des Menades,
Par le bon goût des Carbonnades,
Par tes couleurs, blanc & clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes Orgyes,
Par l'éclat des trongnès rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par le bon carême prenant;
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour & la cymbale,
Par tes cloches qui ſont des pots,
Par tes ſoûpirs qui ſont des rots,
Par tes hauts & ſacrez miſteres,
Par tes furieuſes Pantheres,
Par ce lieu ſi frais & ſi doux,
Par ton bouc paillard comme nous,
Par ta groſſe garce Ariane,
Par le vieillard monté ſur l'âne,
Par les Satyres tes couſins,
Par la fleur des plus beaux raiſins,
Par ces biſques ſi renommées,
Par ces langues de beuf fumées,
Par ce tabac ton ſeul encens,
Par tous les plaiſirs innocens,

Par ce jambon couvert d'épice,
Par ce long pendant de saucisse,
Par la majesté de ce broc,
Par masse, toppe, cric & croc,
Par cette olive que je mange,
Par ce melon, & cette orange,
Par ce vieux fromage pourri,
Bref par Gilot ton favori,
Reçois-nous dans l'heureuse troupe
Des francs chevaliers de la coupe,
Et pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

Chansons à boire.

I.

J'ai desarmé l'Amour, & de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage :
En guise de forets
Pour percer mon tonneau
Je me sers de ses traits;
De son bandeau
J'ai fait une serviette ;
J'ai fondu son carquois pour en faire une assiette ;
Et lors que pour goûter du vin vieux ou nouveau
Je décens à la cave,
Ce superbe vainqueur à present mon esclave,
Porte devant moi son flambeau.

II.

Quand Iris prend plaisir à boire,
Bacchus croit que c'est pour sa gloire,
Mais l'Amour en a tout l'honneur;
Car en bûvant le vin la rend si belle,
Que le plus alteré bûveur
S'enyvre moins de sa liqueur
Que de l'amour qu'il a pour elle.

Savez-vous quelle eſt cette belle,
Pour qui mon cœur eſt ſi fidelle,
Et que j'aime ſi tendrement?
Cette beauté n'eut jamais de pareille,
J'en veux à jamais être amant,
La nommerai-je librement?
Je vous le dis, c'eſt ma bouteille.

III.

Vos injuſtes rigueurs m'ont reduit aux abois,
Auprès de vous toute eſperance eſt vaine;
Enfin cedez trop aimable Climene,
Vous me voïez pour la derniere fois:
Mais vous n'aurez pas la gloire
De voir finir mes jours,
Je ne ſuis pas ſi fou. Ma foi, je veux tant boire,
Que j'éteindrai le feu de mon amour.

IV.

Voulez-vous ſavoir qui des deux
Tourne de la terre ou des Cieux?
Au lieu d'un livre en main prenez un verre;
Après avoir bû trente coups,
Vous verrez alors que la terre
Tournera tout autour de vous.

V.

Un cœur a beau ſe défendre
De ſe laiſſer enflâmer;
Malgré le ſoin qu'il peut prendre
Tôt ou tard il doit aimer;
Mais pour adoucir la peine
Qui ſuit l'amoureux deſtin,
Il faut toûjours à ſa chaîne
Attacher un broc de vin.

En-

VI.

Entre l'amour & la bouteille
Mon cœur balance à tout moment;
Tantôt je voudrois être amant,
Et tantôt je tiens pour la treille.
Près d'une aimable Iris je suis fort amoureux.
Lorsque j'ai de bon vin pour Bacchus je soûpire,
Et loin des deux je ne saurois plus dire
A qui j'en veux.

VII.

Comme une hirondelle au printems
Mon berger revient tous les ans
Me jurer un amour fidelle;
Mais que ses sermens sont faux!
Quand dans l'autonne il boit du vin nouveau,
Il fuit comme une hirondelle.

VIII.

Que cet hiver sera pour moi terrible!
A mes soûpirs Iris est insensible,
Et pour comble de maux, helas!
Mes raisins ne mûrissent pas.
Pour m'accabler de la plus rude peine
Avec l'Amour Bacchus est de concert,
L'un me contraint d'aimer une inhumaine,
Et l'autre me condamne à boire du vin vert.

IX.

Pour moi j'aime l'hiver sur toutes les saisons.
J'ai trouvé le secret de charmer la gelée.
Je me mets entre deux flacons
Au coin de quelque cheminée,

La grillade sur les charbons,
Bons boudins blancs, bons saucissons,
Et les marrons sous la cendrée.
Je brave ainsi le froid, la neige & les glaçons.
Qu'on ne me parle plus ni d'été ni d'autonne,
Ni des bouquets que le printems nous donne.
En été chacun met de l'eau dedans son vin;
En autonne il sent trop la grape & le raisin.
Il est vrai qu'au printems il est assez potable,
Mais en hiver il est plus delectable;
Et j'en bois nuit & jour en gratant mes tisons.
Pour moi j'aime l'hiver sur toutes les saisons.

Chanson à manger.

* Quand j'ai bien faim, & que je mange,
Et que j'ai bien dequoi choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en gratant ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi qui me plais fort à branler la mâchoire.
Je n'en veux faire qu'à manger.

Qand on se gorge d'un potage
Succulent comme un consommé;
Si nôtre corps en est charmé,
Nôtre ame l'est bien davantage.
Aussi Satan le faux glouton
Pour tromper la femme premiere
N'alla pas lui montrer du vin ni de la biere,
Mais dequoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son soû,
Et trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage.

* SCARRON.

A-t-on vuidé mille tonneaux,
On n'a bû que la même chose;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille differens morceaux.

Quel plaisir lors qu'avec furie
Après la bisque & le rôti
Un entremets bien assorti
Vient reveiller la mangerie?
Quand on dévore un bon melon,
Trouve-t-on liqueur qui le vaille?
O cher ami Damon, je suis pour la mangeaille,
Et chante toûjours sur ce ton.

SONNET.

Sur le Tabac.

* Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, ardent fourneau,
Qui purges d'humeur mon cerveau,
Et mon esprit d'inquietude.

Tabac dont mon ame est ravie,
Lors que je te vois perdre en l'air
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie.

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée,

Et tout confus je m'apperçois,
Que courant après ta fumée,
Je passe aussi vîte que toi.

Au-

* Mr. Lombard.

Autre sur le même sujet.

* Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixez vers terre, & l'ame mutinée,
Je songe aux cruautez de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain
Essaïe à gagner tems sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient décendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent:

Non, je ne trouve point beaucoup de difference
De prendre du tabac, à vivre d'esperance,
Car l'un n'est que fumée, & l'autre n'est que vent.

* St. Amant.





LE JEU.

Ce que c'est proprement que le Jeu.

* DEguiser d'un beau nom son ardente avarice,
Pour un plaisir trompeur accroître ses ennuis,
Passer dans le désordre & les jours & les nuits,
S'emporter sans respect sur le moindre caprice,
Entrer dans la fureur presqu'à tous les momens,
Mêler à chaque mot cent horribles sermens,
Invoquer des démons la puissance infernale,
Avoir le cœur en trouble & le visage en feu,
Hazarder son salut par une ardeur brutale,
Voilà ce qu'aujourd'hui le monde appelle Jeu.

* MR. d'ANDILLY.

Le joüeur furieux.

‡ L'avare & le prodigue ont le cerveau troublé,
Dira, sans hésiter, ce Marquis sage & prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bien-tôt les cheveux herissez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainsi qu'un possedé que le Prêtre exorcise,
Fêter dans ses sermens tous les saints de l'Eglise.
Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.

‡ MR. DESPREAUX.

La femme adonnée au jeu.

* Hé que deviendrois-tu si le Démon du jeu
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours mis par elle à deux doits du naufrage,
Tu voïois tous tes biens au sort abandonnez
Devenir le butin d'un pique ou d'un sonnez?
Le doux charme pour toi, de voir chaque journée
De nobles champions ta femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprès
D'un Tournois de Bassette ordonner les apprêts:
Ou, si par un arrêt la grossiere police
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
Ou promener trois dez chassez de son cornet:
Puis sur une autre table avec un air plus sombre
S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre:
S'écrier sur un as mal-à-propos jetté,
Se plaindre d'un gano qu'on n'a point écouté,
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un Roi venu sans garde.
Chez elle en cet emploi l'aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors pour se coucher les quittant non sans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans jouër, se consument au lit.
Toutefois en partant la troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du tems qui s'envole emploïer les momens;
C'est ainsi que souvent par une forcenée
Une triste famille à l'hôpital traînée,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits
De sa déroute illustre effraïer tout Paris.

Ceux

* Mr. Despreaux.

Ceux qui s'adonnent au jeu deviennent ordinairement fripons.

* Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouër un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse,
Un joüeur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honête-homme & de jouër gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit & jour occupe
Est un dangereux aiguillon.
Souvent quoi que l'esprit, quoi que le cœur soit bon ;
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Coup fatal au jeu du Piquet.

Console moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au Piquet je perdis hier contre un Saint Bouvain,
A qui je donnerois quinze points & la main.
C'est un coup enragé qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joüeurs au Diable ;
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un pic.
Je donne ; il en prend six, & demande à refaire :
Moi, me voïant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le Roi, le valet, le huit & dix de cœur ;
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame & Roi de Carreau, dix & Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portez la Dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major :
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixiéme.

J'en

* MAD. DESHOULIERES.

J'en avois écarté la Dame avec le Roï;
Mais lui fallant un pic, je ſortis hors d'effroi,
Et croïois bien du moins faire deux points uniques;
Avec les ſept carreaux il avoit quatre piques,
Et jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras;
De ne ſavoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jetté l'as de cœur, avec raiſon me ſemble;
Mais il avoit quitté quatre tréfles enſemble,
Et par un ſix de cœur je me ſuis vû Capot,
Sans pouvoir de dépit proferer un ſeul mot.
Morbleu, fais-moi raiſon, de ce coup effroïable,
A moins que l'avoir vû, peut-il être croïable?

Avis ſalutaire aux joüeurs.

* Doralis, en ce tems que tout le monde jouë,
Et qu'on n'entend par tout que le bruit de la rouë,
Que tourne à l'aventure & d'un branle incertain,
Le ſort diſpenſateur de la perte & du gain:
Souffrez qu'en peu de traits & d'un craïon facile,
Je vous trace une régle auſſi courte qu'utile,
Sur laquelle le jeu de méthode arrêté,
Et ſelon les devoirs & les droits limité,
Retienne l'harmonie & garde la meſure,
Que la vertu demande, & que veut la nature.
De tous les réglemens à prendre ſur le jeu,
Le premier, Doralis, eſt de jouër fort peu.
Mais le plus court ſans doute, & le plus ſalutaire,
A qui voudra du jeu franchement ſe défaire,
Eſt de rompre avec lui, ſans jamais renouër,
Pour plaiſir, ni pour gain qui rengage à jouër.
Vous direz, Doralis, que vous étes heureuſe,
Auſſi devez-vous l'être étant ſi généreuſe.
La Fortune a toûjours fait cas de la grandeur,
Soit de celle de l'ame ou de celle du cœur.
Et comme ſur la mer elle aide le pilote
Qui ſans pâlir attend la perte de la flote;

De

* Le Pere le Moine.

De même dans le jeu la bizarre se plaît,
A voir risquer sans crainte & perdre sans regret.
Mais voïez, Doralis, si toutes ses finances,
Qui font tant de désirs, qui font tant d'esperances,
Quand ses coffres seroient dans les vôtres vuidez,
Pourroient vous raquiter du tems que vous perdez:
De ce bien si roulant, si prompt, si volatile,
Et des biens d'ici bas le bien le plus utile.
Si nous avions appris l'art de fixer le tems,
De donner de l'arrêt & du poids aux momens;
Si nous avions en main avecque nos journées,
Les ressorts inconnus dont elles sont tournées,
Nous pourrions, Doralis, joüer en sûreté
Sans hazarder le fond de nôtre éternité.
Mais le tems cet oiseau si vîte & si volage,
Jamais ni ne fut pris ni ne fut mis en cage:
Filets, pieges, paneaux, on a beau lui dresser;
Du leurre & de la voix on a beau l'amorcer;
Il passe, Doralis, & jamais ne s'arrête
Ni sur aucune main, ni sur aucune tête.
Heureux & malheureux, joüant sur mêmes frais,
Perdent ce bien qui passe & ne revient jamais.
Ici vous me direz que je suis trop severe,
Que je parle d'un air & d'un ton de vieux pére,
Et vous charge en ce point de plus d'austerité
Que n'en peut supporter l'humaine infirmité.
Je l'avouë, il est vrai, l'infirmité demande,
Qu'après un long effort la vertu se débande:
Et le tendre tissu dont se font les ressorts,
Qui servent au concert de l'esprit & du corps,
Ne se peut conserver sans quelques intervalles
De mouvemens égaux & de pauses égales.
Ces pauses, Doralis, ont leurs tems & leurs points,
Qui veulent par mesure aux devoirs être joints:
Et c'est par ces devoirs & sur cette mesure,
Que la vertu donnant le tour à la nature,
Sans débaucher l'esprit ni rompre ses accords,
Le jeu remet les sens & délasse le corps.

Pour atteindre à ce but, quiconque aura l'envie
D'alleger par le jeu les peines de la vie,
Le prendra comme un ſel qui ſe prend ſobrement,
Et n'en uſera pas juſqu'à l'accablement.
Tout excès eſt chargeant dans l'uſage des choſes :
On peut être étouffé ſous un monceau de roſes :
Si le vuide incommode, auſſi fait bien le plein :
On meurt de trop manger, comme l'on meurt de faim :
Et le plus doux ſommeil ceſſe d'être un remede,
Si-tôt que du beſoin les bornes il excede.
Le jeu, comme l'étude, épuiſe la ſanté
S'il eſt avec chaleur juſqu'à l'excès porté :
Il ſeche les eſprits, qui le long des arteres
Aux fonctions des ſens prêtent leurs miniſteres :
Il épaiſſit le ſang, dont la pure vapeur
Nourrit de la jeuneſſe & le ſuc & la fleur :
Il change & fait tomber long-tems avant l'autonne
L'or ſubtil & friſé dont le front ſe couronne,
Et par tout où rioit la roſe jointe au lys
Il tire des ſillons jauniſſans de ſoucis.
Il fait encore pis, il éteint la ſemence
Du bon ſens, du diſcours & de l'intelligence;
Et ne laiſſe en l'eſprit interdit & perclus,
Que des couleurs ſans corps & des termes confus.
Ces Tenans de Bureau, qui n'ont pour toute affaire
Qu'à ſuivre les hazards du jeu dans une chaire;
Savans à diſtinguer flux, ſequence, fredon,
Ont à peine compris de quel genre eſt leur nom.
Docteurs ſur le tapis, ailleurs mulets de ſomme,
Ils n'ont que l'apparence & le dehors de l'homme,
Et reſervé l'habit, la plume & le colet,
N'ont rien qui leur puiſſe être envié d'un valet.
En cet endroit encore, il faut que je vous die,
Que le jeu qui déborde eſt une maladie,
Qui diſſipe le tems qu'on doit à ſes beſoins;
Ne laiſſe aucun loiſir pour les plus juſtes ſoins;
Et ſeche dans l'eſprit & dans le cœur ſupprime
Tout le ſuc qui nourrit l'amitié legitime.

On renonce aux plus chers, aux plus doux entretiens,
On rompt les plus ſerrez, les plus fermes liens.
Le cocher le plus prompt ne va pas aſſez vîte
Quand le ſignal du jeu les joüeuſes invite.
Et pour aller rêver ſur du rouge & du noir,
On laiſſe tout commerce, on quitte tout devoir,
On ſe cache à l'ami, le parent on écarte,
Pour aller conteſter ſur des feuillets de carte.
Un cœur comme le vôtre humain, doux, généreux,
Ne met qu'au dernier rang le commerce des jeux.
Il veut qu'en premier lieu la vertu ſoit ſervie;
Et dans l'état qu'il fait des devoirs de la vie,
La moitié de ſes ſoins ſe donne à l'amitié,
Et la dévotion en a l'autre moitié.
Auſſi, s'il en eſt crû ſur ſon experience,
Il n'eſt ni gain preſent, ni gain en eſperance,
Qui vaille, à beaucoup près, ce que vaut l'entretien
D'un ami ſerieux, diſcret, homme de bien:
Il n'eſt point de plaiſir dont le goût ne s'aigriſſe,
Si nous le comparons au goût d'un bon office.
Mais ce goût, Doralis, n'eſt que de peu de gens,
Qui purgez de la craſſe & des abus des ſens,
Jugent tout autrement que ne fait la Commune;
Donnent à la vertu le pas ſur la fortune:
Et ſe ſatisfont plus de l'eſprit & du cœur,
Que de tout l'attirail que traîne la grandeur.
Le jeu doit être net de tous dereglemens,
Soit de mauvaiſe foi, ſoit de mauvais ſermens.
Il ſe voit, Doralis, certains filoux de chambre,
Munis de longs canons, couverts de poudre d'ambre,
Qui les cartes aux mains, au lieu d'armes à feu,
Détrouſſent leurs amis engagez dans le jeu.
Vos mouchoirs, vos manchons, vos perles, vôtre ſoïe
Ne ſont pas en peril de devenir leur proïe:
Ils en veulent à l'or & non pas aux filets,
Dont Veniſe & Raguſe ont tiſſu vos colets.
Loin de vous, Doralis, les doits de ces Harpies;
Plus loin de vous encor l'haleine des impies,
De

De ces esprits d'horreur & de rage emportez,
Du souffle du Dragon, de son fiel empestez,
Qui des sermens affreux, que leurs bouches vomissent,
Infectent l'air au loin, & le jour obscurcissent
Au lieu de la Fortune Intendante des jeux,
Vous verriez, si le Ciel vous dessilloit les yeux,
Une Furie ardente, & de venin livide,
Qui sur la table assise à leurs Sabats préside.
Vous lui verriez mêler leurs cartes & leurs dez,
Souillez de son écume & de sa dent marquez,
Et leur mettre à la main une corne infernale,
Aux perdans, aux gagnans également fatale,
Tandis que de concert, par de longs sifflemens,
Les serpens de son front suivent leurs juremens.
On doit regler encor les sommes que l'on joüe,
Et ne pas exposer sur le cours d'une roüe,
Qui se tourne aussi vîte à la perte qu'au gain,
Le fonds de l'avenir, l'espoir du lendemain.
Qu'insensé, Doralis, est celui qui lui fie,
Le soin de sa fortune, & celui de sa vie;
Et se fait, pour aller pauvre dans le cercueil,
D'un tapis une mer, d'une carte un écueil!
Là, bien loin de l'espace où regnent les orages,
Sans vagues & sans vents il se fait des naufrages.
On y voit tout d'un coup de puissantes maisons,
De puissans revenus perir avec leurs fonds:
Et ce qui resistoit aux torrens de la guerre,
Aux tempêtes de l'air, aux tremblemens de terre,
Sans laisser de poussiere, & sans faire de bruit,
Frappé d'un coup de dez s'abat & se détruit.
Le jeu qui vous paroît si doux, si sociable,
N'est qu'une bête avide, ardente, insatiable:
Et ces monts écaillez, qui nagent sur les eaux,
Engraissez de poissons avalez par troupeaux;
Ces monstres habitans de la mer de Sicile,
L'effroïable Carybde, & l'effroïable Scylle,
Pleins de voiles, de mâts, de vaisseaux dévorez,
Sont de petits mangeurs avec lui comparez.

Il épuise d'abord les ruisseaux & les sources
Des coffres les plus pleins, des plus fecondes bourses;
Et de là se jettant sur les meubles de prix,
Il mange grands miroirs, grandes plaques, grands lits.
Son appetit croissant, il ronge argenterie,
Il consume tableaux, habits, tapisserie;
Emeraudes, Rubis, Turquoises, Diamans
Sont les premiers jouëts de ses avares dents;
Et son infame faim passant jusqu'à la rage,
Il avale chevaux, écurie, équipage.
Elle va bien plus loin, les Hôtels, les Châteaux,
Les parcs avec les bois, les prez avec les eaux,
Les Terres à bâtir & les Terres bâties
Sont comme champignons dans son ventre englouties:
Et si sa dent pouvoit mordre sur les Etats
Les Etats dévorez ne l'assouviroient pas.
D'autre part, quelle loi soit humaine ou divine,
Quand le gros jeu seroit sans peril de ruine,
Permet qu'un homme soû mette en un passe-tems
Le pain, le sang, le suc d'un peuple d'indigens?
Tandis que sous ses yeux, & presque sous sa table,
D'un visage mourant, & d'un ton lamentable,
Peres, meres, enfans lui demandent en vain,
Dequoi couvrir leur honte, & soulager leur faim.
Enfin, le jeu doit être épuré de l'ordure,
Qui soüille sa noblesse & la change en roture.
Il veut être affranchi des peurs & des désirs,
Qui mêlent leurs chardons aux fleurs de ses plaisirs:
Sur toute chose il fuit l'aigreur & la discorde,
Et ne peut rien souffrir qui pique ni qui morde.



LES FEMMES.

On ne sauroit s'empêcher d'aimer les femmes malgré leurs défauts.

* CHose étrange d'aimer, & que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance & qu'indiscretion;
Leur esprit est méchant & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible & de plus imbecile,
Rien de plus infidéle, & malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

SONNET.

Vous qui pouvez tout vaincre & n'étes que foiblesse,
Peché de la nature agréable à nos yeux,
Aimables ennemis, poisons délicieux,
Tirans dont le pouvoir nous rit quand il nous blesse:

Objets par qui la Terre assujettit les Cieux,
Sources de nos plaisirs comme de nos tristesses,
Dont le jaloux orgueil a malgré les Déesses,
Fait gemir sous les fers le plus puissant des Dieux.

Cher espoir de nos cœurs, idole de nos sens,
Sexe, qui bien souvent bravant les plus puissans,
Par un éclat pipeur t'en es rendu le maître,

* MOLIERE.

Écueils contre lesquels il est beau de perir,
Femmes pour une fois que vous nous faites naître,
Helas! combien de fois nous faites-vous mourir?

Les Femmes d'esprit ont plus d'inclination à la débauche, que celles qui n'en ont pas.

* Je crois en bon Chrétien, que ma femme est fort sage,
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sai ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruëlle?
Qui de Prose & de Vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis & Beaux-esprits,
Tandis que sous le nom de mari de Madame,
Je serois comme un saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et Femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétens que la mienne en clartez peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une Rime;
Et s'il faut qu'avec elle on jouë au Corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire, à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle soit d'une ignorance extréme;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.
Toute personne simple aux leçons est docile,
De ses sottes erreurs le remede est facile;
Et si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une Femme habile est bien une autre bête,
Nôtre sort ne dépend que de sa seule tête;
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes;

Et

* MOLIERE.

Et trouver pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
Une Femme d'esprit est un Diable en intrigue;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de nôtre honneur, il faut passer le pas.

Les Femmes sont plus vertueuses en joüissant de la liberté, qu'en vivant dans la contrainte.

* Le sexe aime à joüir d'un peu de liberté,
On le retient fort mal par tant d'austerité;
Et les soins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la severité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte;
En vain sur tous ses pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,
Et je ne tiendrois moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guere sûr aux mains d'une personne,
A qui, dans les désirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moïen de faillir.

En effet tous ces soins sont des choses infames,
Sommes-nous chez les Turcs pour enfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Nôtre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous après tout que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions?
Et quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous,
Le plus sûr est ma foi de se fier à nous,

* MOLIERE.

Qui nous gêne se met en un peril extréme ;
Et toûjours nôtre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un désir de pecher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher,
Et si par un mari je me voïois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

Apprenez, pour avoir vôtre esprit raffermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris & des peres
Ont toûjours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant ;
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proïe,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffez, qui sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et du nom de mari fierement se parans
Leur rompent en visiere aux yeux des soûpirans.
On en fait, disent-ils, prendre ses avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin.

* Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'Amour, ni le moins accessible ;
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parens, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré malgré s'est mise en un Convent
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus ; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain,

Sauf

* LA FONTAINE.

Sauf toutefois l'assistance divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine,
Que d'être pure & nette de peché
Soit privilege à la guimpe attaché:
Nenni da, non, je prétens qu'au contraire
Filles du monde ont toûjours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est, qu'elles en ont affaire:
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté
Ne manque pas d'agir de son côté:
Puis le désir, enfant de la contrainte.
Ma fille est None, ergo c'est une sainte:
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doits,
Font souvent pis; au moins l'ai-je ouï dire,
Car pour ce point je parle sans savoir.

La Femme vertueuse.

* Je ne suis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour de fausses douceurs:
Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne sait comme on soûpire
Il l'ignore berger; mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas.
Ce cœur, que le Ciel fit délicat & sincere,
N'aimeroit que trop bien si je le laissois faire:
Mais, grace aux immortels, une heureuse fierté
Sur un si doux penchant l'a toûjours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est malgré tous nos soins l'écueil de la sagesse:
Je fuis tout ce qui plaît, & je sai m'alarmer
Dès que quelqu'un paroît propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime,
Et je crains l'amitié bien qu'elle soit sans crime.

* MAD. DESHOULIERES.

Pour sauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'amis qui puissent être Amans.
Quand par mon peu d'appas leur raison est seduite
Je cherche leurs défauts, j'impose à leur merite:
Rien pour les ménager ne me paroît permis
Et dans tous mes Amans je voi mes ennemis.

EPIGRAMME.

* J'ai cherché pendant un hiver
Une Philis inexorable,
Mais, ami, je me donne au Diable,
Si jamais j'en ai pû trouver.
Comme s'il étoit défendu,
Ou que la chose fût infame,
On ne trouve plus une femme
Qui refuse un homme assidu.
Il n'est donc point de chaste en ville,
Direz-vous? Il en est dix mille:
Que fait donc la femme de bien?
Je vais vous le faire comprendre,
Elle ne donne jamais rien,
Mais elle laisse toûjours prendre.

* LE COMTE DE BUSSY.

Contre les Femmes.

SONNET.

‡ La femme & le procès sont deux choses semblables:
L'une parle toûjours, l'autre n'est sans propos:
L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos:
Tous deux sont déguisez, tous deux impitoïables.

Tous deux par beaux presens se rendent favorables:
Tous deux les supplians rongent jusques aux os:
L'une est un profond gouffre, & l'autre est un Chaos
Où s'embroüille l'esprit des hommes miserables.

Tous

‡ PASSERAT.

Tous deux sans rien donner prennent à toutes mains:
Tous deux en peu de tems ruïnent les humains:
L'une attise le feu, l'autre allume les flâmes:

L'une aime le debat, & l'autre les discords:
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariât les femmes.

RONDEAU.

* Un grand éclat, une grace animée
De Jupiter avoit l'ame enflâmée;
Du haut Olympe il s'en étoit enfui:
Semele est fiere & souffre avec ennui,
Qu'il laisse au Ciel sa pompe accoûtumée.
Elle voudroit qu'il vînt à main armée,
Dans les éclairs, la foudre & la fumée:
Il y resiste, & c'est entre elle & lui
Un grand éclat.
Enfin il cede, elle en est consumée.
Non, le plaisir d'aimer & d'être aimée,
Quelque puissant qu'il soit, n'est pas celui
Qui touche plus une femme aujourd'hui;
Que faut-il donc pour la rendre charmée?
Un grand éclat.

* BENSERADE.

SONNET.

‡ Quand Adam vit cette jeune Beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aime fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Cher Lycidas, alors en verité
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle?

‡ SARASIN.

Or en cela nous nous-trompons tous-deux.
Car. bien qu'Adam fût jeune & vigoureux
Bien fait de corps & d'esprit agréable,

Eve aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme, & ne pas coqueter.

RONDEAU.

* Pour son malheur cette beauté fut faite,
Deux puissans Dieux la trouverent parfaite:
A tout le moins son orgueil s'en vantoit;

Et pour le dire en un mot ‡ elle étoit
Ce qu'on appelle une franche coquette;
Sans mille amans elle étoit inquiete:
Voïez comment Diane aussi la traite;
Même à Diane elle le disputoit
Pour son malheur.
Coqueterie à cent maux est sujette,
Et c'est un tronc qui pullule & rejette.
O siecle heureux si plus il n'en restoit!
Mais elle éclate ainsi qu'elle éclatoit,
Il s'en faut bien que la terre en soit nette
Pour son malheur.

* BENSERADE. ‡ *Chionne.*

EPIGRAMME.

Une jeune & charmante Dame
Me voïant malheureux au jeu,
Me dit en riant depuis peu
Que je serois heureux en femme:
Je répondis avec chaleur
En lui parlant du fond de l'ame,
Que c'étoit avoir du malheur
Même que d'être heureux en femme.

La

La cruauté des femmes ne vient que du respect excessif qu'on a pour elles.

* Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
O! qu'elles nous sont bien fieres par nôtre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à nôtre coû plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plûpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siecle où nous sommes.

Les rigueurs des femmes ne sont pas toûjours des marques de leur indifference.

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous
Lorsque de ses refus vous êtes en courroux!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si foiblement on le voit se défendre!
Toûjours nôtre pudeur combat dans ces momens
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouër toûjours un peu de honte;
On s'en défend d'abord, mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que nôtre cœur se rend;
Qu'à nos vœux par honneur nôtre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.

* MOLIERE.

Portrait d'une coquette.

† Hé! que deviendras-tu? si fole en son caprice,
N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,

† Mr. DESPREAUX.

Bien moins pour son plaisir que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuse elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville?
Tout, hormis toi, chez toi rencontre un bon accueil;
L'un est païé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & chagrine,
Aux autres elle est douce, agréable, badine:
C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard,
Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main savante avec tant d'artifice
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre, croi-moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux posseder ta Lucrece à ton tour;
Atten, discret mari, que la Belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis
Envoïe aux blanchisseurs ses roses & ses lys.
Alors tu peux entrer: mais sage en sa presence
Ne va pas murmurer de sa fole dépense.
D'abord l'argent en main païe & vîte & contant.
Mais non, fai mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussi-tôt sur ses deux piés haussée
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins.
Jamais femme après tout a-t-elle coûté moins?
A cinq cens Louïs d'or tout au plus chaque année
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée?

Les coquettes deviennent prudes quand elles n'ont plus dequoi faire des conquêtes.

* Tant qu'elles ont des cœurs attiré les hommages
Elles ont sû joüir de tous leurs avantages:
Mais voïant de leurs yeux tous les brillans baisser
Au monde qui les quitte on les voit renoncer,

Et

* MOLIERE.

Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De leurs attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les recours des coquettes du tems.
Il leur est dur de voir deserter les galans.
Dans un tel abandon leur sombre inquietude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la severité de ces femmes de bien
Censure toute chose & ne pardonne rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs,
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

STANCES.

* Laissez-là nos jeunes désirs
Où vôtre vertu s'intéresse;
Cette rigueur pour les plaisirs
Sent le chagrin de la vieillesse.

Autrefois vous avez été
De ces belles que l'on renomme,
Et jamais vôtre cruauté
N'a fait mourir un honête homme.

Vous fûtes jeune comme nous;
Pour consoler vôtre tristesse
Nous aurons enfin comme vous
Tous les dégoûts de la vieillesse.

Nos traits devenus odieux,
Nos beautez toutes effacées
Seront la honte de nos yeux,
Et la douceur de nos pensées.

Mais

* St. Evremont.

Mais aujourdhui que nos appas
Respirent l'amour & la joie,
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoïe ?

Lors que vos esprits languissans
Perdent ces douceurs légitimes,
Des moindres plaisirs de nos sens
Vôtre chagrin se fait des crimes.

Toûjours vôtre severité
S'oppose à nôtre jeune envie,
Et d'une sotte antiquité
Tire une régle à nôtre vie.

Ou laissez-nous vivre en ces lieux
Comme il plaît à nos destinées ;
Ou veuille la bonté des Cieux
Borner le cours de vos années.

Il est de la civilité d'une femme de ne rebuter un amant que par un air d'indifference.

* Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que nôtre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux & l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point Diablesse,
Et crois que d'un refus la discrete froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

On

* MOLIERE.

On se fait aimer plus facilement d'une femme qui n'a jamais aimé, que d'une autre qui est déja éprise pour quelqu'un.

C'est dans leur grand mépris & dans leur humeur fiere
Que nôtre ame à ses vœux doit voir plus de lumiere ;
Puisque le sort nous donne à conquerir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'oppose point à l'ardeur qui nous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment,
Mais quand une ame est libre on la force aisément ;
Et toute la fierté de son indifference
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne leur cachons donc plus le pouvoir de leurs yeux,
Faisons de nôtre flâme un éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflons l'espoir des nôtres :
Peut-être pour toucher leurs severes appas
Aurons-nous des secrets que les autres n'ont pas ;
Et si de leurs fiertez l'imperieux caprice
Ne nous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémitez
Que de voir avec soi ses rivaux rebutez.

Les femmes accordent facilement des faveurs aux faux dévots, parce qu'il est de l'intérêt de ceux-ci de garder le secret.

Leur honneur avec eux ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de leur part.
Tous ces galans de Cour, dont les femmes sont foles
Sont bruyans dans leurs faits & vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès sans cause on les voit se targuer,
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ;

Et

Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
Deshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais tous les faux dévots brûlent d'un feu discret
Avec eux pour toûjours on est sûr du secret :
Le soin de conserver leur propre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en eux qu'on trouve en acceptant leur cœur
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

La femme difficile à trouver.

* J'espere que Venus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de Beautez m'ont paru redoutables,
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendresse
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il faloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : qu'on me trouve un visage,
Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage,
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement
Sans prétendre à ce caractere
Qui pour être sans art n'eût que plus d'agrément;
Un peu timide seulement;
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire,
Qu'on me le trouve, & je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens estimer,

Je

* Mr. de Fontenelle

Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraïois tout le monde;
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voïois point de bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoïât à ma chimere.

Je ne sai cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-tems medité son projet;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice.
Semblable à mon idée, aïant les mêmes traits.
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O! que l'Amour a de malice!

Portrait d'une femme de mauvaise humeur.

* Elle est toûjours outrée en sa séverité,
Bâtise son chagrin du nom de pieté,
Et dans sa charité, où l'amour propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde.
Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
Ne présume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une fille honête & pleine d'innocence
Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance,
Reputez criminels les voilà tous chassez
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacez.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui sortant a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris rentrant dans la maison,
De voir que le portier lui demande son nom,
Et que parmi ses gens changez en son absence
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

STAN-

* Mr. Despreaux.

STANCES.

Sur une Dame, dont la juppe fut retroussée en versant dans un carrosse.

* Philis, je suis dessous vos loix.
Et sans remede à cette fois
Mon ame est vôtre prisonniere:
Mais sans justice & sans raison,
Vous m'avez pris par le derriere,
N'est-ce pas une trahison?

Je m'étois gardé de vos yeux,
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'aïant point d'appas;
Vous m'en avez fait voir un autre,
Duquel je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percerent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie;
Et le méchant, en cet état,
S'étoit caché toute sa vie,
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits;
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit vôtre cû sur l'herbe,
Faire honte aux raïons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voïant si radieux,

Pensa

* VOITURE.

Pensa retourner en arriere,
Son feu ne servant plus de rien;
Mais aïant vû vôtre derriere
Il n'osa plus montrer le sien.

En découvrant tant de beautez
Les Sylvains furent enchantez,
Et Zephyre voïant encore
D'autres appas que vous avez;
Même en la présence de Flore
Vous baisa ce que vous savez.

La Rose, la Reine des fleurs
Perdit ses plus vives couleurs;
De crainte l'oeillet devint blême;
Et Narcisse alors convaincu
Oublia l'amour de soi-même,
Pour se mirer en vôtre cû.

Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vôtre teint qui jamais ne change:
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de loüange
Que lors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux;
Car il est farouche à merveilles,
Il est dur comme un Diamant,
Il est sans yeux & sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, & veux que mes vers
Par tous les coins de l'Univers
En fassent vivre la mémoire,
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cû qui fut jamais.

Philis, cachez bien ses appas,
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez étoient sans voiles;
Les Dieux qui regnent dessus nous,
Assis là haut sur les étoiles,
Ont un moins beau siege que vous.

A une Demoiselle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.

Vous qui tenez incessamment
Cent Amans dedans vôtre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.
Vous pouvez avecque raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en prison,
Mais qu'elle ne soit pas si noire.
Mon cœur qui vous est si dévot,
Et que vous reduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot
Comme un prisonnier qu'on va pendre.
Est-ce que brûlant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée?

Souvent les jeunes filles se laissent ravir ce qu'elles ont de plus cher, lors qu'elles croyoient ne faire que badiner.

† Jeunes cœurs sont bien empêchez,
A tenir leurs désirs cachez
Etant pris par tant de manieres.
Combien en voïons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croïoient pas
Pouvoir accorder les premieres?

Amour,

† La Fontaine.

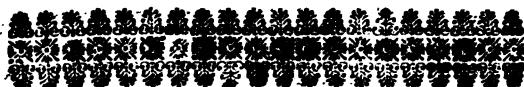
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gans,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſait la plûpart du tems
Comme la choſe eſt arrivée.

RONDEAU.

† A quatorze ans Melante étoit heureuſe,
Rioit, dançoit, & ſans être peureuſe
Cueilloit des fleurs, alloit ſe promener,
Neptune eût bien voulu la détourner,
Et ſatisfaire à ſa flâme amoureuſe.
Pour les Dauphins étant douce & flateuſe,
Lui d'un Dauphin prit la forme trompeuſe:
Facilement on ſe laiſſe mener,
A quatorze ans.
Elle trouva ſa croupe merveilleuſe,
Et d'y monter ne fut point ſcrupuleuſe:
Elle eût voulu pourtant s'en retourner,
Ce qu'elle en fit étoit pour badiner,
Et badiner eſt choſe dangereuſe
A quatorte ans.

† BENSERADE.





LE MARIAGE.

Les incommoditez & les ennuis du mariage.

STANCES.

*Vous attendez, Tyrsis, que l'Hymen favorise
Vos plus ardents desirs,
Et vous fasse goûter avec la jeune Elise
Mille & mille plaisirs.

A l'espoir des douceurs vôtre ame abandonnée
Se flâte doucement,
Et vous n'envisagez d'un trompeur Hymenée
Que le commencement.

Pensez vous, cher Tyrsis, que les ris & les graces,
Qui suivent les Amours,
Dans le cœur d'un Epoux trouvant les mêmes places
Y folâtrent toûjours.

Les suites de l'Hymen & nos premieres flâmes
N'ont pas même destin,
Et ce nœud qui d'abord chatoüille tant nos ames
Les écorche à la fin.

De

* Mr. de Cantenac.

De nos jeunes ardeurs les attraits & les forces
Se perdent à leur tour,
Et le dégoût ſuccede aux plus douces amorces
Des ſens & de l'amour.

Si de quelque plaiſir nous reſſentons l'atteinte
Lors que l'Hymen nous joint,
C'eſt d'un cruel devoir la fâcheuſe contrainte
Où l'amour ne vient point.

L'on abhorre en ſecret le nom de legitime,
Qui détache les cœurs,
Et l'eſprit attiré par l'amorce du crime
Se divertit ailleurs.

Dans le remords cuiſant d'une douleur ſecrete,
Souvent un triſte époux
Voit le train dereglé d'une femme coquette,
Et n'oſe être jaloux.

Par le ſigne importun d'une careſſe feinte
Ils s'abuſent tous deux,
Et n'arrachent jamais le ſoupçon & la crainte
De leur cœur malheureux.

Les crimes d'une femme augmentent ſa careſſe
Pour un pauvre mari,
Et ſes baiſers trompeurs cachent avec adreſſe
L'amour d'un favori.

Je confeſſe, Tyrſis, qu'il ſe trouve des femmes,
Qui ne ſe ſoüillent pas,
Et de qui la vertu, qui plaît aux belles ames,
Fait briller les appas.

Que pluſieurs dans l'Hymen par de feintes careſſes
Ne ſont jamais trahis:
Mais, Tyrſis, après tout il eſt peu de Lucreces,
Et beaucoups de Laïs.

Cel-

Celles dont la pudeur fuit la honte du vice,
Ont de plus grands défauts,
Et leurs emportemens, leur orgueil, leur caprice
Sont de plus rudes maux.

Il en est peu, Tyrsis, de qui l'humeur traitable
Ecoute la raison,
Ce sexe ailleurs si doux devient insupportable
Etant dans sa maison.

Sa vertu, qu'on achete au prix de mille peines,
Augmente son chagrin,
Le Sage si fameux, qui mourut dans Athenes,
En fut troublé sans fin.

Ce sexe imperieux, qui ne se peut soûmettre,
Se veut faire obeïr,
Et ce nom de mari leur semble un nom de maître,
Qu'elles savent haïr.

Il en est, direz-vous, qui ne sont pas portées
Aux duretez de cœur,
Au tombeau d'un époux on a vû des Panthées
En mourir de douleur.

Il est rare, Tyrsis, de voir les beaux exemples
De ces amours parfaits,
Aussi l'antiquité leur consacroit des temples
Que le tems a défaits.

Le tems, qui vit alors des amours si fidéles,
N'a pû les retenir,
Ils sortirent du monde, & quitterent leurs aîles,
Pour n'y plus revenir.

Gardez-vous bien, Tyrsis par ces vaines remarques
De vous laisser tromper,
Songez au nœud d'Hymen, & que les seules Parques
Ont droit de le couper.

Elise a des douceurs, & ravit par ses charmes
Un amant comme vous:
Mais elle feroit naître & des soins & des larmes
Dans le cœur d'un époux.

Evitez de l'Hymen la chaîne insupportable,
Qui ronge incessamment,
Et pour aimer toûjours & devenir aimable,
Agissez en Amant.

SATIRE.

Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse,
En dûsse-je souffrir ce dont on me menace:
Dûssent tous mes parens me priver de leur bien:
On veut me marier, & je n'en ferai rien.
J'estime mon repos plus que mon heritage,
Et pour mieux l'assurer je fuis le mariage.
C'est un lien fatal à nôtre liberté,
Le plus heureux époux est toûjours maltraité.
L'Hymen avec la joïe a tant d'antipathie,
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la sortie:
Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit.
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.
La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,
Ne vient que de l'espoir, qu'on conçoit du veuvage;
Et rien ne doit jamais y faire consentir,
Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.
Quoi, s'attacher toûjours à la même personne!
Ne la pouvoir quitter que la mort ne l'ordonne!
Attendre son bonheur d'un funeste trépas!
Et voir incessamment ce que l'on n'aime pas!
Nourrir mille chagrins, mille remors dans l'ame,
Et mourir de dépit de voir vivre une femme!
J'aime trop mon repos, pour vouloir m'exposer
A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer.
Un contrât me déplaît, on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le sein d'un Notaire.

Quand on a prononcé ce malheureux Oui,
Le plaisir de l'amour est tout évanoui:
On croit tous aussi-tôt être la chose duë,
L'on s'empresse bien mieux pour une défenduë.
Et quand le nom d'amant se change en nom d'époux,
L'amour perd aussi-tôt ce qu'il a de plus doux.
Veut-on se faire aimer & se faire caresse,
Qu'on en demeure au nom d'amant & de maîtresse;
Lors que l'on fait l'amour on veut toûjours se voir,
Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.
Le légitime enfin ne fait point mon affaire,
Et le nom de mari ne peut me satisfaire:
J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,
Que m'aller enrôler sous un joug importun.
Au moins on peut quitter alors que bon nous semble,
Et l'on n'est pas contraint de demeurer ensemble,
L'on n'a pas ces contrâts qui peuvent engager,
Et si l'on n'est pas bien, on peut au moins changer.
A-t-on quelque défaut, on fait tout son possible,
Lors que l'on fait l'amour, pour le rendre invisible;
Mais est-on marié, l'on ne se contraint plus,
Et tous ces petits soins passent pour des abus.
On devient négligé dès la premiere année.
C'est une belle fleur qui s'est bien-tôt fanée.
Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,
Et rendoient en un mot un galant accompli.
Il ne lavoit ses mains qu'avecque de l'eau d'Ange,
Sa perruque & ses gans n'étoient que fleur d'Orange,
Et celui qui n'étoit que Civette & qu'Iris,
Sent maintenant le bouc au lieu de l'ambre gris,
Il semble avoir toûjours mille procès en tête,
Et ce galant esprit est devenu tout bête;
Il est toûjours chagrin, & ne dit pas un mot,
Depuis qu'il a pris femme il est devenu sot;
Aussi quand on en prend on court risque de l'être,
L'époux en ce cas-là n'est pas toûjours le maître,
Son pouvoir ne sauroit éviter ce malheur;
Si l'on ne m'en croit pas, qu'on voie le Vasseur.

Je

Je le puis bien citer, la chose est fort publique,
On sait qu'il est cocu pat arrêt authentique.
Damis est comme lui, Colin l'est en secret,
Si je les contois tous je n'aurois jamais fait;
Il faudroit remonter jusques au premier homme,
Savoir si le serpent ne le trompa qu'en pomme,
Peut-être le fut-il, du moins s'il ne le fut,
Il étoit très-facile, & fort peu s'en falut;
Ce n'est pas toutefois que j'en veuille connoître,
Car s'il ne le fut pas il pouvoit du moins l'être;
Ft moi qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage & n'y veux pas songer.

SONNET.

* Celui qui n'a pas vû comment la mer Egée,
Heurtant contre sa rive écume en sa fureur:
Comment le foudre craque, éclatant son horreur
Sur quelque grosse tour dont la terre est chargée:

Qui n'a pas vû comment la lionne outragée
D'un rugir gemissant se fend presque le cœur,
Et ce qu'oit le chasseur à demi-mort de peur
Laissant sur l'autre bord la tygresse enragée:

Qu'il vienne à mon logis, il entendra souvent
Les muglemens des bœufs, les orages, le vent,
Les tambours, les canons, la foudre & la tempête,

Il entendra l'enfer; & ce qu'on peut nommer
D'impetueux au Ciel, en la terre, en la mer,
Ma femme, cher ami, seule a tout dans sa tête.

* PASSERAT.

RONDEAU.

† Il faut chanter ici ce Dieu volage,
Qui changeoit tant de forme & de visage;

† BENSERADE.

Les plus adroits s'efforcerent en vain
De le fixer, étant libre, & soudain
Qu'on l'enchaînoit, il étoit ferme & sage.
Tant que l'on est dans la fougue de l'âge,
On danse, on rit, on se jouë, on fait rage,
L'amour en tête, & le verre à la main
Il faut chanter.

Mais aussi-tôt que l'Hymen nous engage,
C'est pour changer de vie & de langage;
On n'y va pas toûjours le même train,
Lors qu'on se sent retenu par ce frein,
Et qu'une fois l'on est dans cette cage,
Il faut chanter.

EPIGRAMME.

Le malheureux Orphée aïant perdu sa femme,
Après mille soûpirs, & mille vœux offerts
A la mort, qu'en vain on reclame,
Alla pour la chercher jusqu'au fond des Enfers;
Ce bizarre dessein ne pouvoit le conduire
Dans un lieu plus affreux, ni dans un sejour pire,
Sa voix encor qu'il eût la douleur dans le sein,
Suspendit les tourmens de ces demeures sombres;
Mais on croit que son chant étonna moins les ombres
Que la nouveauté du dessein.
Tout l'enfer se vit sans supplice,
Et le Tiran des morts fierement irrité,
Pour le punir de sa temerité
Lui rendit sa femme Euridice;
Puis pour avoir si bien chanté
Par un autre caprice,
Il lui donna moïen, attendri par sa voix,
De la perdre encor une fois.
Orphée oubliant sa défense,
Se retournant sa femme vit;
Si ce fut par malice ou par impatience

On

On ne sait pas trop bien comment cela se fit,
Pour vous dire ce que j'en pense,
Je pense qu'il se repentit.

CONTE.

† De vôtre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que nôtre los franchisse
La nuit des tems: nous la saurons domter,
Moi par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire,
Vous regnerez long-tems dans la memoire,
Après avoir regné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Representant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que vôtre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Un autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait,
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiére,
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par des transports n'esperant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement vôtre ami;
De ceux qui sont amans plus d'à demi:
Et plût au sort que j'eusse pù mieux faire!
Ceci soit dit: venons à nôtre affaire.

* LA FONTAINE *à Mademoiselle de Chammeslay.*

Un jour Satan, Monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque ame:
Qui t'a jetté en l'éternelle flâme?
L'une disoit, helas! c'est mon mari;
L'autre aussi-tôt répondoit c'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire;
Si ces gens-ci disent la verité,
Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoïer
Quelque Démon plein d'art & de prudence;
Qui non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre experience.
Le Prince aïant proposé sa sentence,
Le noir Senat suivit tout d'une voix.
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voïant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux fraix de l'entreprise,
On lui donna mainte & mainte remise,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
Bref ce qui suit nôtre condition
Fut une annexe à sa legation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours, & par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,

Qu'il

Qu'il n'eût ici consumé certain tems:
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit,
Il n'en mit guere un moment y conduit.
Nôtre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépense.
Même il la crût propre pour le trafic.
Là sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez
Gens à ses frais, soit pour ses voluptez,
Soit pour le faste, & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la loüange: Apollon l'encensa,
Car il est maître en l'art de flaterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de Belle,
Qui n'emploïât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les presens s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Nôtre envoyé cependant tenoit conte
De chaque hymen, en journaux differens;
L'un des époux satisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.

A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle, bien faite, & peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic preferer,
Et demandoit tems pour deliberer,
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, serenades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appetissoient,
Alteroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons: l'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion qu'après forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un Oüi de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa:
Dont Belphegor se mocquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes
Dans les procès en prenant le revers.
Les Si, les Car, les Contrâts sont la porte
Par où la noise entra dans l'Univers:
N'esperons pas que jamais elle en sorte.
Solemnitez & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats,
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille,

Le cœur fait tout, le reste est inutile:
Qu'ainsi ne soit: voïons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuïe & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après un examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eût amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toûjours débats, toûjours quelque sermon
Plein de sottise en un dégré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla,
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui faloit quelque simple bourgeoise
Ce disoit-elle, un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse;
J'en ai regret, & si je faisois bien
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-tems, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regreter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Aïant sans cesse & le pere & la mere,

Et la grand' sœur, avec le petit frere;
De ses deniers mariant la grand' sœur,
Et du petit païant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant, qu'est ce que cette chose?
Je définis cet Etre un animal,
Qui, comme ón dit, sait pécher en eau trouble,
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble.
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit.
Dont par raison, bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint Intendant à son tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours de pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic,
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit, que tout seroit fatal
A nôtre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agens tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à païer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo; C'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,

Ses créanciers, & sa femme encor pire:
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit;
Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique,
Où le Galand se trouvoit assez bien;
Mais Matheo moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples; il se transporte à Rome;
Saisit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chasse encore: autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, nôtre Diable sortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille:
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphegor se sauvant,
On ne le pût tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
Car les trois fois l'empêchoient d'esperer
Que Belphegor se laissât conjurer:
Il la refuse; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pecheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard seulement,

De quelque corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chetif & miſerable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Nôtre Démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court; n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien contez d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voïant ſa contenance
Rioit ſous cape, alleguoit les trois fois,
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain: plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggerant un tour:
Il dit tout bas qu'on battît le tambour
Ce qui fut fait, dequoi l'eſprit immonde
Un peu ſurpris au manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'eſt Madame Honeſta,
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.

Vôtre grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluïe,
Ceux que l'hymen fait de sa confrairie,
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin ;
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en vôtre couronne.
Satan le crût : il fut récompensé ;
Encor qu'il eût son retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'aïant sans cesse un Diable à ses oreilles,
Toûjours le même, & toûjours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétens-je inferer ?
Premierement je ne sai pire chose,
Que de changer son logis en prison :
En second lieu, si par quelque raison
Vôtre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta s'il se peut ;
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

EPIGRAMME.

Ami, je voi beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose.
Il y faut penser mûrement,
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

* MAUCROY.

Les

Les avantages du Mariage.

* Quelle joïe en effet, quelle douceur extrême!
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime:
De s'entendre appeller *petit cœur*, ou *mon bon*;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles loix d'une agréable mere,
De petits citoïens dont on croit être pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt accourir, s'empresser,
S'effraïer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance!

* Mr. Despreaux.

‡ Quoi, refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oüi si plein de charmes?
Helas! que ne veut-on aussi me marier?
Ce ne seroit pas moi, qui se feroit prier:
Et loin qu'un pareil oüi me donnât de la peine,
Croïez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le Précepteur, qui fait repeter la leçon
A nôtre jeune maître, a fort bonne raison,
Lors que nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est separé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très-chere maîtresse,
Et je l'éprouve en moi chetive pécheresse.
Le Bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin,
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un Cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente,
Et je suis maintenant ma commere dolente.

Pendant

‡ Moliere.

Pendant cet heureux tems passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver;
Secher même les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à présent dedans la Canicule;
Enfin il n'est rien tel, Madame, croïez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fut-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë,
D'un Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

Les peres ne doivent jamais marier leurs enfans contre leur inclination.

* Plus d'une fois je me suis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins consideré,
Lors que l'on met une fille en ménage.
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus ils le content pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient.
Et cependant je voi qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelez
De même taille, & mêmes chiens couplez,
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris: car ce seroit merveille
Si sans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attélage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?

* La Fontaine.

‡ Un pere doit toûjours songer aux bienseances,
Et de cette union prevoir les consequences.
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lors que dans son hymen son goût est combattu,
Que le dessein d'y vivre en honête personne,
Depend des qualitéz du mari qu'on lui donne;

Et

‡ Moliere.

Et que ceux, dont par tout on montre au doit le front,
Font leurs femmes souvent, ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidéle
A de certains maris faits d'un certain modéle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.

Les devoirs de la femme mariée.

Le mariage, Agnez, n'est pas un badinage.
A d'austeres devoirs le rang de femme engage:
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Vôtre sexe n'est là que pour la dépendance:
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiez de la societé,
Ces deux moitiez pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est moitié supréme, & l'autre subalterne;
L'une en tout est soûmise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéïssance au Chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son pere,
A son supérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéïssance, & de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit être,
Pour son mari, son chef, son seigneur & son maître.
Lors qu'il jette sur elle un regard serieux,
Son devoir aussi-tôt est de baisser les yeux;
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est-ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui:
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont par toute la ville on chante les fredaines;
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est à dire, d'oüir aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnez, que je vous abandonne:

Que cet honneur est tendre, & se blesse de peu,
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu:
Et qu'il est aux enfers des chaudieres boüillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si vôtre ame les suit, & fuit d'être coquette,
Elle sera toûjours comme un lys blanche & nette:
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.
Vous paroîtrez à tous un objet effroïable;
Et vous irez un jour, vrai partage du Diable,
Boüillir dans les enfers à toute éternité:
Dont vous veüille garder la céleste bonté.

Les maximes du mariage dictées par un jaloux.

Celle qu'un lien honête,
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourdhui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

Elle ne se doit parer,
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possede.
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être conté
Que les autres la trouvent laide.

Loin ces études d'oeillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrediens, qui font des teints fleuris.
A l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

Sous

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

Hors ceux, dont au mari la visite se rend,
La bonne régle défend
De recevoir aucune ame.
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monsieur.

Il faut des présens des hommes
Qu'elle se défende bien;
Car dans le siecle où nous sommes
On ne donne rien pour rien.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plume,
Le mari doit dans la bonne coûtume
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

Ces societez dereglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits,
En bonne politique on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

Toute femme, qui veut à l'honneur se vouër,
Doit se défendre de jouër
Comme d'une chose funeste;
Car le jeu fort decevant
Pousse une femme souvent
A jouër de tout son reste.

Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,

Il ne faut point qu'elle essaïe.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux,
Est toûjours celui qui païe.

Le contrât de mariage.

CONTE.

* Le malheur des maris, les bons coups des Agnés,
Ont été de tout tems le sujet de la fable,
Ce fertile sujet ne tarira jamais,
C'est une source inépuisable.
A de pareils malheurs tous hommes sont sujets,
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire,
Tel rit d'une ruse d'amour,
Qui doit devenir à son tour
Le risible sujet d'une semblable histoire.
D'un tel revers se laisser accabler
Est à mon gré sottise toute pure;
Celui dont j'écris l'aventure
Trouva dans son malheur dequoi se consoler.
Certain riche bourgeois s'étant mis en ménage,
N'eut pas l'ennui d'attendre fort long-tems
Les doux fruits du mariage.
Sa femme lui donna bien-tôt deux beaux enfans,
Une fille d'abord, un garçon dans la suite.
Le fils devenu grand fut mis sous la conduite
D'un Précepteur, non pas de ces pedans,
Dont l'esprit est rude & sauvage;
Celui-ci gentil personnage,
Grand maître és arts, sur tout en l'art d'aimer,
Du beau monde avoit quelque usage
Chantoit bien & savoit aimer:
Et s'il faut déclarer tout ce secret mystere,
Il ne s'étoit introduit près du frere,

Que

* MR. DE JULIEN.

Que pour voir de plus près la sœur.
Il obtient tout ce qu'il désire,
Sous ce trompeur déguisement.
Bon Précepteur, fidéle amant,
Soit qu'il regente, ou qu'il soûpire,
Il réüssit également.
Déja son jeune pupile
Explique Horace & Virgile,
Et déja la Beauté, qui fait tous ses désirs,
Sait le langage des soûpirs.
Le maître en galanterie
Très bien lui fait pratiquer ses leçons;
Cette pratique aussi-tôt fut suivie
De maux de cœur, de pâmoisons,
Non sans donner de terribles soupçons
Du sujet de la maladie.
Enfin tout se découvre & le pere irrité
Menace, tempête, crie,
Le Docteur épouvanté
Se dérobe à sa furie.
La Belle volontiers l'auroit pris pour époux,
Pour femme volontiers il auroit pris la Belle,
L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux,
Leur tendresse étoit mutuelle:
Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle,
L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.
Elle étoit riche, il étoit gueux,
C'étoit beaucoup pour lui, mais c'étoit peu pour elle.
Quelle corruption! ô siecle! ô tems! ô mœurs!
Conformité de biens, difference d'humeurs!
Souffrirons-nous toûjours ta puissance fatale,
Meprisable intérêt, opprobre de nos jours,
Tiran des plus tendres amours.
Mais faisons tréve à la morale,
Et reprenons nôtre discours.
Le pere bien fâché, la mere bien marrie,
Mais que faire, il faut bien reparer ce malheur;
Quel remede? on la marie,

Non

Non au Docteur, j'en ai dit les raisons;
Mais à certain quidam amoureux des Testons,
Plus que de fillette gentille,
Riche suffisamment & de bonne famille,
Au surplus bon enfant, sot, je ne le dis pas,
Puis qu'il ignoroit tout le cas
Et quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette!
On lui donne à la fois vint mille bons ducats,
Jeune épouse & besogne faite.
Combien de gens avec semblable dot
Le sachant bien ont pris la fille & le gros lot,
Et celui-ci crût prendre une pucelle,
Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons;
Mais quatre mois après la savante donzelle
Montra le fruit de ses leçons,
Elle mit au monde une fille.
Quoi! déja pere de famille!
Dit l'époux bien surpris,
Au bout de quatre mois! c'est trop tôt je suis pris,
Quatre mois! ce n'est pas mon conte.
Sans tarder au beaupere il va conter sa honte,
Prétend qu'on les separe, & fait bien du fracas.
Le beaupere soûrit, & lui dit, parlons bas,
Quelqu'un pourroit bien nous entendre,
Comme vous jadis je fus gendre,
Et me plaignis en pareil cas.
Je parlois comme vous d'abandonner ma femme,
C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit,
Mon beaupere défunt, Dieu veuille avoir son ame,
Vint pour me consoler, & me remit l'esprit.
La pillule, à vrai dire, étoit un peu amere;
Mais il sût la dorer, & pour me satisfaire,
D'un bon contrât de quatre mille écus,
Qu'autrefois pour semblable affaire,
Il avoit eu de son beaupere,
Il augmenta la dose, & ne m'en plaignis plus.
Ce contrât doit passer de famille en famille,
Je le gardois pour vous, aïez en même soin,
Vous pourrez en avoir besoin,

Si

Si vous mariez vôtre fille.
A ce discours le gendre moins fâché
Prend le contrât & fait la reverence.
Garde le Ciel ceux qu'en telle occurrence,
On console à meilleur marché.

Il y a peu de maris ou de femmes qui ne se dégoûtent bien-tôt du mariage, & qui ne voulussent changer.

* Le changement de mets rejoüit l'homme;
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi;
Et ne sai pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en Hymen;
Non si souvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons, Amen,
Ainsi soit il. Semblable Indult en France
Viendroit fort bien, j'en répons, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous crea changeans.

Je vous le dis, en l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe, & qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit & qu'on achette,
Je m'en rapporte aux plus savans que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraïe,
Et qu'après tout Hyménée & l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four.

† Voilà de nos maris le procedé commun,
Ce qui leur est permis leur devient importun;
Dans les commencemens ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles.
Mais les traîtres bien-tôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux:

Ils

* La Fontaine. † Moliere.

Ils gardent, ces ingrats, leurs caresses pour d'autres,
Nourrissant leurs plaisirs par les jûnes des nôtres,
N'ont plus pour nos appas qu'un étrange froideur,
Et répondent fort mal à nôtre chaste ardeur.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise,
A changer de mari comme on fait de chemise.
Cela seroit commode, & j'en sai telle ici,
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.

* Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie, & soûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diversité c'est ma devise.
Cette maîtresse un tentet bize
Rit à mes yeux; pourquoi cela?
C'est qu'elle est neuve; & celle-là,
Qui depuis long-tems m'est acquise,
Blanche qu'elle est en nulle guise
Ne me cause d'émotion:
Son cœur dit oüi; le mien dit non;
D'ou vient? en voici la raison,
Diversité c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité c'est ma devise.

Madame de Courcelles aux piez de ses juges, pour obtenir le pardon de l'adultere qu'elle avoit commis.

SONNET.

Pour un crime d'amour, dont je ne suis coupable,
Que pour avoir le cœur trop sensible & trop doux,
Dois-je avoir un tiran sous le nom d'un époux,
Arbitres souverains de mon sort deplorable?
L'im-

* LA FONTAINE.

L'impitoïable autheur des maux dont on m'accable,
Ose-t-il se servir de Themis & de vous,
Pour m'immoler bien-tôt à ses chagrins jaloux,
Et me faire perir, pour être trop aimable?

Ah! consultez, de grace, & vos yeux & vos cœurs,
Ils vous inspireront d'être mes protecteurs,
Tout ce que l'amour fait n'est il pas legitime?

Et vous, qui temperez la severe Themis,
Pourriez-vous vous resoudre à châtier un crime,
Que la plûpart de vous voudroient avoir commis?





LE COCUAGE.

Que le Cocuage n'est pas un mal, mais un bien.

* PAuvres gens, dites-moi, qu'est ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?
Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause?
Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croïez cependant que c'est un fort grand cas:
Tâchez-donc d'en douter, & ne ressemblez pas
A celui-là qui bût dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soûlager vôtre ennui,
Je vous l'aurai bien tôt contée.
Mais je vous veux premierement
Prouver par bon raisonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume
N'est mal qu'en vôtre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous vôtre bonnet
Moins aisément que de coûtume?
Cela s'en va-t'il pas tout net?
Voïez-vous qu'il en reste une seule apparence?
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune difference?
Je tire donc ma consequence,

* La Fontaine.

Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
    Cocuage n'est point un mal.
Oui, mais l'honneur est un étrange affaire.
Qui vous soûtient que non ? Ai-je dit le contraire ?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome;
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit, pour un fort honête homme:
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
    Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien: la chose est fort facile.
Tout vous rit; vôtre femme est souple comme un gan;
Et vous pourriez avoir vint Mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
    Quand vous parlez, c'est dit notable:
    On vous met le premier à table:
    C'est pour vous la place d'honneur,
    Pour vous le morceau du Seigneur;
Heureux qui vous le sert! La blondine Chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moïen:
Vous étes le Patron; donc je conclus en forme,
    Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche,
Même vôtre homme écarte & ses As & ses Rois.
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche,
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoûtez que l'on tient vôtre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'être à Pâris la Belle n'avoit pas.
Ainsi de vôtre épouse: on veut qu'elle vous plaise:
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en Amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thése,
    Cocuage est un bien.

Ains

Avis aux cocus sur la maniere de recevoir cet accident fatal.

* C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumieres,
Vous vous effarouchiez toûjours sur ces matieres,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'est rien, à vôtre avis, auprès de cette tache?
Et de quelque façon qu'on puisse avoir vêcu,
On est homme d'honneur, quand on n'est point cocu?
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende vôtre gloire?
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne à son choix de loüange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image,
Que des coups du hazard aucun n'étant garent,
Cet accident de soi doit être indifferent,
Et qu'enfin tout le mal, quoi que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose;
Et pour se bien conduire en ces difficultez,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémitez;
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires,
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toûjours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites simpathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnez,
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.

* MOLIERE.

Ce procedé sans doute est tout-à-fait blâmable:
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin qui tempête & qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde;
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir,
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honête,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête,
Et quand on le sait prendre on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire, enfin le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage,
Et comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

Ceux qui se moquent des cocus deviennent fort souvent le sujet de la risée publiqué.

Lors que je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont ces pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits,
Que de vôtre critique on ait vûs garentis;
Et vos plus grands plaisirs sont par tout où vous étes
De faire cent éclats des intrigues secretes.
Vous devez donc songer que qui se rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entens parler le monde, & les gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent:
Mais quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits;
J'y suis assez modeste; & bien qu'aux occurences
Je puisse condamner certaines tolerances;
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire

Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas,
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi quand à mon front, par un sort qui tout mene,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procedé, je suis presque certain,
Qu'on se contentera de s'en rire sous main,
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous cher compere, il en est autrement,
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusez de souffrance,
De tout tems vôtre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contre eux un Diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné,
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise.

On devroit se moquer des femmes & non des maris lors qu'ils sont cocus.

Quant à moi je suis sûr, aïant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortuë après tout, & la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage.
Püis qu'on tient à bon droit tout crime personnel,
Que fait là nôtre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes sans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe sur nôtre dos,
Elles font la sottise, & nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien regler une telle injustice.
N'avons nous pas assez de fâcheux accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?

Les querelles, procès, faim, soif & maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie?
Sans s'aller de surcroît aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos piez les soûpirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort,
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrairie.
Voir cajoler sa femme & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.

Moïen infaillible de n'être point cocu.

CONTE.

‡ Hans Carvel prit sur ses vieux ans
Femme jeune en toute maniere;
Il prit aussi soucis cuisans,
Car l'un sans l'autre ne va guere.
Babeau (c'est la jeune femelle
Fille du Bailli Concordat)
Fut du bon poil, ardente, & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel craignant de sa nature
Le cocuage & les railleurs,
Alleguoit à la créature,
Et la Legende, & l'Ecriture,
Et tous les livres les meilleurs:
Blâmoit les visites secrétes,
Frondoit l'attirail des coquettes;
Et contre un monde de recettes,
Et de moïens de plaire aux yeux
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la Galande
Ne s'arrêtoit aucunement,
Et de Sermons n'étoit friande

A moins

‡ La Fontaine.

A moins qu'ils fussent d'un amant,
Cela faisoit que le bon sire
Ne savoit tantôt plus qu'y dire,
Eût voulu souvent être mort.
Il eut pourtant dans son martire
Quelques momens de reconfort:
L'histoire en est très-veritable.
Une nuit, qu'aïant tenu table,
Et bû force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il lui fut avis que le Diable
Lui mettoit au doit un anneau.
Qu'il lui disoit; je sai la peine
Qui te tourmente, & qui te gêne;
Carvel, j'ai pitié de ton cas;
Tien cette bague, & ne la lâches;
Car tandis qu'au doit tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras sans que le saches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur est grande.
Monsieur Satan, Dieu vous le rende,
Grand merci, Monsieur l'Aumônier.
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravez,
Il se trouva que le bon homme
Avoit le doit où vous savez.

Diverses especes de cocus.

* Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire Cornard.
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame
Voit faire tous les jours des présens à sa femme,

* MOLIERE.

Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de gueres;
L'autre en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et voïant arriver chez lui le Damoiſeau,
Prend fort honêtement ſes gans & ſon manteau.
L'une de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidéle,
Qui dort en ſûreté ſur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas.
L'autre, pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe;
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait, rend des graces à Dieu.





LA COUR.

Description de la Cour.

*LA Cour est un climat, où jamais il ne luit,
Où l'erreur entretient une éternelle nuit:
Et tout ce qu'on y voit de trompeuse lumiere
Refléchi du dehors d'une creuse matiere
Impose aux yeux, non moins qu'il impose aux esprits
De son lustre abusez aussi-tôt que surpris.
Aussi rien n'y paroît en sa propre figure;
On n'y reconnoît point les traits de la nature;
Tout s'y meut par ressort, tout s'y fait avec art;
Jusqu'aux yeux, jusqu'aux voix, tout est gâté de fard;
Et par un scandaleux, quoi que public usage,
Pour cent masques à peine on y voit un visage.
Les vieillards ont les leurs comme les jeunes gens:
Et les petits s'en font, comme s'en font les Grands.
Les traits en sont changeans, les mines differentes;
Les couleurs de faux jours faussement apparentes;
Et selon les desseins, les tems, & les sujets,
Ils sont noirs où serains, ils sont tristes ou gais.
Les feintes amitiez, & les fausses tendresses,
La loüange ajoûtée aux malignes caresses,
Les petits soins rendus avec empressement,
L'indigne flaterie, & le trompeur serment,
Et semblables couleurs à force plâtre unies
Et d'un lustre apparent par la ruse vernies,
Sont les materiaux dont à la Cour se font
Ces masques de l'esprit, de la bouche & du front.

* Le P. le Moine.

Dans les affreux déserts, où la brûlante Afrique
Nourrit de ses lions la race famelique,
Où l'esprit des Dragons corrompt l'air & le jour,
Vit-on plus en peril qu'on ne vit à la Cour ?
Au moins dans ces déserts le lion sanguinaire,
Ne fait point de l'agneau la douceur contrefaire :
Le tygre tavelé n'imite point la voix
Du cerf au front branchu qui brâme dans les bois :
Et jamais on n'y vit la panthere inhumaine
Prendre de la brebis la figure & la laine.
Mais à la Cour des Rois le lion fait l'agneau,
Le tygre prend du cerf & la voix & la peau,
Le vautour déguisé d'ongle, de bec, & d'aîle,
Fait tantôt le pigeon, tantôt la tourterelle,
Et le griffon sanglant du butin qu'il a pris,
S'essuïe & contrefait l'oiseau de Paradis.
Dans ce déguisement, quelle sagesse humaine,
Si Dieu ne la conduit, ne se trouvera vaine ?
Qui se pourra sauver des ongles & des dents
De ces agneaux lions & tygres au dedans ;
De ces griffons parez de plumes empruntées,
Déguisez de façons & de mœurs imitées ?
Aussi, comme en un bois assiegé de voleurs,
On n'entend à la Cour que bruits & que clameurs,
Soit de gens dépouïllez, soit de gens qui dépouïllent,
Et sans pitié du sang des dépouillez se souïllent.
On n'y voit que butin funeste & déchiré,
Envïé par les uns, par les autres pleuré :
Que débris, qu'en tombant les innocens fournissent
Aux plus ambitieux des méchans qui bâtissent.

SONNET.

* Servir le Souverain, ou se donner un Maître ;
Dépendre absolument des volontez d'autrui ;
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être ;
Pour un peu de plaisir souffrir beaucoup d'ennui ;

Ne

* Mr. de St. Martin.

Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense;
Suivre les favoris sans pourtant les aimer;
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'esperance;
Loüer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer;

Entretenir un Grand d'un discours qui le flate;
Rire de voir un chien caresser une chatte;
Manger toûjours fort tard, changer la nuit au jour;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise;
Etre toûjours debout; & jamais à son aise;
Fait voir en abregé comme on vit à la Cour.

* La Cour est un païs de plaisirs & de peines
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines
Là les vrais maux & les faux biens
Sont unis de secrets liens:
On ne peut là cueillir que sur des précipices
La trompeuse moisson des frivoles délices:
On ne peut là monter qu'en décendant:
On n'y peut gagner qu'en perdant.
Pour y joüir de la fumée,
Que donne à ses suivans la vaine renommée;
Pour y faire un moment de lueur & de bruit,
Il faut suer le jour, il faut trembler la nuit:
Pour attirer sur soi les yeux de la Fortune
Amante aux sots comme aux sages commune,
Il faut ramper devant elle à genoux;
Il faut baiser ses piez, & ploïer sous ses coups.
Sous l'émail le plus gai des plaines les plus vertes
Des herbes malignes couvertes
De leurs contagieux poisons
Corrompent les présens des plus belles saisons:
Et souvent où l'on croit cueillir une Anemone;
Où l'on croit prendre un fruit dans le sein de Pomone,
On met la main sur des serpens
Qui sous les fleurs en cachette rampans

* Le P. le Moine.

Sans délai font païer avecque leur morsure
D'un supplice réel un plaisir en figure.

Bien que les Courtisans paroissent joüir d'un grand bonheur, ils sont en effet plus malheureux que le reste des hommes.

* Qui peut dire les soins cuisans
Qui travaillent les Courtisans,
Et quel noir chagrin les dévore;
Il peut dire combien de pleurs
L'Aurore verse sur les fleurs
Quand le jour comence d'éclorre;
Il peut conter les feux des Cieux,
Les sables du rivage More,
Les vertus de la Reine, & ses faits glorieux.

De mille désirs agitez
Du bonheur d'autrui tourmentez,
Jamais contens de la Fortune,
Ils n'ont sur les effets divers
De ses faveurs, de ses revers,
Ni sagesse, ni force aucune;
Et quand le Soleil sort des flots,
Et quand il fait place à la Lune
Leur esprit inquiet n'a jamais de repos.

* L'Abbé Regnier.

† La Cour vaine & trompeuse a toûjours ajoûté
L'infame servitude à l'infidélité:
Et là sans respecter les têtes couronnées,
Toutes têtes sont d'or ou de fer enchaînées.
Ces prisonniers errans, ces malheureux forçats,
Qui les chaînes aux piez, & les rames aux bras,
Sont toûjours en prison, & toûjours en voïage,
Sous les coups du Comite, & sous ceux de l'orage,
Ont un joug plus leger, & des fers moins pesans,
Que ceux que la Fortune attache aux Courtisans.

La

† Le P. le Moine.

La Cour eſt, je l'avouë, une Galere peinte,
De rubans, de feſtons, de clinquans elle eſt ceinte;
La Chiourme en eſt riche, & les bancs precieux;
Les forçats de leurs rangs s'y tiennent glorieux;
Leurs rames ſont d'yvoire & de bouquets parées;
Leurs chaînes font grand bruit, & ſont toutes dorées:
Mais tant d'atours ſi beaux, ſi pompeux, ſi luiſans,
Soulagent-ils en rien le joug des Courtiſans?
Et pour être à nos yeux ſi parez & ſi braves,
En ſont-ils moins captifs, en ſont-ils moins eſclaves?
Les chaînes des forçats n'attachent que leurs piez:
L'eſprit, le ſens, le cœur à la Cour ſont liez,
Il n'eſt pas juſqu'au ſouffle, & juſques au langage,
Quoi que ſi libre ailleurs, quoi qu'ailleurs ſi volage,
Qui n'ait là ſes liens tiſſus de nœuds divers,
Soit d'intérêts connus, ſoit d'intérêts couverts:
Perſonne là ne vit, ne ſe meut, ne reſpire,
Qu'avecque dépendance, & ſous un rude empire.
On n'y reconnoît point la liberté du choix,
Tout s'y remuë au gré, tout s'y fait par les loix
De certains glorieux & ſuperbes Comites,
Qui ſans diſtinction de rangs ni de merites,
Oſent mettre le pié ſur les fronts couronnez
Et traîner après eux les Princes enchaînez.

Pour vivre à la Cour il faut ſavoir feindre & flater.

* Demeurer à la Cour: Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſai point en lâche eſſuïer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages:
De mes Sonnets flateurs laſſer tout l'Univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.

* Mr. Despreaux.

Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De servir un Amant je n'en ai pas l'adresse.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
Et je suis à la Cour triste, pauvre, & reclus,
Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.

* Le Ciel ne m'a point fait en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires,
Pour y bien réüssir & faire mes affaires.
Etre franc & sincere est mon plus grand talent;
Je ne sai point jouër les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce païs fort peu de résidence.
Hors de la Cour sans doute on n'a pas cet appui,
Et ces tîtres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouër de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louër les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuïer la cervelle.

Courtisans nôtre experience
Vous donne un salutaire avis,
C'est d'avoir selon l'occurrence
Des visages fermez à vis.
Savoir rire, pleurer, & feindre
Dissimuler & se contraindre,
C'est le secret d'un esprit fort;
Car le Baron deviendra Comte,
S'il fait jouër au grand ressort
Un visage qui se démonte.

Soïez sans yeux & sans oreilles
Si vous voulez vivre à la Cour,
Car trente ans de nuits & de veilles

Soûs

* MOLIERE.

Souvent se perdent en un jour.
La peine est mal récompensée
De celui qui dit sa pensée,
Il court risque d'être interdit,
Si son front de marbre & de fonte
N'a pour conserver son credit
Un visage qui se démonte.

Gardez toûjours la déference,
Pratiquez l'assiduité,
Faites cent mille reverence,
S'il y va de l'utilité;
Baisez les mains que l'on abhorre
Plus que les crimes de Gomorre;
Parlez à double intention;
Sur tout pour prouver vôtre conte
Mêlez dedans l'occasion
Un visage qui se démonte.

La plus specieuse finesse
Qui peut vous faire maintenir,
C'est de mentir avec adresse,
Et de promettre sans tenir.
Dites après le mot pour rire,
Donnez la pointe à la satire,
Pillez plûtôt dans les auteurs,
Et bouffonnant sur un bon conte,
Aïez au gré des auditeurs
Un visage qui se démonte.

Pendant que le siecle est malade
Chacun par de puissans efforts
Met son esprit à l'estrapade
Pour se rendre de tous accords,
La feinte autrefois capitale
Doit être une vertu morale

Pour la faire considerer,
Puis que Panurge nous raconte
Qu'il faut avoir pour prosperer
Un visage qui se démonte.

Quelque zele que les Courtisans témoignent à leur Prince ils ne sont occupez que de leur propre intérêt.

Et quand, Charmante Elise, a-t-on vû s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des Grands que son propre intérêt?
Qu'un parfait Courtisan veüille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite?
Et s'aille inquieter si son discours leur nuit;
Pourvû que sa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va, qu'à se mettre en leur grace,
Par la plus courte voïe on y cherche une place;
Et les plus prompts moïens de gagner leur faveur,
C'est de flater toûjours le foible de leur cœur,
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuïer jamais ce qui peut leur déplaire:
C'est-là le vrai secret d'être bien auprès d'eux,
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toûjours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin on voit par tout que l'art des Courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des Grands,
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.
Ces maximes un tems leur peuvent succeder;
Mais il est des revers, qu'on doit apprehender;
Et dans l'esprit des Grands, qu'on tâche de surprendre,
Un raïon de lumiere à la fin peut décendre,
Qui sur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.



LA SOLITUDE.

Les charmes & les avantages de la solitude.

* QU'heureux est le mortel, qui du monde ignoré;
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

SONNET.

S'éleve qui voudra par force ou par adresse
Jusqu'au sommet glissant des Grandeurs de la Cour;
Moi je veux sans quitter mon aimable sejour;
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là sans crainte des Grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un long repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lors que la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens qui composoient mes jours,
Je mourrai chargé d'ans inconnu solitaire.

Qu'un homme est miserable à l'heure du trépas,
Lors qu'aïant negligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas!

STAN.

* MR. DESPREAUX.

STANCES.

† Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelques legers qu'ils puiſſent être,
Vien, Damon, en ce lieu champêtre,
Où content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maître.

Toi qui peux prendre ce loiſir,
Fui le tumulte de la ville;
Et ſi tu veux être tranquille,
Ton ame ne ſauroit choiſir
Un plus délicieux aſile.

Tes ſens y goûteront en paix
Ce que la nature nous donne,
Qui toute ſimple & toute bonne
Y communique les bienfaits
Sans les refuſer à perſonne.

Les plaiſirs y ſont purs & doux
Comme l'air que l'on y reſpire,
L'innocent y tient ſon empire,
Et chacun, ſans être jaloux,
Y poſſede ce qu'il déſire.

La fole paſſion d'amour
En eſt entierement bannie,
Et l'ambitieuſe manie
En cet agréable ſejour
N'exerce point ſa tirannie.

La plus éclatante Grandeur
Pour qui le Courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine idole,
Et nous mépriſons la ſplendeur
De tous les tréſors du Pactole.

† Lalane.

Nous n'avons sû que trop souvent
Tout ce que peut un beau visage,
Mais par un tel apprentissage
Nôtre cœur devenu savant
Est aussi devenu plus sage.

Ici, comme dans un miroir,
Nôtre ame à soi-même connuë,
Et de nulle erreur prévenuë
Se considere & se fait voir
Libre, sans fard, & toute nuë.

Des violentes passions,
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un Dédale échappée,
A bien regler ses passions
Elle est seulement occupée.

Chacun sait que mes tristes yeux
Pleuroient ma compagne fidelle,
Amarante, qui fut si belle,
Que l'on n'a rien vû sous les Cieux
Qui ne fut moins aimable qu'elle.

J'allois succomber aux ennuis
Lors que je trouvai sans étude
Un charme en cette solitude,
Qui me laissant de douces nuits
Enchanta mon inquietude.

Si ton sein rongé de souci,
Porte quelque trait qui l'enflâme,
Nos jardins en ont le dictame,
Et dès que tu seras ici
Tu seras paisible en ton ame.

Vien donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune & ses caresses,
L'Amour & toutes ses tendresses

Ce-

Cedent aux solides vertus,
Qui sont nos biens & nos maîtresses.

* C'est dans ce lieu charmant que mon esprit tranquille,
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un valon bornant tous mes désirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prairies
J'occupe ma raison d'utiles réveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là sans s'assujettir aux dogmes du Broussain
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat † l'appetit l'assaisonne.
O fortuné sejour! ô champs aimez des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prez délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vos seuls oublier tout le monde.

* Mr. Despreaux.

† *Fameux Traiteur.*

‡ Que j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux!
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous les Palais la savante structure
Cede aux simples beautez qu'y forme la nature:
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons fra
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

Je

‡ Moliere.

Je cherirai toûjours ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, & vaste solitude.

* Je n'aime que la solitude;
Au milieu de la Cour le grand bruit me déplaît,
Et le milieu d'une forêt,
Où l'on peut sans inquietude,
Donner carriere à son cerveau
En sottises toûjours fertile
Me paroît mille fois plus beau
Que le plus grand Palais de la plus belle ville.
Heureux qui peut dormir sur le bord d'un ruisseau,
Au bruit de l'eau,
Libre des soins fâcheux, qui troublent nôtre vie:
Sans crainte, sans désirs, & sur tout sans envie.
J'aimerois mieux vivre un seul jour
De cette sorte
Que de passer dix ans au milieu de la Cour.

* MR. DU TROUSSET.

STANCES.

† Tirsis il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demi-faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vû sur la mer de ce monde,
Errer au gré des flots nôtre nef vagabonde,
Il est tems de joüir des délices du port.

Le bien de la Fortune est un bien perissable,
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable,

Plus

† RACAN.

Plus on est élevé, plus on court de dangers,
Les grands pins sont en bute aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plûtôt le faîte
Des maisons de nos Rois, que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune;
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labouroit son pére,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibere
Dans ces graves conseils d'affaires accablez,
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blez.

Roi de ses passions il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre, & son Fontainebleau,
Ses champs & ses jardins sont autant de Provinces,
Et sans porter envie à la pompe des Princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ploïer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides valons, & les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave & ses greniers.

Quelquefois il poursuit un cerf dans les vallées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Quelquefois de ses chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le liévre après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt

Tantôt il se promene au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les bergeres
Sur des lits naturels de mousse & de fougeres,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soulage en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vû dans le berceau ses bras emmaillottez;
Il tient par les moissons regître des années,
Et voit de tems en tems leurs courses enchaînées
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres inconnuës
A la merci des vents & des ondes chenuës,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses peres sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur auteurs de nos orages
Allumer des mutins les desseins factieux:
Et voit en un clin d'œil par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre en même tems élevé dans les Cieux.

S'il ne possede point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits;
Il joüit des beautez qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croi-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons desormais loin de la servitude

De

De ces Palais dorez où tout le monde accourt:
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuïent,
Et devant le Soleil tous les astres s'enfuïent,
De peur d'être obligez de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assûrance
Cette vaine faveur qui nous paît d'esperance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit,
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle,
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, sejour de l'innocence,
Où loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos, & finit mon tourment,
Valons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquietude,
Soyez-le desormais de mon contentement.

Les occupations d'un homme qui vit dans la solitude.

* Vous étes Timandre, en inquietude
A quoi je m'occupe en ma solitude:
Je goûte en repos l'innocent plaisir
Que donne un heureux & profond loisir,
Et m'appliquant tout à me rendre sage
Je tâche d'en faire un utile usage.
Pour y parvenir, je lis & relis
Des anciens Auteurs les doctes écrits:
Je voi dans leurs vers, comme dans leur prose,
Ce que chacun d'eux croit sur chaque chose:
Et quand plein d'ardeur pour la verité
J'ai sur leurs écrits long-tems médité;
Et qu'enfin je sens que las de sa tâche
L'esprit a besoin de quelque relâche,
Je quitte l'étude, & j'erre sans choix
Tantôt dans les prez, tantôt dans les bois.

Au

* L'ABBE' REGNIER.

Au pié de mes murs, vers l'endroit que dore
De ses premiers feux la naissante Aurore,
Jusques vers l'endroit que vont éclairant
Les derniers raïons du Soleil mourant,
S'étend un côteau qui par tout presente
Un ombrage frais, une douce pente.
C'est là plus souvent qu'en nulle autre part
Que je me promene au gré du hazard,
Et qu'en liberté je rens & j'attire
L'air tranquille & pur que l'on y respire;
Tandis qu'en mes yeux cent objets nouveaux
Peignent à la fois cent divers tableaux.
L'émail d'une fleur, le cours d'une eau vive;
Des noires fourmis la famille active;
Une sauterelle, un ver, un grillon,
Le vol d'une mouche, ou d'un papillon;
Une herbe, un épi qu'en révant j'arrache,
Tout m'amuse alors sans que rien m'attache,
Ni que mon esprit ailleurs dissipé
En aucune sorte en soit occupé.
Tel que quelquefois lassé de la chasse
Un oiseau des airs fend le vague espace,
Se plaît quelque tems à prendre l'essor,
Puis vient au reclame & rechasse encor:
Tel, & d'une fuite encor plus soudaine,
Mon esprit distrait vers moi se ramene;
Et d'objets en autre alors m'élevant
Sur les grands sujets je m'en vais révant.
Je regarde en gros toute la nature,
J'en observe l'ordre & l'architecture;
Et cherche à savoir quels secrets ressorts
Font mouvoir si juste un si vaste corps.
De l'air & du feu, de l'eau, de la terre
L'éternelle paix, l'éternelle guerre,
Des ans, des saisons l'immuable cours,
L'ordre successif des nuits & des jours,
L'être universel, & ses differences,
Leurs communs rapports & leurs dépendances;

Tout cela long-tems, ſans ordre & ſans choix,
M'occupe l'eſprit à diverſes fois.
Mais l'homme ſurtout, l'homme, cher Timandre,
L'homme en qui le Ciel a voulu comprendre,
Comme en l'abbregé de tout l'Univers,
Sous un être ſeul les êtres divers;
L'homme qui de l'homme eſt la vraïe étude,
Plus que tout m'occupe en ma ſolitude:
Et l'examinant de toutes façons,
J'en tire pour moi de grandes leçons.

Le Parc de St. James à Londres.

O D E.

* Solitude dans la ville,
Qui preſentes à propos
Dans ton enceinte tranquille
Un doux calme, un ſûr repos;
Beau Parc, que je ſens de joïe!
Dans quel plaiſir je me noïe!
Quand dans ſon charmant ſejour
J'apperçois cette vendure
Mêlée avec la dorure
Du brillant Aſtre du jour.

Mon ame ſe ſent émûë
D'abord agréablement
De mille objets dont ma vûë
Eſt frappée en ce moment:
Ces arbres, ce beau feuillage
Ces rameaux & cet ombrage,
Cette herbe, ces gazons frais,
Ce canal, ces routes ſombres,
Ces édifices, ces ombres
Ne me laſſeront jamais.

Ici

* Mr. Bonafous.

Ici ſous de vieux portiques
La garde veillant toûjours
Défend de deſſeins tragiques
Le miracle de nos jours,
Cette auguſte & grande Reine,
Qui du Tiran de la Seine
A repouſſé la fureur,
Et délivré ce rivage
Des noirs tranſports de ſa rage,
Source de nôtre terreur.

De là partent les tonnerres,
Les foudres, & les éclairs,
Qui pour terminer ces guerres,
Fendant le vague des airs,
Vont fondre ſur les armées
Des Puiſſances animées
A la perte d'Albion :
Le Tiran s'en épouvante,
Il s'agite, il ſe tourmente,
Il craint ſa deſtruction.

Au bout d'une longue allée
Plus loin s'éleve à grands frais
Avec ſa ſtructure aiſée
Un magnifique Palais.
Là chacun en paſſant gloſe,
Bien ou mal dit quelque choſe
Sur ce pompeux Bâtiment ;
Mais malgré ces vains critiques
Les *Lares* Dieux domeſtiques
S'y trouvent commodément.

Je t'apperçois ſombre allée,
Qui cauſes tous mes plaiſirs
Lors que mon ame eſt troublée
Ou de crainte, ou de déſirs.

Par ton épaisse verdure,
Qui compose ta parure,
Tu calmes tous mes ennuis;
Tu rejouïs mes pensées
Par les charmantes idées
Que seule en moi tu produis.

Plus loin le Canard se pâme
En bequetant le roseau,
Et cherche à guerir la flâme,
Qui le consume dans l'eau.
En son langage il appelle
La Cane fiere & cruelle,
Et lui conte son ennui;
Mais sans ouïr son martire
La barbare se retire,
Nage, & s'enfuit devant lui.

Les Cerfs & les Daims sur l'herbe
Plus haut par troupes paissans
Sur leur branchage superbe
Fixent les yeux des passans:
Et tel qui les considere
Reconnoissant sa misere
Change souvent de propos,
Et sent que son abondance,
Sa grandeur, son opulence
Ne valent pas leur repos.

L'Amour ailleurs redoutable,
Cruel, barbare, inhumain,
Est ici doux, charitable
Et souvent donne du pain:
Sur la brune, sur la blonde
Ce vainqueur de tout le monde
Décoche des fléches d'or,
Dont la blessure legere
Fait que souvent la bergere
Veut être blessée encor.

Souvent l'Epoux infidelle
Sous ce feuillage charmant
Par une ardeur criminelle
Prend la qualité d'amant;
Sans crainte de lui déplaire
Entretient quelque bergere
De l'excès de son souci,
Et cette bergere infame
Vendant son cœur & sa flâme
Lui vend son honneur aussi.

Ainsi beau Parc, que je chante
Seul objet de tous mes vœux
Dans ton enceinte charmante
Il n'est point de malheureux.
Non, non, ta vûë & tes charmes
Savent calmer les alarmes
Du cœur le plus affligé:
Ici tout ce qui respire,
Qui languit, & qui soûpire
Se sent d'abord soulagé.

Forçats de la renommée,
Martirs de l'ambition
Toûjours vivans de fumée
D'erreur, & d'illusion:
Courtisans remplis de feinte,
Par l'espoir & par la crainte
Agitez comme les flots,
A l'ennui, qui vous possede
Vous trouverez le remede
Sous ces aimables tillots.

Vrais ennemis de vous-mêmes,
Qui travaillez constamment,
Pour devenir les emblêmes
De Tantale en son tourment;

Si jamais dans l'abondance
Vous ne trouvez que souffrance,
Venez ici parmi nous,
Eclaircissez vos yeux sombres,
Et vous verrez sous ces ombres
Des gueux plus riches que vous.

Vous, qui vivez de vos charmes,
Et de vos trompeurs appas,
Dont les faveurs, non les armes
Donnent souvent le trépas:
Prêtresses de Cytherée,
Qui méprisez l'hymenée
Sans mépriser les amans;
Que l'air pur qu'on y respire
Soit l'aiman, qui vous attire
Sous ces ombrages charmans.

Auteurs de vôtre misere,
Victimes d'un fol amour,
Qu'un noir transport desespere,
Et tourmente nuit & jour:
Epoux vraiment lunatiques,
Dont les malheurs chimeriques
Vous font sentir de vrais maux;
De ce poison, qui vous tuë,
Vous guerirez à la vûë
Des chênes & des ormeaux.

Divins & sacrez exemples
D'amour & de charité,
Par qui l'on voit dans nos temples
Triompher la verité:
Si le zéle vous transporte
D'empêcher que pour la Porte
L'auditeur fasse des vœux,
Sous ces obscures allées
Vous trouverez des pensées
Pour fixer sur vous leurs yeux.

Et vous, menteurs agréables,
Dont les doctes fictions
Et les innocentes fables
Nous font d'utiles leçons;
Vous, qui mieux que dans l'histoire
Faites vivre la memoire
Des Heros & des Savans,
Apollon pour vos ouvrages
Vous fournira mille images
Sous ces rameaux verdoïans.

Chantres aîlez des bocages,
Qui d'un ton mélodieux
Composez par vos ramages
Des concerts harmonieux,
Venez charmer nos oreilles,
Et faire ouïr les merveilles
Des accords de vôtre voix;
Ne craignez point la contrainte
Vous aurez ici sans crainte
La tranquillité des bois.

Pour moi, qui souvent tranquille
Ai goûté sous tes ormeaux
Loin du trouble de la Ville
Des plaisirs toûjours nouveaux;
Beau Parc, si jamais j'oublie
L'agréable réverie
Que tu fais entretenir;
Si tes faveurs & ta gloire
S'effacent de ma memoire,
Puissent les Dieux m'en punir.

Que jamais dans les bocages,
Ni sur les bords des ruisseaux
Je ne rencontre d'ombrages,
Ni n'entende les oiseaux;

Et que seul dans les prairies,
Le long des rives fleuries,
Couché sur des gazons frais,
Au bruit flateur d'une eau pure,
Qui bouillonne, & qui murmure
Je ne sommeille jamais.



LA VIE.

Divers moïens de rendre la vie heureuse.

*MOn fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie,
Point de souci, point de procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais;
Assez de bien acquis sans peine;
Un air aisé, point de Climene;
Des amis égaux, le corps sain,
Etre prudent sans être fin;
Peu de devoirs, point de querelles;
Peu de viandes, mais naturelles;
Une femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur;
Etre complaisant & facile;
Un sommeil pas long, mais tranquille;
Etre satisfait de son sort;
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre;
Et regarder venir la mort
Sans la désirer ni la craindre.

* Le Comte de Bussy.

SONNET.

‡ Avoir peu de parens, moins de train que de rente;
Rechercher en tout tems l'honête volupté,
Contenter ses désirs, maintenir sa santé,
Et l'âme de procès & de vices exempte.

‡ Desyveteaux.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque autorité,
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins, des tableaux, la musique, des vers,
Une table fort libre, & de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa Dame.

Etre estimé du Prince, & le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans
femme,
Font attendre à Paris la mort fort doucement.

* La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine :
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La justice premierement,
Qui marche toûjours rondement;
Et la charité sans laquelle
Elle iroit moins légerement.
La verité, l'indépendance
N'aïant qu'un simple & léger frein,
Sont au devant & vont bon train
Loin du chemin de l'opulence.
A la volée est la santé,
Qui jointe avec le badinage,
Fait franchir avec gaïeté
Tous les mauvais pas du voïage.
Je n'aurai rien à désirer
Ni du sort ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi long-tems que la voiture.

* L'ABBE' REGNIER.

* Heureux qui sans amour voit les charmes des Belles,
Heureux qui les aimant en trouve de fidéles.
Heureux qui se fait craindre, & n'a point d'ennemis,
Heureux qui les attaque, & qui les voit soûmis.
Heureux qui près des Rois passe une illustre vie,
Heureux qui vit chez soi sans crainte & sans envie.
Heureux qui sans procès a justement son bien,
Heureux de qui le Juge est un homme de bien.
Heureux qui de grands biens peut faire des largesses,
Heureux qui vit content sans briguer les richesses.
Heureux celui qu'on aime & qu'on louë en tout lieu,
Mais plus heureux encore est celui qui craint Dieu.

* Mr. de Cantenac.

Pour vivre heureux il faut borner & modérer ses désirs.

† Tirsis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours.
Qui sait vivre ici bas, qui suit ses destinées,
Se laisse aller au tems, insensible à son cours,
Et conte ses plaisirs plûtôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent,
Un malheur éloigné fait rarement ses plaintes;
Et son esprit charmé d'un repos innocent
Connoît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir,
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il sait quand il lui plaît modérer ses désirs,
Tenir ses passions sous la loi la plus dure,
Et tantôt sa raison facile à ses plaisirs
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

† St. Evremont.

La faveur est un bien, qui lui semble assez doux,
La gloire a des appas qui touchent son envie;
Cependant il les voit sans en être jaloux,
Et les assujettit au repos de la vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impieté,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre;
Il mêle l'innocence avec la volupté,
Et regarde les Cieux sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort,
Il ne murmure point contre une loi si rude,
Mais de ces vains discours qui combattent la mort
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.

SONNET.

*. Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les Palais comme on fait un écueil,
Où pour peu de sauvez mille ont perdu la vie.

Je fuis la Cour des Rois autant qu'elle est suivie,
Le Louvre me paroît un funeste cercueil,
La pompe qui le suit une pompe de deuil,
Où chacun va pleurant sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
En moi-même je trouve un empire plus beau,
Roi, Cour, honneur, Palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Je tiens tout sous la loi de mon indépendance;
Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

* De Fourcroy.

† C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.

Un

† Mr. Despreaux.

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Possedé d'un ennui, qu'il ne sauroit domter,
Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'Astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunez,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînez.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,
Est ici, comme aux lieux, où mûrit le Coco,
Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco. *
On ne le tire point des veines du Potose. †
Qui vit content de rien possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

* *Ville du Perou.*

† *Montagne où sont les mines d'argent.*

§ Heureux qui pourroit se régler si bien,
Qu'il ne désirât, ni ne craignît rien.
Mais parce qu'en vain l'humaine foiblesse
Voudroit parvenir à tant de sagesse,
Je tâche d'ôter le masque & la feinte
Aux objets trompeurs qui font nôtre crainte:
Et je m'étudie à me rendre heureux,
Moins en remplissant qu'en bornant mes vœux.
Enfin plein d'ardeur d'apprendre à bien vivre,
De savoir que fuir, de savoir que suivre;
Je m'applique tout à regler mes mœurs,
A me bien guerir de toutes erreurs,
Et me rendre l'ame innocente & ferme,
Pour ne craindre rien à mon dernier terme.

§ L'ABBE' REGNIER.

* Malheureux, connois ton erreur :
Cet ennui que tu fuis est au fond de ton cœur ;
Tu ne saurois le fuir, qu'en te fuiant toi-même ;
Change de lieu, si tu veux, tous les jours,
Cours la terre & la mer dans ton chagrin extrême,
Ton ennui te suivra toûjours.
En vain pour excuser ton bizarre caprice,
Tu veux injustement en accuser les lieux ;
Il n'en est point pour toi qui ne soit ennuïeux ;
Ton pauvre esprit a la jaunisse,
Et tout paroît jaune à ses yeux :
Le repos que tu te proposes
Ne s'acquiert point à force de courir.
Apprens, apprens à te souffrir
Par là l'on vient à bout de souffrir toutes choses.
Certes nôtre plus grand malheur,
Et ce qui met toûjours nôtre esprit à la gêne,
C'est que nous ne saurions sans peine
Voir le dedans de nôtre cœur.
Il est toûjours rempli d'esperances déçûës,
De haines, de soupçons, & d'amours mal reçûës,
D'impossibles désirs qui n'ont jamais d'effet,
Et de cent faux chagrins que soi-même on se fait.
Nous ne pouvons souffrir cet objet qui nous tuë ;
En vain, pour s'y contraindre, on fait quelques efforts,
Nôtre esprit, malgré nous, se répand au dehors,
Et sur d'autres objets cherche à porter sa vûë.
De là viennent ces jeux, ces divertissemens,
Que tout le monde cherche avec des soins extrêmes,
Et qui ne sont au fond que des amusemens,
Dont tous les divers changemens
Savent nous empêcher de penser à nous-mêmes.
C'est vainement que par cet artifice,
On croit se délivrer de ces maux odieux :
Il peut bien pour un tems les cacher à nos yeux,
Mais n'attens pas qu'il les guerisse.
Souvent même, souvent au milieu des plaisirs,
Quand on se croit heureux, qu'on n'a plus de désirs,

* Mr. du Troussat.

Par

Par un triste retour, on trouve son supplice;
Cet ennui que la joïe avoit sû nous couvrir,
Revient empoisonner la douceur la plus pure,
Et fait païer avec usure
Le tems qu'il a passé sans nous faire souffrir.
Heureux qui peut choisir une régle fidéle,
Qui tient tous ses désirs à la raison soûmis,
Et ne faisant rien que par elle,
Ne veut rien qui ne soit & possible & permis.
Toûjours d'accord avec soi-même,
Toûjours dans un repos extrême,
Il se tient dans la place où son destin l'a mis,
Il ne forme jamais de dessein ridicule.
Le Nain n'affecte point de paroître un Hercule,
Le bourgeois ne veut point faire le grand Seigneur,
Ni sans avoir rien lû, s'ériger en Docteur:
Pour lui chaque païs est un sejour tranquille,
Aux champs il veut les champs, à la ville la ville.

On ne sauroit vivre heureux dans l'oisiveté.

* Je ne trouvai jamais de fatigue si rude,
Que l'ennuïeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soûtient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais
Loin du trouble, & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs enfans de la mollesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouët de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords:
Et bien-tôt avec eux les fleaux de nôtre corps,

* Mr. Despreaux.

La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles,
Guenaud, Rainssant, Brayer * presque aussi tristes
qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un lit théatre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes.

* *Ce sont trois Médecins.*

Les caracteres des trois principaux états de l'homme pendant sa vie.

* Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme toûjours bouïllant dans ses caprices
Est promt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toûjours plaint le present, & vante le passé,
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

* Mr. Despreaux.



LA MORT.

La Mort n'épargne personne, & confond les grands & les petits.

STANCES.

* N'Esperons plus, mon ame, aux promesses du monde :
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies
A souffrir des mépris, & ploïer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Uuivers :
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

* MALHERBE.



Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre.
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flateurs:
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

MADRIGAL.

* Je songeois cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, Coquin, va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême:
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même:
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

* Patris.

† On a beau s'affliger, chacun de nous est homme,
On n'a point pour la mort de dispense de Rome:
Toûjours, sans dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.
Ce superbe animal pour toutes les prieres
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres.

‡ Les neuf filles de Jupiter,
Qui savent tant d'autres merveilles,
Avecque leurs voix nompareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter:
La mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles:
Dès le vieux tems qu'Orphée harpa,
Si doucement qu'il l'attrappa,

Et

† Moliere. ‡ Voiture au Prince de Condé.

Et qu'il lui fit rendre Euridice,
Le noir Pluton les lui coupa,
Et les conduits en étoupa.
Ce fut une grande injustice:
Depuis on a beau la prier,
Beau se plaindre, heurler, crier,
Blâmer la rigueur de ses armes;
Tout ce bruit n'est point entendu;
Pour nos plaintes, & pour nos larmes,
Pour nos cris, & pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.
Commencez doncques à songer,
Qu'il importe d'être & de vivre,
Pensez mieux à vous ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous ayiez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras,
Et la [illegible]
[illegible] vaillance tant [illegible],
De vôtre ardeur precipitée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes,
Qu'on voit que le plus noble sang
Fut-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre,
Que l'est celui du plus bas rang;
Que d'une force sans seconde,
La mort sait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde;
Qui l'a bonne y doit regarder;
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hazarder:
Pour vôtre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
C'est injustement que la vie

Fait le plus petit de vos ſoins,
Dès qu'elle vous ſera ravie
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roi, ſoit Prince ou Conquerant,
On déchet bien fort en mourant;
Ce reſpect, cette déference,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoi que vôtre eſprit ſe propoſe,
Quand vôtre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un Demi-Dieu quand il eſt mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'eſt plus parlé de merite,
Ni de vaillance, ni de ſang;
L'ombre d'Achille ou de Therſite,
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en un même rang.
L'âge qui toute choſe efface,
Confond les titres & les noms,
Et ne laiſſe que quelque trace
De tous ces inutiles ſons,
Pour qui ſi fort nous nous preſſons;
Les Achilles & les Theſées,
Là bas ſous les triſtes lauriers
Qui parent les champs Eliſées,
Ne ſont ni plus grands ni plus fiers,
Ni leurs ombres plus courtiſées,
Par toutes ces Odes priſées
Où l'on chante leurs faits guerriers.

Un

* Un redoutable instant nous détruit sans reserve :
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un leger souvenir
Parmi les hommes se conserve :
Nous rentrons pour toûjours dans le profond repos
D'où nous a tirez la nature,
Dans cette affreuse nuit, qui confond les Heros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers destins par de cruelles loix
Ne laissent sortir qu'une fois.

* MAD. DESHOULIERES.

STANCES.

† Ne forme que de saints désirs,
Et te separe des plaisirs,
Dont la molle douceur te fait aimer la vie,
Il faut quitter le sejour des mortels,
Il faut quitter Philis, Amarante & Silvie,
A qui ton fol amour éleve des Autels.

Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre,
Il faut quitter ces Jardins toûjours verds,
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des printems au milieu des hivers.

C'est en vain que loin des hazards
Où courent les enfans de Mars,
Nous laissons reposer nos mains & nos courages,
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée artisan des naufrages,
Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prevenir le danger

† MAYNARD.

La mort n'est pas un mal que le prudent évite:
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose les païs inconnus au Soleil.

Le cours de nos ans est borné;
Et quand nôtre heure aura sonné,
Clothon ne voudra plus grossir nôtre fusée.
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument.

Resous-toi d'aller chez les morts.
Ni ta race, ni tes trésors
Ne sauroient t'empêcher d'en augmenter le nombre.
Le Potentat le plus grand de nos jours,
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demi-siecle ait achevé son cours.

On n'est guere loin du matin
Qui doit terminer le destin
De ces grands Potentats de la Seine & du Tage.
Ils sont les Dieux dans le monde Chrétien;
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

* La mort a des rigueurs a nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos Rois.
De murmurer contre elle, & perdre patience,
Il est mal-à-propos;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science,
Qui nous met en repos.

* MALHERBE.

* Dure loi de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne respectes point les Heros ni les Rois:
Et comme nous voïons, qu'au sortir de leur source,
Les fleuves les plus grands dressent ici leur course,
Et viennent aussi bien que les petits ruisseaux,
Perdre au sein de la mer la pompe de leurs eaux:
Ainsi tous les humains quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que soient les sources dont ils sortent,
Par quelques riches lieux que les mene leur cours,
Faisant l'honneur des Rois, le spectacle des Cours,
Se vont rendre à la mort, dont la pente fatale,
Toutes choses confond, toutes choses égale,
Et fait comme un torrent, qui roule dans ses flots,
Les esclaves mêlez avecque les Heros.
Ce monstre impitoyable également moissonne
Et le mûr & le verd, sans ménager personne,
Et sans distinction de naissance & de rangs,
Elle abat de sa faux les Petits & les Grands.
Pitoïable moisson, où tombent en javelles,
Les mortelles grandeurs, & les beautez mortelles!
Où sceptres, étendards, diadémes, cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,
En gerbes ramassez, mis dans la sepulture
Sans jamais regermer, s'en vont en pourriture.
La recolte se fait par tout & chaque jour;
La mort regne au village, elle regne à la Cour:
Et ces lits balustrez, & couronnez d'aigretes,
Où les soucis rongeans font de nuit leurs retraites,
Ces lambris cizelez, où les soins font leurs nids,
Où volent les chagrins comme chauvesouris,
Non plus que les hameaux, n'ont ni portier ni garde,
Qui le droit & le coup de la Parque retarde.
Quel spectacle! de voir sur de funestes chars
Les femmes, les maris, les jeunes, les vieillards,
Les artisans, les Rois, les charlatans, les sages,
Toute sorte d'états, de sexes, de visages,
Et la mort au dessus, la faux noire à la main,

Qui

* Le P. le Moine.

Qui traîne en herbe, en graine, en fleur le genre humain.
Quel théatre! de voir dans la cave fatale,
Où sans ordre, & sans choix, cette moisson s'étale,
Les restes des vivans à monceaux entassez,
Et comme paille seche, au hazard amassez.

* Sous ces climats glacez, où le flambeau du monde
Epand avec regret sa lumiere feconde,
Dans une Isle déserte est un valon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux:
Là, sur de vieux Cyprez dépouillez de verdure
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure:
La terre pour toute herbe y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons.
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres,
Mille sources de sang y font mille rivieres,
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens
Au lieu de murmurer, font des gemissemens.
Au creux de ce valon, dès l'enfance du monde,
Est un temple fameux, d'une figure ronde,
Quatre portes de fer en quatre endroits divers
Par l'ordre des destins partagent l'Univers;
L'une est vers le couchant, & l'autre vers l'Aurore,
L'une voit le Sarmate, & l'autre voit le More,
Et là viennent en foule, & sous d'égales loix
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois:
La vieillesse, la fiévre, & les douleurs mortelles
Sont de ses huis sacrez les portieres fidéles:
Leurs habits sont de deuïl, & cet obscur manoir
A ces funestes murs entourez de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres funebres
Par leurs noires vapeurs augmentent les tenebres.
Un monstre sans raison, aussi bien que sans yeux,
Est la Divinité qu'on adore en ces lieux,
On l'appelle la Mort, & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.

Sa-

* Mr. Habert.

Sentiment des Philosophes sur la mort.

* Tout ce qu'on a vû des ſages
Aux plus renommez climats,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'eſt que le trépas.
En vain ces eſprits ſublimes
Sondent de profonds abîmes
Pour nous en entretenir;
Pas un ſeul dans leur grand nombre
N'a pû percer la nuit ſombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une auſtere ſageſſe
L'un fait de ſavans efforts,
Pour établir que ſans ceſſe
Les ames changent de corps.
L'autre oſant donner atteinte
A la ſalutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous aſſûre que la vie
De rien ne ſera ſuivie,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maîtres
Se ſert de tout ſon eſprit,
A ſoûtenir que des êtres
La ſeule forme perit;
Que le corps ſe décompoſe,
Qu'il ſe fait de chaque choſe
Des arrangemens divers;
Et que toûjours la matiere
Infinie, active, entiere
Circule dans l'Univers.
D'autres croïent qu'au Tartare,
Et qu'aux champs Eliſiens
Un juſte arrêt nous prepare

* MAD. DESHOULIERES.

De grands maux, ou de grands biens.
Mais quand nôtre ame éclairée
Ne feroit pas assurée,
Que c'est là le bon parti,
L'Amour propre feroit suivre
Une loi qui nous délivre
Du sort d'être anéanti.

Ceux qui témoignent le plus de courage quand ils joüissent de la santé, sont épouvantez comme les autres, quand la mort vient les attaquer.

* La mort, qui dans le champ de Mars
Parmi les cris, & les alarmes,
Les feux, les glaives, & les dards,
Le bruit, & la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois,
A cheval, & sous le harnois;
N'a-t elle pas une autre mine,
Lors qu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante & froide
Prendre un homme dedans son lit?
Lors que l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tuë,
Et que l'on se sent défaillir
Les forces, l'esprit & la vûë;
Quand on voit que les Médecins
Se trompent dans tous leurs desseins,
Et qu'avec un visage blême
On oit quelqu'un qui dit tout bas,
Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?
Ira-t-il jusqu'au quatorziéme?
Monseigneur, en ce triste état,
Confessez que le cœur vous bat,

Comme

* VOITURE *au Prince de Condé.*

Comme il fait à tánt que nous sommes ;
Et que vous autres demi-Dieux,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.
Tout cet appareil des mourans,
Un Confesseur qui vous exhorte,
Un ami qui se déconforte,
Des valets tristes & pleurans,
Nous font voir la mort plus horrible,
Et crois qu'elle étoit moins terrible,
Et marchoit avec moins d'effroy,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg, & dans les Campagnes
Ou de Norlingue, ou de Rocroy.

* Que quelque Heros affronte,
Tant qu'il voudra, cet instant,
Qui n'est rien, & qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant.
Une douleur, qui ne cede
Au tems, non plus qu'au remede,
Triomphe de son repos.
Il soûpire en ce rencontre,
Et malgré sa force il montre
L'homme à travers le Heros.

* MAD. DESHOULIERES.

FABLE.

† Le dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre bucheron dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine, & de détresse.
Enfin las de souffrir jettant là son fardeau,
Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle ?
Qui moi ? dit-il alors promt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger.

† MR. DESPREAUX.

On doit attendre la mort avec fermeté, & n'en être point surpris quand elle arrivera.

* Pour le divorce qu'amenent
Ces contrastes douloureux
Où les élemens reprennent
Tout ce qu'on a reçû d'eux,
Réservons un front tranquille:
C'est-là qu'il est inutile
De se plaindre de ses maux;
C'est-là que l'orgueil succombe,
C'est-là que le masque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

Aïons une ame plus ferme
Que ces vulgaires humains,
Qui près de leur dernier terme
De vaines terreurs sont pleins.
En sages que rien n'offence
Livrons-nous sans resistance
A d'inévitables traits,
Et d'une démarche égale
Passons cette onde fatale
Qu'on ne repasse jamais.

* MAD. DESHOULIERES.

† Passer quelques heures à lire
Est mon plus doux amusement;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.
Je pers le goût de la satire;
L'art de louër malignement
Cede au plaisir de pouvoir dire
Des veritez obligeamment.
Je vis éloigné de la France,
Sans besoin & sans abondance,

Content

† St. EVREMONT.

Content d'un vulgaire destin;
J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime les plaisirs sans molesse;
J'aime la vie, & n'en crains pas la fin.

* D'une architecture
Du tems de jadis,
La sage Nature
M'a fait un logis,
Que j'ai d'elle à ferme
Sans clause & sans terme.
Au moindre besoin
Long-tems, de sa grace
Elle a pris le soin
Sans que j'y songeasse,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laisser aller
Tout en décadence
Sans plus s'en mêler;
Et loin d'y rien faire
Ne songe au contraire
Qu'à le demeubler.
Car où sont allées
Ces dents si perlées?
Où sont desormais
Ces cheveux épais
Ma grande parure?
Qui si noirs, si beaux
Flottoient par anneaux
Jusqu'à la ceinture.
Qu'est-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune & bel âge?
Tout a pris congé
Pour un long voïage,

* L'ABBE' REGNIER.

Et me dit qu'il faut
M'apprêter bien-tôt
A plier bagage.
A la verité
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiete;
Bien ou mal monté
Elle est bien-tôt faite:
L'important de tout
Est le gîte au bout.

*Que l'homme connoît peu la mort qu'il apprehende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui: sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,
Il perit en détail imperceptiblement:
Le nom de mort qu'on donne à nôtre derniere heure
N'en est que l'accomplissement.

Miserable jouët de l'aveugle fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage,
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

*. MAD. DESHOULIERES.

SONNET IRREGULIER.

Sur un avorton.

† Toi, qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du neant,
Foible avorton, informe enfant,
Rebut du neant & de l'être.

Toi,

† MR. D'HENAUD.

Toi, que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,
Laisse-moi calmer mon ennui,
Et du fond du neant où tu vas aujourd'hui,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tirans opposez ont décidé ton sort.
L'amour malgré l'honneur te fit donner la vie;
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

Epitaphe d'un homme illustre.

* Ci git qui fut sage en tout tems,
Et qui par sa vertu sublime
Se vit dans une haute estime
Auprès des Rois les plus puissans.
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
Ses grandes qualitez le firent admirer;
Et peu de mortels sur la terre
Pouvoient à lui se comparer.
Il fut poli, savant, aimable,
Bien fait, plein de cœur, genereux;
Il eut le jugement & l'esprit merveilleux,
Et dans son entretien un charme inimitable.
Si par tant de beaux dons il fut recommandable,
Il l'étoit encore bien plus
Par le nombre de ses vertus,
Qui par tout répandoient un parfum agréable.
Toûjours il prevenoit ses amis au besoin,
Les pauvres le nommoient leur pere,
Il n'avoit pas de plus grand soin,
Que celui d'adoucir l'état de leur misere,
Par son merite il fut Lieutenant General,
Sans la Religion on l'eût vû Marêchal;
Son Prince cependant charmé de ses manieres,
De ses rares talens, de ses belles lumieres

* Mr. Balmier.

Le destina pour les plus grands emplois
Auprès des plus augustes Rois.
Mais quand ce sublime genie
Vit exercer dans sa patrie
Contre Sion mille rigueurs,
Il quitta tous ses biens, méprisa les Grandeurs,
Vint avec sa famille en cette Isle * tranquille,
De Sion désolée aujourd'hui sûr asile,
Pour y pouvoir servir en paix
L'Auteur de la Nature au gré de ses souhaits.
Il a rempli le cours de plus de seize lustres.
Son nom doit être mis au rang des plus illustres.
Enfin on ne dit rien ici,
Que l'on n'en pense davantage,
Quand on saura que ce grand personnage
Est le MARQUIS DE RUVIGNY.

* *La Grande-Bretagne.*

Epitaphe des plus grands Heros.

† Ci git un Conquerant qui mit le feu par tout,
Et qui fut annoncé même par des Cometes;
Que fait-on, si là bas tête nuë, & debout,
Il n'est point au-dessous d'un crieur d'alumettes?
Ci git Pompée, Alexandre, Cesar,
Ils eurent beau triompher sur un char,
Ce fier *ci git* les en fit bien décendre,
Et quelque noble enfin que soit leur cendre
Mal-aisément ils la démêleront,
Il en viendra qui les égaleront,
S'il n'en est pas qui déja les effacent:
Mais après tout, quoi que les Heros fassent,
Qu'en reste-t'il? qu'un son leger & vain,
Dont, tôt ou tard, ci git est le refrain?

Quoi que les Muses se permettent
A quelque si haut prix que les Muses nous mettent
El-

† BENSERADE.

Elles n'exemptent point les Heros du trépas,
Encore que l'honneur accompagne leurs pas,
Et qu'ils soient adorez des peuples qu'ils soûmettent,
Elles ne garentissent pas
L'éternité qu'elles promettent.
Sur le marbre taillé par des coups importans,
A les faire durer en vain l'art s'évertuë,
C'est la pieté qu'ils ont euë
Qui les met à couvert de l'injure du tems.

Vrais favoris de la victoire,
Qui voulez parvenir au Temple de memoire
Fussiez-vous triomphans, n'étant pas gens de bien,
Eussiez-vous sous vos loix le globe terrien,
Quand vous ne serez plus vivans que dans l'histoire,
Qu'aucun de vous n'attende rien
Du côté de sa propre gloire.
Vos exemples suivis, & rarement atteints,
Sont autant de flambeaux pour éclairer le monde;
C'est à la sagesse profonde
D'en laisser quelque idée, après qu'ils sont éteints.

Epitaphe d'un Médecin.

Ci git par qui gisent les autres,
Un Médecin des plus savans
En l'art si funeste aux vivans.
Disons pour lui des Patenôtres:
S'il en a de tant d'heritiers
Qu'il fit, ou seulement du tiers,
Il n'aura que faire des nôtres:
Tels gens en disent volontiers.
A tout âge, à tout sexe il déclara la guerre,
A force de saignée, & d'infecte boisson.
Quelle foule de morts il a trouvé sous terre,
N'y dût-il rencontrer que ceux de sa façon?
La santé fuïoit comme un liévre,
Et devant lui doubloit le pas:
Ce n'étoit que par le trépas
Qu'il venoit à bout de la fiévre:

Plus ennemi du Quinquina
Que d'Auguste ne fut Cinna.
Vrai Basilic, qui tuoit d'une œillade,
Des plus beaux jours il trancha le filet:
Et n'auroit pas épargné son mulet,
Si son mulet avoit été malade,
Ou qu'il n'eût pas lui-même été pris au colet.

Epitaphe d'un Prêtre.

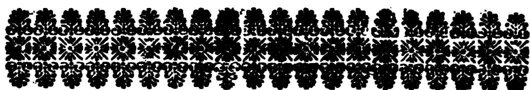
SONNET.

Frere Jean l'autre jour mourut de la gravelle,
Et soudain aux enfers son ame devala.
Un Démon, qui pour lors étoit en sentinelle,
Le voïant approcher, lui cria, qui va-là?

Un Prêtre, répondit cette ame criminelle.
Alte, dit le Démon, alte, arrêtez-vous là,
Je vais au Caporal en porter la nouvelle
Qui me postant ici m'a commandé cela.

Le Prêtre sur cela voulant forcer la porte,
Le Caporal s'avance, & lui dit de la sorte,
Prêtre retirez-vous, sachez qu'en ce bas lieu,

Vous ne pouvez entrer ni vous, ni vos semblables,
Car puis qu'étant là haut vous mangez vôtre Dieu,
Quand vous seriez ici vous mangeriez les Diables.



DIEU.

Toutes les créatures doivent louër Dieu, & rendre hommage à leur Créateur.

CANTIQUE.

* Temple du Monarque du monde,
Ciel, près de qui les autres Cieux
De honte ferment tous ces yeux
Qui brillent dans la nuit profonde:
Ciel, qui par un heur sans pareil,
As Dieu même pour ton Soleil,
Par une amoureuse présence,
Palais de sa céleste Cour,
Trône de sa magnificence,
Adore son pouvoir, & beni son amour.

Rares & superbes ouvrages,
Merveilles, chefs-d'œuvres divers,
Qui paroissez dans l'Univers,
Venez rendre à Dieu vos hommages;
Ce que vous avez de beauté,
De richesse, & de majesté,
Vous le devez à sa puissance;
Elle vous a formez de rien,
Et la loi de sa providence
Est de vôtre grandeur l'infaillible soûtien.

* Godeau.

Globes d'airain, miroirs mobiles,
Où l'on voit la Divinité,
Sans que son ardente clarté
Eblouïsse nos yeux débiles;
Cieux, à qui par des nœuds cachez
Les élemens sont attachez,
Sacré sejour de l'harmonie,
Voiles semez de Diamans,
Louëz la sagesse infinie,
Qui d'un ordre éternel régle vos mouvemens.

Lumineuses troupes des Anges,
Honneur de l'immortelle Cour,
Ardentes fournaises d'amour,
Chantres des divines loüanges;
Vous, à qui de ses saints arrêts
Dieu fait connoître les secrets,
Aigles qui portez son tonnerre,
Astres vivans, ames des Cieux,
Vengeurs des crimes de la terre,
Louëz Dieu, qui vous donne un rang si glorieux.

Toi qui d'or, d'azur, & de roses,
Semes l'horizon blanchissant,
Et vois avec le jour naissant
Renaître tant de belles choses,
Lors qu'en cet appareil pompeux,
Au pere des célestes feux
Tu reviens ouvrir la carriere,
Beni la main dont tu reçois
Les richesses de ta lumiere
Et demeure fidéle à l'ordre de ses loix.

Vous, dont la nuit seme ses voiles,
Cheres compagnes du sommeil,
Claires rivales du Soleil,
Yeux du Ciel, puissantes étoiles,
Toûjours d'un feu luisant & pur,
Eclatez dans le sombre azur,

Qui

Où le Seigneur vous a placées;
Et soïez chacune un miroir
Qui représente à nos pensées
Un Dieu qu'avec raison l'on aime sans le voir.

Roi des campagnes azurées,
Qui des astres fais tes maisons,
Grand flambeau, par qui les saisons
Sont si justement mesurées,
Ame, dont le monde est le corps,
Soleil, qui de tant de trésors
Rens nos vastes plaines fecondes,
Lors que couronné de splendeur,
Tu sortiras du sein des ondes,
Du Dieu, qui te conduit adore la grandeur.

Beni sa main toute-puissante,
Toi qui d'un cours si diligent
Sur un char d'ébene & d'argent
Fournis ta carriere inconstante;
Astre, que le silence suit,
Lune, qui de l'obscure nuit
Illumines les sombres voiles,
Qui regnant au Ciel à ton tour,
Te fais un trône des étoiles,
Et consoles nos yeux de la perte du jour.

Toi, que nous voïons couronnée,
De tant de bouquets précieux,
Lors qu'après l'hiver ennuyeux
Le printems rajeunit l'année,
Riche centre de l'Univers,
Qui combles de présens divers
Le laboureur qui te déchire;
Corps d'éternelle fermeté,
Terre nôtre premier empire
Du Dieu qui te soûtient beni la majesté.

Fameux

Fameux théatre des naufrages,
Toi dont les flots impetueux
Viennent d'un pas respectueux
Baiser le sable des rivages;
Creux & vaste empire du vent,
Dont le calme est si decevant,
Molle ceinture de la Terre,
Lien des peuples écartez,
Champ de la paix & de la guerre,
Mer, fais benir ton Maître à tes flots redoutez.

Vents, dont les forces redoutées
Troublant la bonace des flots
Font perdre à l'art des matelots
L'espoir des rives souhaitées;
Grêles, ravines, tourbillons,
Qui de nos fertiles sillons
Coupez les richesses tremblantes,
Loüez Dieu qui conduit vos coups
Lors que nos fautes insolentes
Contraignent sa justice à s'armer contre nous.

Feu, qui voles devant sa face,
Et qui par ses commandemens,
Des plus superbes bâtimens
A peine laisses quelque trace:
Tempêtes, par qui le courroux
D'un Monarque amant & jaloux
Fait des ravages si funestes;
Fléches de son riche carquois,
Foudres, loüez les bras célestes,
Qui vous savent lancer sur la tête des Rois.

Courier, qui jamais ne reposes,
Sage médecin des ennuis,
Flambeau, qui des plus noires nuits
Tires la verité des choses;
Temps, dont le pouvoir souverain,
Sur le fer, le marbre & l'airain,

Laisse

Laisse de si funestes marques;
Fai par tes coups lents & mortels
Tomber les Palais des Monarques,
Mais du grand Roi des Rois respecte les autels.

Nuit amoureuse du silence,
De qui les pavots innocens
Des soins qui travaillent nos sens
Adoucissent la violence:
Jour qui chassant l'obscurité,
Fais connoître la verité
Des objets qui cachent les ombres,
Benissez ce Dieu nompareil,
Sans qui les astres seroient sombres,
Et qui de ses clartez éblouït le Soleil.

Félicité des miserables,
Dont les charmes délicieux,
Malgré le sort capricieux
Rendent tous les hommes semblables;
Enchanteur des soucis cuisans,
Pere des mensonges plaisans,
Mort qui nous conserves la vie,
Sommeil, qui vois à tes pavots
Toute la nature asservie,
D'un Dieu toûjours veillant adore le repos.

Pere fecond de la verdure,
Toi qui viens rendre à l'Univers
L'éclat des ornemens divers,
Que lui dérobe la froidure;
Toi, que les aimables Zéphirs
Echauffent d'amoureux soûpirs;
Printems jeunesse de l'année,
Rens graces à Dieu de ces fleurs,
De qui ta tête est couronnée,
Et sache que sa main en mêle les couleurs.

Eté, dont les chaleurs fécondes
Mûrissent les épis dorez,
Qui dans les sillons alterez
Font ondoyer leurs têtes blondes;
Et toi, qui rens nos vœux contens,
Automne, qui du doux printems
Dégages les douces promesses,
Saisons pleines de tant d'appas,
Louëz l'Auteur de vos richesses,
Qui daigne vous régler d'un si juste compas.

Froid, qui fais un cristal solide,
Du cristal liquide des eaux,
Frein des fleuves & des ruisseaux,
Glace sur qui l'hiver préside;
Et vous qui durant la saison,
Où les Zéphirs sont en prison
Echauffez nos froides campagnes;
Meres des torrens furieux,
Blanches couronnes des montagnes,
Neiges, louëz celui qui vous répand des Cieux.

Vous qui sous vos cimes chenuës
Voïez dans le vague des airs,
Les tonnerres & les éclairs
Sortir du rouge sein des nuës;
Superbes monts, qui vomissez
Entre mille rochers glacez
Des flâmes de soufre mêlées,
Adorez ce Dieu merveilleux,
Qui peut aux plus basses vallées,
Egaler la hauteur de vos fronts orgueilleux.

Arbres, dont la jeune verdure
Enrichit les bois tous les ans,
Lors que par leurs souffles plaisans
Les Zéphirs chassent la froidure;
Cedres, qui malgré les hivers,
Voïez vos rameaux toûjours verds,

Et vôtre tête inébranlable,
Mêlez-vous à nos saints accords,
Et louëz la main favorable,
Qui seule fait produire, & garder vos trésors.

Vous de qui la Terre se pare,
Lors qu'au bel œil du Firmament
Elle montre pompeusement
Ce qu'elle produit de plus rare,
Beaux miracles d'un peu de jours,
Chers désirs, fragiles amours
De nos innocentes bergeres,
Trésor des jardins curieux,
Et leurs étoiles passageres,
Fleurs, benissez la main qui vous seme des Cieux.

Rose à la feuille délicate,
Qui d'un éclat si lumineux,
Au milieu d'un trône épineux,
Etales ta pourpre incarnate;
Bien que la fraîcheur de ton teint,
Par le même astre qui la peint
En peu d'heures te soit ravie,
Beni l'Auteur de ton destin
Qui fait à la plus longue vie
Des plus belles des fleurs envier ton matin.

Perles brillantes & liquides,
Douce nourriture des fleurs,
Céleste miel, fertiles pleurs,
Dont l'aube rend les prez humides;
Et vous corps sans ame mouvans,
Objets trompeurs, jouët des vents,
Sources d'agréables orages,
Espoir des bleds à demi-morts,
Voiles du Ciel, subtils nuages,
Loüez Dieu dont la main dispense vos trésors.

Vous, de qui les eaux fugitives
Serpentent entre les cailloux,
Et provoquent d'un bruit si doux
Le somme à venir sur vos rives;
Miroirs de cristal & d'argent,
Ruisseaux qui d'un pas diligent
Fuiez vers l'empire de l'onde,
Durant vôtre cours desormais,
Louëz le Monarque du monde
Qui ne voit point couler ses ans ni ses attraits.

Fleuves qui durant vôtre course
Vous enflant de mille ruisseaux,
Portez de si pesans fardeaux,
Benissez Dieu dès vôtre source;
Et vous de qui le lieu natal
Semble une coupe de cristal;
Fontaines, ames des prairies,
Clairs ruisseaux d'un paisible bruit,
Le long de vos rives fleuries,
Parlez de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

Vous, qui du sommet des montagnes
Roulez d'un cours impetueux,
Et de flots noirs & tortueux
Inondez les vertes campagnes:
Torrens dont la promte fureur
Emporte aux yeux du laboureur
L'ondoyant espoir de ses peines.
Par cet épouvantable bruit,
Dont vous murmurez dans les plaines
Célebrez le Seigneur dont la main vous conduit.

Vous, qui dès que le jour redore
Le Ciel d'astres étincelant,
Faites un petit camp volant
Pour piller les pleurs de l'Aurore,

Qui

Qui gardez de si justes loix,
Que pour les peuples & les Rois
Elles sont de riches exemples;
Chastes ouvrieres du miel,
Par vôtre cire dans nos temples
Rendez un clair hommage au Monarque du Ciel.

Vous, qui sous les sombres feuillages,
Par de si justes tremblemens,
Et de si doctes roulemens,
Variez si bien vos ramages;
Chantres innocens & jaloux,
Qui formez des combats si doux,
Pour la gloire de l'harmonie,
Rossignols, délices des bois,
Louëz la sagesse infinie,
Qui conduit les accords de vôtre belle voix.

Hôtes des plaines embrasées,
Où les voyageurs égarez
N'ont sur les sablons alterez
Jamais vû tomber de rosées,
Fiers dragons, basilics brûlans,
Qui dans vos yeux étincelans
Portez un venin redoutable,
Louëz l'Auteur de l'Univers
Dont la puissance inimitable
Vous a d'écailles d'or si richement couverts.

Vous, qui soit en paix, soit en guerre,
Aux termes d'un juste devoir
Reglez le supréme pouvoir,
Qui vous rend les Dieux de la terre;
Princes, dont les fatales mains
Gouvernent le sort des humains,
Et de qui le sceptre est un foudre,
Desormais louëz & craignez
Celui qui vous peut mettre en poudre,
Celui qui vous fait vivre, & par qui vous regnez.

Peu-

Peuples, lors que vôtre ſouffrance
Eſt au comble de ſa rigueur,
Du Dieu qui voit vôtre languer
Attendez vôtre délivrance;
Ne roulez pas dans vôtre ſein
Un noir & perfide deſſein
Contre vos maîtres legitimes;
Mais d'un repentir genereux,
Lavant les taches de vos crimes
Devenez innocens pour être plus heureux.

Sacrez vengeurs des violences,
Juſte terreur des vicieux,
Vous, qu'on voit ſans mains & ſans yeux
Des loix gouverner les balances;
Vous, dont les arrêts ſolemnels
Font le deſtin des criminels,
Source du repos des Provinces,
Ferme appui de la pieté,
Baſe du trône de nos Princes,
Juges, louëz de Dieu la ſupréme équité.

Innocens Miniſtres des temples,
Médecins de nos paſſions,
De qui les moindres actions
Doivent être de grands exemples:
Gardes vigilans des autels
Vous, qui du ſalut des mortels
Etes les terreſtres arbitres;
Portiers du céleſte ſejour,
Prêtres par tant d'illuſtres titres,
Devez-vous pas à Dieu la loüange & l'amour?

Chaſtes ennemis des délices,
Qui reglez ſi bien vos déſirs,
Et trouvez vos plus doux plaiſirs
Dans les plus rigoureux cilices;

Vous,

Vous, qui constamment preferez
A l'éclat des lambris dorez
L'horreur de vos grôtes secrettes,
Anges d'un peu de chair couverts,
Morts vivans, saints Anachoretes,
Louëz Dieu qui préside à vos combats divers.

Peres de mille doux mensonges,
Vous, dont le pinceau decevant
Donne un si beau corps si souvent
Au plus difforme de vos songes:
Chantres, qui jusques dans les Cieux
Poussez vos airs harmonieux,
Arbitres de la Renommée;
Que d'une plus illustre ardeur
Desormais vôtre ame allumée
D'un objet sans défaut célébre la grandeur.

Enfans, de qui les destinées
A fils tissus diversement,
Ourdissent le commencement
De vos incertaines années,
Vous, dont l'âge est plus vigoureux,
Qui sentez un sang genereux
Boüillir dans le fond de vos veines,
N'aïez qu'à Dieu vôtre recours,
Car sans lui vos forces sont vaines,
Et lui seul peut étendre où racourcir vos jours.

Vierges dont les yeux pleins de flâmes
Lancent un funeste poison,
Et dérobent à la raison
Le juste hommage de nos ames;
Ne vous vantez plus des appas
Que le tems n'exemptera pas
De son injurieux empire,
Louëz l'Auteur de vos attraits,
Et que vôtre penser n'aspire
Qu'à plaire à cet époux qui ne change jamais.

Qu'il

Qu'il soit vôtre attente derniere,
Vieillards, de qui les ans legers
Au milieu de tant de dangers
Ont conduit leur longue carriere :
Troncs sechez, sepulchres mouvans,
Qui n'êtes ni morts ni vivans,
Plaintives ombres de vous-mêmes;
Rendez grace d'un cœur ardent,
Au Dieu dont les bontez suprêmes
Ont si loin du matin marqué vôtre occident.

Brillante idole des avares,
Corrupteur public des Etats,
Qui dans l'ame des Potentats
Verses des desseins si barbares;
Fatal ennemi des vertus
Par qui les vices abbatus
Relevent bien-tôt leurs trophées,
Lâche tiran des beaux esprits,
Flambeau des guerres étouffées,
Tu n'es point de mes vers ni l'objet ni le prix.

Grand Dieu ce n'est qu'à tes merveilles,
Ce n'est qu'à ton nom précieux,
Que par un destin glorieux
Ma jeunesse a donné ses veilles;
Maintenant que loin des dangers,
A l'ombre des verds orangers,
J'ai de si douces destinées,
Dois-je pas avec plus d'effort,
User mes meilleures années
A louër ta bonté qui m'a conduit au port?

Idée de la majesté & de la puissance de Dieu.

* Ce Dieu Maître absolu de la Terre & des Cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.

L'E-

* RACINE.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage,
Il entend les soûpirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de son trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les orages, les vents, les Cieux lui sont soûmis,
D'un seul souffle il abbat ses plus fiers ennemis.
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble.
Et les foibles mortels, vains jouëts du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.

* Les feux du Firmament lui couronnent la tête,
Les nuages épais, l'orage, la tempête,
La grêle & les frimats l'arment de tous côtez:
La justice à ses piez est la base durable
Du trône épouvantable,
D'où partent ses arrêts des hommes redoutez.

Un sifflant tourbillon de dévorantes flâmes,
Pour porter la terreur dans les superbes ames
Trace une large voïe au devant de ses pas;
Et les cœurs forcenez qui s'opposent sans crainte
A sa majesté sainte
Par ces horribles feux reçoivent le trépas.

Les Cieux, où le Seigneur fait gronder son tonnerre,
Annoncent sa justice aux méchans de la terre,
Pour leur faire étouffer leurs pensers criminels:
Et les peuples du monde étonnez de sa gloire,
Par un chant de victoire
Honorent le pouvoir de ses bras éternels.

* Des Marets.

O vous, dont l'ame ſimple, à l'erreur aſſervie,
Adore vainement des Deïtez ſans vie,
Qu'un mortel artiſan a taillé de ſes mains;
Soïez confus, Gentils, dont les eſpoirs frivoles
S'attachent aux Idoles,
Qui n'ont pas le pouvoir du moindre des humains.

STANCES.

* Toi, qui de l'Eternel contemples les miracles,
Les feux du Firmament sont-ce pas des oracles,
Dont le ſilence parle, & s'entend par les yeux?
Et le pouvoir qu'ils ont deſſus nôtre naiſſance,
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puiſſance,
Qui tient ferme la terre & fait mouvoir les Cieux?

L'ordre continuel dont depuis tant d'années
L'on voit naître & finir les nuits & les journées,
Et meſurer leur cours d'un ſi juſte compas,
N'eſt-ce pas un chef-d'œuvre, où chacun peut connoître,
Que ce grand artiſan, de qui tout prend ſon être,
Ne fait point au hazard les choſes d'ici bas?

Ces viſibles effets d'une cauſe inviſible,
Ces ſuprémes grandeurs, cette eſſence impaſſible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur eſt dû,
Ils prêchent aux Gentils, ils prêchent aux ſauvages,
Et dans tout l'Univers il n'eſt point de langages,
Où leur diſcours muet ne puiſſe être entendu.

Cet Eſprit, qui du tems précede la naiſſance,
Afin de témoigner que ſa magnificence
Ainſi que ſon pouvoir eſt ſans comparaiſon,
De l'Aſtre le plus beau, qui ſur la terre & l'onde
Se fait voir tous les jours aux yeux de tout le monde,
Lui-même en le faiſant en a fait ſa maiſon.

Là

* RACAN.

Là sa grandeur fait voir à tout ce qui respire,
Dans son trône éternel digne de son empire,
Sur des lambris d'azur briller des Diamans:
Jamais le blond Hymen couvert d'or & de soïe,
Quand il a chez les Rois joint la pompe à la joïe,
N'a fait dans leurs Palais luire tant d'ornemens.

C'est de là qu'à sa force égalant sa justice,
Un jour il sortira pour détruire le vice,
Tel qu'un puissant Geant au combat préparé:
Il atteindra par tout: tout craindra son tonnerre:
Ses yeux verront par tout: & par toute la terre,
Rien n'est si tenebreux qui n'en soit éclairé.

SONNET.

Sur la mort de nôtre Sauveur.

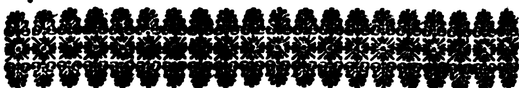
* Quand Jesus-Christ souffrit pour tout le genre humain,
La mort en l'abordant au fort de son supplice,
Parut toute interdite, & retira la main,
N'osant pas sur son Maître exercer son office:

Mais Jesus en baissant la tête sur son sein
Fit signe à l'implacable & sourde executrice,
Que sans avoir égard au droit du Souverain,
Elle achevât sans peur ce sanglant sacrifice.

La barbare obéït, & ce coup sans pareil
Fit trembler la nature, & pâlir le Soleil,
Comme si de sa fin le monde eût été proche.

Tout fremit, tout s'émût sur la terre & dans l'air,
Et le pecheur fut seul qui prit un cœur de roche,
Quand les rochers sembloient en avoir un de chair.

* Mr. Morus.



LES PREDICATEURS.

Gestes ridicules que les Prédicateurs doivent éviter.

* NOus voïons des Prêcheurs coëffez à la moutonne
Se faire les yeux grands, & la bouche mignonne;
Se radoucir la voix, & pour tout geste enfin,
Aux Dames d'alentour faire la belle main.
Est ce là nous tracer le chemin de la gloire?
Non, c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,
Un Maître n'a le droit que de dogmatiser.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pedantesque,
Donne un nouveau relief à son air soldatesque:
Vous le voïez toûjours campé comme un luiteur,
Les poings toûjours fermez, morguer son auditeur,
On diroit, quand il veut pousser un Syllogisme,
Qu'il appelle en duel tout le Christianisme;
Ou que de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuïlle défier le Diable à coups de poings.
Je connois parmi nous certains sots immodestes,
Qui, pour un mot tout seul, vont nous faire cent gestes;
J'en sai d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui pour un geste seul, vont nous dire cent mots:
Mais du geste & du sens la mesure pareille,
Doit autant charmer l'œil, qu'elle enchante l'oreille;
Si

* Le P. Sanlec.

Si le geste & le sens sont toûjours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Sur tout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toûjours la pendule:
Au travers de vos doits ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode
Que de nager au bout de chaque periode:
Chez d'autres apprentifs l'on passe pour galand,
Lors qu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre à ses doits crochus paroît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus,
Celui-là fait semblant de conter ses écus.
Ici ce bras manchot jamais ne se déploïe,
Là ces doits écartez font une patte d'oïe.
Souvent charmé du sens dont mes discours sont pleins
Je m'aplaudis moi-même, & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déja bien.
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Je fais le timbalier sur les bords de ma Chaire.

Maniere de composer les yeux en prêchant.

Vous, qui pour nous prêcher courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiege vôtre Chaire?
Voulez-vous encherir les chaises & les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens?
Que vôtre œil avec vous me convainque & me touche,
On doit parler de l'œil autant que de la bouche;
Que la crainte & l'espoir, que la haine & l'amour
Comme sur un théatre y parlent tour à tour.
Veut-il de la douleur exprimer les alarmes?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.

Veut-il paroître gai ? que les jeux & les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur ? Que ses vives prunelles
D'une Comete en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié ?
Que la langueur l'abbatte, & le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux, dans la haine, severe;
Il est trouble, s'il craint; il est clair, s'il espere.
Dans un étonnement, il ne peut se mouvoir;
Dans une réverie, il regarde sans voir.
L'œil fait toûjours du cœur les premieres nouvelles,
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos, si le cœur n'est en paix.

Défauts de certains Prédicateurs qui ne reglent pas bien le mouvement de leurs yeux.

Il est des Damoiseaux, dont l'œillade amoureuse
Accompagne toûjours la phrase precieuse:
Qu'un air pareil jamais n'effemine vos yeux.
J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
Qui, portant vers le Ciel leurs regards effroïables,
Apostrophent les Saints comme on chasse les Diables;
Et qui, voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en courroux.
Gardez-vous bien sur tout, memoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'Orateur entrepris,
Relire dans la voute un Sermon mal appris.
Vos yeux vous rendent sots de plus d'une maniere.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupiere ?
Tel jadis Landabate * armé de son poignard
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais vous, qui blâmez tant ma paupiere cousuë,
Ne m'ouvrez pas des yeux, où rien ne se remuë:

Que

* *Gladiateur qui combatoit au hazard les yeux bandez.*

Que vous êtes plaisant! lors que vous me parlez
Vôtre gosier s'enflâme, & vos yeux sont gelez.
C'est ainsi qu'autrefois on voïoit des idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles:
Mais si vôtre œil enfin veut toûjours se glacer,
Au cercle de Benoît il faudra le placer.
Jadis un charlatan, Docteur en médecine.
Devina, car chez eux vous savez qu'on devine,
Que l'œil pouvoit avoir lui seul plus de cent maux:
Mais moi qui de cet œil dois conter les défauts;
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupiere agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours reglé la prunelle agitée
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée:
Ainsi du marché neuf le Maure ingenieux
Fait jouër par minute un ressort dans ses yeux
L'un poussant dans les airs ses regards pleins de zéle
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle:
L'autre sans y penser, nous met dans l'embarras,
En voïant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici cet œil, qui craint la trop grande lumiere,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupiere:
Là ce jeune étourdi regarde à tout hazard,
Et ne sait comment l'œil doit jetter son regard.

Grimaces qu'on doit éviter en Chaire.

* Que jamais vôtre front ne se ride pour rien.
Que vôtre bouche aussi s'ouvre & se ferme bien.
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse;
Souvent la bouche ouverte on a beau s'efforcer
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici cet Orateur, qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir sa salive:

* LE P. SANLE'E.

Là je ris de ce fat, qu'on voit à tout propos,
Caresser sa pensée, & rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, aïant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poûmons des mots toûjours tonnans.
L'autre, pour éviter ces manieres outrées,
Ne parle qu'au travers de ses levres serrées;
Et comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut conter plus de mines burlesques,
Que n'en grava jamais Callot dans ses grotesques;
Et souvent tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.
Vous donc, de qui la bouche est digne de censure,
Croïez qu'il est honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos levres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour attraper du vent.
N'allez pas publier la loi de l'Evangile
De l'air impetueux dont parloit la Sibylle:
On soûtient un mensonge avec emportement;
Mais une verité doit se dire aisément.
Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'energie
Doit des cœurs assoupis guerir la letargie.
Mais quoi que de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme,
Que son œil & son front reçoivent la reforme:
Sa bouche doit encor en se reglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux:
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence,
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croïons pourtant pas un visage parfait
Si-tôt que dans l'acteur ce bel accord s'est fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage,
Pourroit d'un Ange même enlaidir le visage.
En effet, quand vos yeux remplis de majesté
Des celestes esprits empruntroient la clarté:

Quand

Quand Dieu sur vôtre front graveroit la figure
De ce front glorieux dont parle l'Ecriture :
Quand vôtre bouche enfin, faisant sortir sa voix,
D'un ton de Précurseur, feroit trembler les Rois :
Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole,
Si l'on voïoit toûjours de parole en parole,
Sur le pivot du cou vôtre tête tourner,
Ces talens que dans vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa Divinité :
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas aussi, gravitez Espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles :
On a de l'air d'un fat, quand on est trop Caton :
Que ceux qui dans leur sein enfoncent le menton,
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché,
Tartuffe eût fait comme eux s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la tête branlante,
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis,
Pour faire les trembleurs à l'Opera d'Isis.

Le Prédicateur doit instruire par l'exemple autant que par ses Sermons.

* En vain sur les leçons par les Rheteurs prescrites,
Tu polis nuit & jour tes Sermons hypocrites :
Si tu veux me toucher, fai moi connoître en toi,
Ce que par tes discours tu veux produire en moi.
C'est ainsi qu'autrefois ont prêché les Apôtres,
Par le même chemin doivent suivre les autres.
Certain Prédicateur, homme éloquent, habile,
Et qui d'un air touchant expliquoit l'Evangile,

* L'ABBE' DE VILLIERS.

Contre l'excès du luxe aïant un jour prêché,
Un bourgeois, homme simple en eut le cœur touché;
Et sortant du Sermon alla dire à sa femme,
Qu'il vouloit tout quitter, pour mieux sauver son ame.
Tout quitter, reprit-elle! Oui, c'est ce qu'il a dit,
Il faut, pour se sauver, n'avoir qu'un seul habit.
J'en ai deux, j'en garde un, pour l'autre va le prendre,
Et porte à l'Hôtel-Dieu l'argent qu'on peut le vendre.
Ne peut-on de l'arrêt adoucir la rigueur,
Dit-elle, & voir un peu ce beau Prédicateur?
Elle va donc chez lui: mais, Monsieur est à table,
Lui répond un valet, d'un ton peu charitable;
J'attendrai.... D'aujourd'hui vous ne sauriez le voir.
Dès qu'il se met à table il en a jusqu'au soir.
Le soir je reviendrai? Non, c'est peine inutile,
Monsieur n'y sera pas, il va jouër en Ville.
Ne peut-on pas du moins l'entretenir demain?
Venez.... Mais gardez-vous de venir trop matin.
Elle vient, au valet demande à voir le Maître.
Dans un moment, dit-il, vous le verrez paroître:
Attendez.... Quoi, si tard il est encore au lit?
Non, pour aller aux champs, Monsieur change d'habit.
Change d'habit dit-elle? Adieu, je me retire;
Puis qu'il a deux habits, je n'ai rien à lui dire.
Elle sort aussi-tôt, & va faire au logis,
Le conte du festin, du jeu, des deux habits,
Et l'exemple aisément dissipa le scrupule,
Que donnoit le Sermon à ce bourgeois credule.
C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit.
Le Sermon édifie, & l'exemple détruit.

A Monsieur Ducros Ministre de l'Eglise de la Savoye à Londres.

STANCES.

* Qu'avec plaisir je te contemple,
Quand pour nous faire repentir,

Du

* Mr. Bonafous.

Ducros, on entend retentir
Ta voix dans les voutes d'un Temple.
L'esprit satisfait & content
Admire & louë en cet instant
Ton profond savoir, ta methode;
Et tes auditeurs alarmez
Craignent à chaque periode
La fin de ton Sermon, tant ils en sont charmez.

L'ordre, la grace, & la justesse
Accompagnent tes saints discours,
Tes Sermons attachent toûjours,
Chacun pour les ouïr s'empresse.
Jamais docte Prédicateur
Ne toucha mieux son auditeur,
N'excita mieux la repentance;
Et jamais Orateur vanté
Ne joignit à tant d'éloquence
Tant de force, tant d'art, tant de solidité.

En vain l'épouvantable envie,
Monstre affreux, fille du Démon
Voudroit, pour obscurcir ton nom,
Jetter un venin sur ta vie;
En vain elle t'opposeroit
D'un Prédicateur Dameret
La fardée & vaine science:
Ton merite toûjours vainqueur
De cette trompeuse apparence
Gagnera d'un chacun & l'esprit & le cœur.

Un Prédicateur peut bien plaire
Par un air tendre, doucereux,
Et par des regards langoureux
Lancez à propos de sa Chaire;
Il peut, il est vrai, pour un tems,
Charmer par des gestes galans

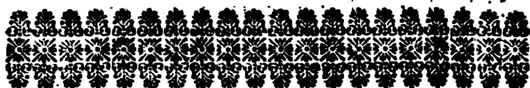
Les Cloris qui viendront l'entendre,
Qui prenant pour dévotion
Les doux transports de leur cœur tendre,
Croiront qu'il est venu pour consoler Sion.

Mais bien-tôt leur raison lassée
De cette lâche indignité
Reconnoîtra la verité,
Qu'elle a honteusement laissée:
Leur esprit exempt de fureur
Quittera la charmante erreur
Qui les avoit ensorcelées;
Elles verront en ce moment
Que leurs ames sont aveuglées,
Que tout n'étoit que fard, que vain amusement.

Toi donc qui consacres tes veilles
A nous plaire par la raison,
Qui n'as point la Démangeaison
De ne charmer que les oreilles,
Tu ne verras jamais changer
Ce sexe inconstant & leger,
Son estime t'est assurée;
Tes Sermons remplis de bon sens
Te répondront de sa durée
Malgré la calomnie, & l'injure des ans.

QUATRAIN.

Si Ducros prêche bien, il vit aussi de même,
Il est poli, savant, bel esprit, vertueux,
A tous égards il est d'une candeur extrême,
Mais sur tout bon ami, charitable & pieux.



LA GUERRE.

La Bataille de Ramelies.

POEME.

* QUand Marlborough paſſa des Iſles Britanniques
Auſſi prompt qu'un éclair aux plaines Germaniques,
Et que là ſur l'Iſter par d'éclatans exploits
Il confondit l'orgueil du Chef des Bavarois;
Triompha de Tallard, ſauva l'Aigle alarmée
Et d'un puiſſant Monarque anéantit l'armée:
Alors l'Empire en lui vit un liberateur,
Et la France éprouva ce que peut ſon grand cœur.
Schellenberg & † Hoghſtet, lieux dignes de memoire,
Publîront à jamais ſon triomphe & ſa gloire:
Ils diront ſon ardeur à marcher aux combats;
Son courage heroïque à ſignaler ſon bras,
Sa préſence d'eſprit dans le choc, le carnage,
Et comment ſa valeur par tout s'ouvre un paſſage.
Ils diront qu'en un jour nul guerrier n'a ſoûmis,
Ni domté comme lui tant de fiers ennemis.
Que de bataillons pris! que de troupes noïées!
Que d'autres par le fer, par l'airain foudroïées!
Les champs couverts de morts, de bleſſez, de fuyards,
De glaives, de mouſquets, de piques, d'étendards:
Un des Chefs priſonnier, deux autres mis en fuite,
L'Empire délivré, la Baviere réduite:
Tout cela fait briller aux yeux de l'Univers
La Gloire du Heros que je chante en mes vers.

* Mr. Balmiér.
† *Le Danube.*

Mais si le monde a vû ce fameux Capitaine
A Hoghsftet remporter une victoire pleine,
Celle de Rameliés, dont tout parle aujourd'hui
Fixe encor de nouveau tous les regards sur lui:
On la dit au Couchant, on la dit vers l'Aurore,
Aux climats reculez du Sarmate & du More.
A ces bruits éclatans je sens que mes esprits
D'un transport plus qu'humain aujourd'hui sont épris:
Je vais donc célebrer les efforts heroïques
Du vaillant Marlborough dans les plaines Belgiques.
Ce Heros méditant des triomphes nouveaux,
A Borkloen assembla ses glorieux Drapeaux:
Puis à pas mesurez marchant vers la Mehagne,
Par le plus grand des faits il ouvrit la Campagne.
Judoigne, Rameliés, Autr'Eglise, Taviers
Voïoient leurs champs couverts d'innombrables guerriers.
Baviere & Villeroi commandoient cette armée,
Si leste, si nombreuse, & si fort animée,
Qu'elle ne respiroit que de venger soudain
L'affront que les François reçûrent à Bleinhein.
Mais le grand Marlborough ce guerrier intrepide,
Qu'à des coups décisifs la valeur toûjours guide,
Et qui n'ignore rien dans le mêtier de Mars,
Dispose ses Drapeaux, range ses Etendards:
A la droite il posta les Bretons toûjours braves,
A la gauche Auwerkerk rangea les fiers Bataves:
L'autre ligne suivoit la premiere de près,
Et le corps de réserve enfin marchoit après,
Soudain on fit jetter quelque Cavalerie
Entre les bataillons, & quelque Artillerie.
Le Terrein observé, l'ennemi reconnu,
Quelle ardeur dans le Camp alors n'a-t-on pas vû?
Comme un fier tourbillon aux forêts redoutable,
Qui d'instant en instant devient plus formidable,
Qui bouleversant tout fait croire au Genre humain,
Que tout ce qui respire est proche de sa fin:
Telle

Telle la gauche alors attaque avec audace
La droite des François, l'ébranle, la terrasse:
D'abord cent Escadrons osent se présenter,
Le Batave, qu'ici rien ne peut arrêter,
S'élance plein de feu sur ces troupes d'élite,
Le Danois le soûtient; dans ce choc tout s'irrite.
Alors ce n'est qu'horreur, que défis, que fierté,
Qu'efforts impetueux d'un & d'autre côté.
Marlborough d'un coup d'œil voïant l'affreux carnage
De plus en plus des siens embrase le courage;
Cent transports de valeur, cent prodiges sanglans
Tiennent le sort douteux entre les combattans:
Le fougueux Bavarois veut rétablir sa gloire,
Marlborough de nouveau remporter la victoire.
Ce Prince d'un sang froid dans le feu des combats
Fait redoubler l'orage, & pleuvoir le trépas.
Comme il observe tout, comme il voit que la Gête
Separe les deux Camps du côté de la droite,
Il en tire au plûtôt un renfort d'Escadrons,
Qui viennent soûtenir ses vaillans bataillons;
Et c'est dans ces momens qu'une troupe ennemie
Aïant fait un complot d'attenter à sa vie,
Le cherche, le distingue à son air martial,
L'approche avec fureur, renverse son cheval;
Mais les siens animez d'une audace guerriere,
A ces déterminez font mordre la poussiere.
Ce Heros échappé d'un si pressant peril,
Remontant son coursier est aidé par Brinfil,
Dont en ce même instant, ô triste destinée!
D'un boulet de canon la vie est terminée.
Marlborough le regarde, & regretant son sort,
Court répandre par tout la terreur & la mort.
Au fier & brave Schultz cependant il ordonne
D'attaquer Ramelíés; d'abord Schultz vole, donne.
Les François dans ce bourg avoient vint bataillons,
Beaucoup d'artillerie & divers Escadrons.
Marlborough irrité de leur vive défense,
Un corps d'Infanterie à ses ordres s'avance.

Schultz

Schultz étant soûtenu, l'assaut est furieux,
Le danger méprisé, les efforts glorieux.
L'un & l'autre parti fait boüillonner sa rage,
Mais par Schultz les François sont chassez du village.
Il les poursuit, écarte, & sans perdre aucun tems,
Il marche, il court charger avec ses combattans
Les troupes qu'ils avoient sur les bords de la Gête;
L'air retentit des coups, affreuse est la tempête.
Marlborough détachant encore un prompt secours,
Les troupes de la Gête à la fuite ont recours.
Ce Prince alors voïant que la Cavalerie
De leur droite est défaite avec l'Infanterie,
Qu'ils avoient dans Taviers des bataillons nombreux,
Il les force, & ce n'est que spectacles affreux.
Leurs Gendarmes soudain marchent de l'aîle gauche,
Pour sauver le débris: le Breton les approche,
Il les charge, les pousse, & d'un bras redouté
Leur fait abandonner ce reste épouvanté.
D'abord avec ardeur on attaque Autr'Eglise,
La place au premier choc par les Dragons est prise.
Le massacre est si grand, le désordre & l'effroi,
Qu'avec surprise on vit le Regiment du Roi
Mettre les armes bas, & tout entier se rendre
Aux fiers Dragons de Hay, sans oser se défendre.
Alors par Marlborough aux champs de Ramelies
Baviere & Villeroi furent humiliez
Quel sort eut leur armée! En quel état réduite!
Florissante au matin, & vers le soir détruite!
Quelle en fut la déroute & la confusion!
Le carnage, l'horreur, la désolation!
Les champs de tous côtez n'étoient que Cimetieres;
Et que Ruisseaux de sang rougissant les rivieres.
La bataille gagnée on poursuit les fuïards,
Et de ces dispersez coupez de toutes parts
Pendant toute la nuit ce n'est que tuërie.
Des ennemis vaincus on prit l'artillerie,
Leurs tentes, leur bagage, équipage, caissons,
Grand nombre de drapeaux, d'étendards, de pontons.
Les

Les mourans, les tuez couvroient cette campagne
Qui s'étend de Louvain jusques à la Mehagne.
Combien parmi leurs morts d'illustres Officiers!
Combien d'autres parmi dix mille prisonniers!
Le fameux Marlborough ce Général habile
Dans les plus grands hazards l'ame toûjours tranquille
Flétrit à Rameliés par des faits inouïs
Aussi bien qu'à Hoghstet les lauriers de Louïs.
Auverkerk en tout tems animé d'un beau zele
Se couvrit ce jour-là d'une gloire immortelle.
Ce sage Général plein d'intrepidité
De la maison du Roi * terrassa la fierté.
Il soûtint en Heros par sa haute vaillance
L'éclat de son grand nom formidable à la France.
Les autres Généraux Hessiens, Prussiens, Danois,
Se signalerent tous par de nobles exploits.
Enfin cette éclatante & célébre victoire
Eleve Marlborough au faîte de la gloire.
Mais quoi! d'une bataille à peine je décris
La fureur, le carnage, & l'horrible débris,
Qu'on nous annonce encor des conquêtes nouvelles,
On a soûmis Louvain, Malines & Brusselles,
Vilvorde, Lier, Alost, Gand, Bruges, Damne, Anvers;
Courtrai, Deinse, Oudenarde ont le même revers.
Plassendale se rend; Ostende est emportée,
Menin, Ath foudroïez, Dendermonde domptée.
Au bruit de tant d'exploits Vendôme accourt exprès,
Se flatant d'arrêter les rapides progrès
Du vaillant Marlborough dans cette vaste plaine
Où borna son essor jadis l'aigle Romaine.
Mais Vendôme immobile avec tout son grand cœur
Est de cent murs brisez le triste spectateur.
Cependant Malborough, qu'aucun danger n'étonne,
Délivre le Brabant & la Flandre Teutonne.

Du

* *C'est ainsi qu'on appelle les Gardes du Corps, les Gendarmes de la Garde, les Chevaux-legers, & les Mousquetaires du Roi de France.*

Du tirannique joug des superbes François,
Et le Belge par lui voit refleurir ses loix.
Ces peuples à l'envi jour & nuit le benissent,
Et par tout l'Univers ses hauts faits retentissents.
Voilà de Marlborough ce triomphant Heros
Les grands, les merveilleux, les rapides travaux.
La conduite, les pas de ce grand Capitaine
Ont dignement rempli l'attente de la Reine,
D'Anne le ferme appui de tant de Potentats
De qui Loüis vouloit envahir les Etats:
Mais par de rudes coups Anne abat la puissance
De ce Prince orgueilleux, confond son arrogance.
Qu'il est beau! qu'il est grand! sur tout aux Souverains
De ne former jamais que de sages desseins,
Tels qu'on admire ceux de nôtre Reine auguste,
Grande par ses vertus, toûjours modeste & juste,
Prudente à tous égards, habile dans son choix,
Le modéle accompli des Reines & des Rois,
La gloire d'Albion, la merveille du monde,
Qui fait que nous vivons dans une paix profonde,
Et qui n'a d'autre but dans ses nobles projets
Que de donner au monde une solide paix.
Veuille le juste Ciel couronner son ouvrage,
Et conserver long-tems une Reine si sage.

STANCES.

Sur les glorieux succès des armes de la Reine de la Grande-Bretagne.

* France, l'aurois-tu crû, que la mort de Guillaume
T'eût causé tant de mal?
Qu'un coup, que tu jugeois mortel pour son Roïaume,
T'eût été si fatal?

De tous les Alliez, qui te faisoient la guerre
Tu ne craignois que lui,
Et tu t'imaginois que de nôtre Angleterre
Il fût l'unique appui.

* Mr. de la Touche.

Mais

Mais à tort tu pensois que tout par cette perte
Etoit perdu pour nous,
Et qu'Albion bien-tôt seroit toute couverte
Des flots de ton courroux.

Le Ciel, dont la bonté sur nous veille sans cesse
Contre tous les Tirans,
A placé sur le trône une illustre Princesse
Pour le fleau des Titans.

De son bras accablant armé pour te réduire
Tu sens déja le poids,
De son puissant destin ton chancelant empire
Va recevoir les loix.

Ton Soleil palissant à l'aspect de cet Astre
Commence à s'éclipser
Et sa sombre lueur d'un terrible désastre
Semble te menacer.

Ton Prince se vantoit, que par tout la victoire
Accompagnoit son char;
Mais dès le premier choc une Femme a la gloire
De vaincre ce Cesar.

Il est vrai que jamais il ne s'est vû de femme
Joindre à tant de splendeur,
Tant de rares talens & du corps & de l'ame
Avec un si grand cœur.

L'or & les diamans dont brille sa Couronne
Lui donnent moins d'éclat,
Que les grandes vertus, qu'on voit en sa personne,
N'en donnent à l'Etat.

Aussi Reine jamais ne fut si bien servie
Par tant de bons sujets,
Qui tous brûlent d'ardeur de hazarder leur vie
Pour ses justes projets.

Elle a pour Conseillers les plus grands Politiques,
Les plus sages Nestors,
Qui savent avec art des affaires publiques
Régler tous les ressorts.

Elle a pour Généraux des Hectors, des Achilles,
D'intrepides Guerriers,
Qui font sur les remparts de tes plus fortes villes
Des moissons de Lauriers.

Elle a sur l'Ocean de braves Argonautes
De courageux Jasons,
Qui d'une autre Colchide enlevent sur tes côtes
Les plus riches toisons.

Un peuple si vaillant, une Reine si sage,
Dans un accord charmant,
France, ne sont-ils pas un évident présage
De ton abbaissement.

Anne l'a résolu, ta perte est infaillible;
Fier Louïs crain son bras;
Ce qui fut au Dieu * Mars une chose impossible
Ne l'est pas à † Pallas.

Cette Déesse peut convertir en Pygmée
Le plus puissant Géant;
Elle peut, contre toi justement animée,
T'égaler au néant.

Salmonée autrefois fut de son insolence
Puni sevérement;
Tu pourras bien souffrir pour la même arrogance
Le même traitement.

Si

* *Le Roi Guillaume.*

† *La Reine Anne représentée par Pallas dans la Médaille de son Couronnement.*

Si cent heureux exploits sont de nôtre Heroïne
De simples coups d'essai,
A trois ans je remets ton entiere ruine
Pour le plus long délai.

Ciel, de qui nous tenons une Reine si chere
Veuilles la conserver,
Que nos crimes jamais ne forcent ta colére
Jusqu'à nous l'enlever.

Fais loin dans l'avenir couler ses destinées,
Comble-la de tes biens;
Pren même sur nos jours un grand nombre d'années
Pour ajoûter aux siens.

Sur les heureux succès des Alliez.

SONNET.

* C'est maintenant Louis, que ta fiére arrogance,
Tes noires trahisons, ta vaste ambition,
Tes tragiques projets, ta persecution
Vont recevoir par tout leur juste récompense.

Eugéne sur le Pô par sa rare prudence
Travaille heureusement à ta destruction;
Le Rhein de Keyserswart voit la reduction;
Melac, Villars, de Bade ont senti la vaillance.

L'illustre Marlborough ce favori de Mars.
De la Meuse en un mois force tous les remparts,
Il se montre & tout cede à son aspect terrible.

Ormond paroît enfin pour decider ton sort;
Par le coup de Vigo ce Heros invincible,
A ton Etat tremblant donne le coup de mort.

* MR. DE LA TOUCHE.

ODE.

Sur la Paix, que Guillaume troisiéme a donnée à l'Europe, ou le Triomphe de Nassau.

† Les chalumeaux & les musettes
Concertent en ces lieux charmans
Avec les hautbois, les trompettes
Et les plus rares instrumens.
Quelle pompe sur ce rivage!
Quel triomphe, quel assemblage!
Ici tout est grand, tout est beau,
Sans doute que c'est la victoire,
Qui dans le temple de la gloire
Conduit l'intrepide Nassau.

Oui, c'est ce Prince infatigable,
Admiré de tout l'Univers,
Dont le nom en ce jour aimable
Se fait entendre dans les airs.
Tout ce qu'on voit ici m'inspire,
Et me force à prendre la lyre.
Dieu du jour soûtien moi la voix,
Préside à mes sons, Calliope,
Pour chanter la paix qu'à l'Europe
Donne le plus vaillant des Rois.

Le plus fier Prince de la terre,
Maître absolu dans ses Etats,
Heureux dans la paix, dans la guerre,
Et le plus craint des Potentats:
Loüis par l'effort de ses armes.
Remplissant l'Europe d'alarmes
Se flatoit d'avoir des autels,
Et croïoit ternir la memoire
De ces Heros, qui dans l'histoire,
Sont mis au rang des immortels.

Ce

† Mr. Balmier.

Ce Monarque pendant six lustres
Avoit vû ses braves Soldats
Commandez par des Chefs illustres
Remporter l'honneur des combats.
Par ces glorieux avantages
Il se fraïa mille passages
Chez les Belges, chez les Germains;
Mais Nassau plus vaillant qu'Alcide
Arrêta ce vainqueur rapide
A l'aspect de tous les humains.

Louïs irrité dans son ame
Forme alors les vastes desseins
De porter le fer, & la flâme
Dans les Etats de ses voisins.
Il vouloit conquerir l'Espagne,
Donner des loix à l'Allemagne,
Domter diverses nations;
Même déja pour ces conquêtes,
Que Louïs contoit comme faites,
On voit marcher ses legions.

Il en part pour la Germanie,
Il en part pour ces champs fameux,
Où la Sambre unie à la Meuse
Fait bruire ses flots écumeux.
L'Ibere voit sur ses Montagnes,
L'Italien dans ses campagnes
De Louïs les fiers bataillons:
Ses flotes sur l'une & l'autre onde
Semblent vouloir que tout le Monde
Rende hommage à ses pavillons.

Nassau dans un sage silence
Aïant prévû ces mouvemens,
Fit cette célébre Alliance,
Qu'on citera dans tous les tems.
Par cette Ligue divers Princes
Mirent à couvert leurs Provinces,

Et furent prêts à repousser
L'effort terrible de la France,
Cette formidable puissance,
Qui devoit tout bouleverser.

Albion seule gemissante
Sous le faix de l'oppression,
Voïoit sa liberté mourante,
Craignoit pour sa Religion:
Quand Nassau plein de vigilance
Malgré deux Rois d'intelligence
Comme un Dieu vint à son secours.
D'abord tout fléchit sous ses armes,
Et de nos maux, de nos alarmes
Ce Prince termina le cours.

Du succès de son entreprise
Jacques fut si déconcerté,
Que des rives de la Tamise
Ce Prince part épouvanté.
Alors d'une voix unanime
Nassau ce Heros magnanime
Dans Londres fut proclamé Roi.
Rome au recit de ces nouvelles
Reçût des atteintes mortelles,
Et Paris en trembla d'effroi.

Louïs après ce coup terrible
Rompant un silence profond
Jura d'être à jamais sensible
Aux malheurs de Jacques second.
Il veut malgré toute la terre
Dans Albion porter la guerre,
Y mettre les peuples aux fers.
Tout doit ceder à sa puissance,
Et les effets de sa vengeance
Surprendront bien-tôt l'Univers.

Ta

Un bruit même on vient de répandre,
Que sur le rivage Hibernois,
Jacques étoit prêt à décendre,
Pour le réduire sous ses loix.
Mais Nassau que la valeur guide,
Toûjours grand, toûjours intrepide,
Sur la Boine s'étant rendu;
Jacques y fut mis en déroute,
Et de France cherchant la route,
Il s'y sauve tout éperdu.

Cependant aux plaines Belgiques
On ne voit que fiers Etendards,
Que Forêts de Mousquets, de Piques,
Que Canons, que Glaives, que Dards.
C'est là que le François menace,
C'est là que l'Anglois plein d'audace
A la gloire est prêt à courir:
C'est là que de fortes armées
Par de vaillans Chefs animées
Veulent vaincre, ou veulent perir.

Nassau dans ces plaines fameuses
Aïant déja porté ses pas
Voit ses cohortes glorieuses
Affronter sous lui le trépas.
Dans ces champs ce n'est que batailles,
Que renversemens de murailles,
Que combats, que sieges, qu'assauts:
Là, pareil au Dieu de la guerre
Nassau remplit toute la Terre
Du bruit de ses nobles travaux.

Namur malgré tes deux rivieres,
Tes forts, tes monts, tes boulevards,
Tes gouffres de feu, tes barrieres,
L'airain tonnant de toutes parts:
Malgré Boufiers plein d'arrogance,
Ses vint mille hommes de défense,

Mal-

Malgré le ſage Villeroi,
Tant de Heros dans ſon armée
De cent vingt mille hommes formée,
Naſſau ſe rend Maître de toi.

Ce Prince que rien ne rebute
Rempli d'une noble fierté
A Loüis hautement diſpute
La gloire de la fermeté.
Pour remporter cet avantage
Loüis excite ſon courage,
Et raſſemble tous ſes guerriers:
Mais ſuccombant dans la carriere,
Naſſau la remplit toute entiere,
Et lui flétrit tous ſes lauriers.

Enfin après neuf ans de guerre
La plus rude qui fut jamais
Le plus hautain Roi de la terre
Eſt venu demander la paix.
Pour l'avoir il rend à l'Eſpagne,
A l'Italie, à l'Allemagne,
Au Batave, au Belge, au Lorrain:
Il fait plus, il vient reconnoître
Naſſau, d'Albion, le vrai Maître,
Le vrai Roi, le vrai Souverain.

Que les neuf Filles de memoire,
Préparent un concert nouveau,
Pour chanter l'immortelle gloire,
Et le triomphe de Naſſau;
Ce Monarque vaillant & juſte
Toûjours ſage, toûjours auguſte
Donne à l'Europe un vrai repos.
Que de charmes ſous ſon empire!
C'eſt en lui que le monde admire
Le plus accompli des Heros.

On court de toutes parts en France
Pour y voir son Ambassadeur *
Etaler la magnificence,
Et paroître en triomphateur.
Dans Versailles où l'or abonde,
Dans son parc le plus beau du monde
Ce Ministre est comblé d'honneur;
C'est là que tout lui fait connoître
L'estime qu'on a pour son Maître,
Et combien on craint sa valeur.

De cette terre si lointaine,
De ces grands & vastes païs
Arrosez par le Boristhene
L'Obi, le Rha †, le Tanaïs,
Le plus puissant de tous les Princes ‡
Vient admirer en ces Provinces
Les peuples, leur pouvoir, leurs loix:
Il vient admirer la prudence,
Les hautes vertus, la vaillance
D'un Roi fameux par tant d'exploits.

Si Nassau calme les alarmes,
Et les troubles de l'Occident,
Il calme encor le bruit des armes,
Et les fureurs de l'Orient.
Son pouvoir dans Bysance éclate,
Par lui le Germain, le Sarmate,
Le Russe, le Venitien
Terminent des guerres barbares
Avec les Turcs, & les Tartares,
A la gloire du nom Chrétien.

Par une sagesse profonde
Nassau rend cette nation
L'éclat & la gloire du monde
La terreur, l'admiration.
Ses hauts faits, qu'on a peine à croire,
Seront à jamais dans l'histoire

M Les

* MILORD PORTLAND. † LE VOLGA.
‡ LE CZAR.

Les plus nobles, les plus vantez:
Des climats glacez jusqu'au More
De l'Occident jusqu'à l'Aurore
Ils seront toûjours racontez.

Fille du Ciel, Paix adorable!
Objet de nos plus tendres vœux!
Puissès tu tranquille & durable
Rendre tous les mortels heureux!
Par toi le calme, l'innocence
Regneront avec l'abondance
Au gré de nos plus doux souhaits.
Déja toute l'Europe envoïe
Vers le Ciel mille cris de joïe,
Pour ton retour charmante Paix.

Priere pour le Roi.

Grand Dieu qu'ici tout te benisse,
Et se prosterne devant toi,
D'avoir par ta bonté propice
Tant de fois conservé le Roi.
Plus que jamais, ô Dieu tout juste
Garenti ce Monarque Auguste
Des complots de ses envieux,
Et faî qu'Albion triomphante
Puisse être à jamais florissante,
Et Nassau toûjours glorieux.

L'AMITIE'.

Les avantages de l'amitié.

* DE tous les autres biens le Ciel trop ménager
En differentes mains les voulut partager;
Mais à tous les humains une main liberale
Pour la tendre amitié donne une pente égale,
Ce talent est pour tous, nul homme n'est formé
Qui n'ait, s'il veut, le don d'aimer & d'être aimé.
L'un dans l'état obscur où la honte le cache,
L'autre au milieu des soins où l'intérêt l'attache

* L'ABBE' DE VILLIERS.

Sous

Sous un toit inconnu le berger ignoré;
D'une superbe Cour le Monarque adoré,
Le tranquille bourgeois, le soldat sous les armes
De la noble amitié reconnoissent les charmes,
Chacun sait estimer ce plaisir innocent,
Et tout, jusqu'aux Heros, le goûte & le ressent.
Les Heros sur le cœur sont tout ce que nous sommes,
Il leur faut des amis ainsi qu'aux autres hommes;
Toûjours aux yeux du peuple en spectacle donnez
De leur propre grandeur ils se trouvent gênez,
Si leur cœur quelquefois se découvrant sans feinte,
Ne sait de l'Heroïsme adoucir la contrainte,
Et faire choix d'un cœur noble, prudent, discret,
Qui de leurs grands desseins partage le secret.
Achille eut dans Patrocle un cœur fidéle & tendre,
Le sage Ephestion fut l'ami d'Alexandre.
Sans amis, quel qu'on soit, on ne vit qu'à demi,
Timon même, Timon des hommes l'ennemi;
Ce Misantrope altier, dont la noire satire
De tout le genre humain fit gloire de médire,
Qu'Athenes vit d'orgueil & de gloire animé
Composer des écrits, où chacun fut nommé:
Timon chercha pourtant un témoin de sa haine,
Un confident des fruits de sa maligne veine,
En un mot un ami qui reçut dans son sein
De ses tristes écrits le dangereux venin.
Par tout de l'amitié brillent les avantages,
On en trouve par tout d'éloquentes images;
Dès qu'on ouvre les yeux, on voit dans l'Univers
L'assemblage éclatant de tant de corps divers
Devoir tout leur éclat au nœud qui les assemble:
Image des mortels, qui nez pour vivre ensemble,
Doivent à l'amitié leur éclat & leurs biens.
Sans elle mille fois on vit les citoïens
De l'aveugle discorde embrassant les maximes
Du trône oser chasser les Princes légitimes,
D'un execrable joug folement se charger,
Et se livrer en proïe aux mains d'un Etranger.
De la Division tant de suites terribles

A tous

A tous de l'amitié font des leçons sensibles,
Chacun a son malheur, ou sa prosperité,
Le cœur dans l'un & l'autre inquiet, agité
Succombe s'il ne trouve un ami secourable,
Qui soûtienne le poids qui l'éleve, ou l'accable.
La fortune vous rit? il faut pour en joüir
Qu'avec vous un ami vienne se réjoüir,
Que vos yeux sur les siens mesurent vôtre joïe
Y lisent le bonheur que le Ciel vous envoïe.
Le sort vous est contraire? On soûtient tous ses coups
Quand un fidéle ami les soûtient avec nous.
Toûjours malgré lui-même à cet égard sincere
L'homme connoît en tout l'amitié nécessaire.
Le pâle créancier, que l'on voit au Palais,
Plaider pour un argent, qui se consume en frais,
Et que la procedure a privé par avance
Des biens que doit ravir une injuste sentence;
Dans l'état malheureux où son procès l'a mis,
Que dit-il? qu'il est doux de trouver des amis,
Dont le soin du bon droit apuïant l'impuissance
Sollicite pour lui la premiere audience,
Et fasse à leur credit à propos emploïé
Rendre ce qu'on refuse au droit mal apuïé.
Toûjours de l'amitié la douceur est la même,
Et toûjours un ami sait plaire quand il aime;
Au secours d'un ami toujours prêt à courir
Il ne garde ses biens que pour le secourir:
Si son cœur quelquefois à la gloire sensible,
Court du brillant honneur la carriere penible,
Ramassant tout l'éclat qu'il en peut recueillir,
Il sait sur un ami le faire rejaïllir.
Vôtre ame est alarmée? Il court à vos alarmes.
Vous pleurez? par ses pleurs il essuira vos larmes,
Et toûjours prêt pour vous de tout sacrifier,
Il saura tout donner, tout faire, & l'oublier.

Exemple d'une amitié bien rare.

* Deux vrais amis vivoient au Monomotapa:
L'un ne possedoit rien qui n'appartint à l'autre:

* LA FONTAINE.

Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme:
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce Palais.
L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit, il vous arrive peu
De courir quand on dort, vous me paroissez homme
A mieux user du tems destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout vôtre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons: Vous ennuyez-vous point
De coucher toûjours seul? Une esclave assez belle
Etoit à mes côtez, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point;
Je vous rens graces de ce zéle.
Vous m'étes en dormant un peu triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru,
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami veritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de vôtre cœur:
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

A Monsieur Balmier, STANCES.

† Modeste habitant du Parnasse,
Qu'Apollon écoute toûjours,
Qui chantes les Jeux, les Amours,
Et les Ris avec tant de grace:
Toi qui d'un vin delicieux,
Qui charme le goût & les yeux
Fais priser dans tes vers le baume incomparable;
Balmier, qui d'un Heros entonnant les exploits,

† Mr. Bonafous.

Le dépeins, quand tu veux, triomphant, redoutable,
Et terrassant l'orgueil du plus altier des Rois.

Souffriras-tu que sur ma lyre
Je te chante quelques chansons,
Et que malgré ses rudes sons
Je suive l'ardeur qui m'inspire?
Depuis long-tems admirateur
De ton esprit, de ta candeur,
De ta sincerité, de ton rare mérite,
Qu'en vain les envieux voudroient desavouër;
Je suis le doux transport, qui maintenant m'incite
A rompre le silence, afin de te louër.

Mais tu n'as pas sujet de craindre
L'encens d'un venimeux flateur;
Mon Apollon n'est point menteur,
Je ne connois point l'art de feindre.
Ami de la sincerité,
Partisan de la verité
Je fuis avec horreur la flateuse loüange,
Je deteste par tout l'éloge insidieux,
Je place un honête-homme où sa vertu le range,
Et je le dépeins tel qu'il paroît à mes yeux.

Si d'un homme prudent & sage
Je fais quelquefois le portrait,
Chacun d'abord le reconnoît;
On dit, voilà sa vraïe image.
Si je dis qu'il est vertueux,
Civil, affable, officieux,
Tendre envers ses amis, égal, toûjours le même,
Toûjours de la sagesse écoutant les leçons,
D'un entretien aisé, d'une douceur extrême,
C'est Balmier, dira-t-on, nous le reconnoissons.

Cependant à cette peinture
Il manque encore bien des traits,
Et comme tant d'autres portraits
Elle est bien digne de censure.
Je devrois avoir ajoûté
Ce cœur ouvert, cette bonté

Cette

Cette agréable humeur, & cette complaisance,
Qui t'attirent de vrais & fidéles amis,
Et gagnant d'un chacun l'amour, la bienveillance
Sont un sujet de honte à tous tes ennemis.

Pourquoi les fieres destinées
Par une impitoïable loi
M'ont-elles fait passer sans toi
Les plus belles de mes années?
Que n'ai-je dès mes jeunes ans
Connu tous ces rares talens,
Et toutes ces vertus, dont mon ame est ravie?
Sans doute que charmé d'un exemple si beau,
J'aurois, en imitant ce modéle de vie,
Vêcu tranquille, heureux, content jusqu'au tombeau.

Je posséderois dans mon ame
Ce trésor, ce contentement,
Ce calme, & ce repos charmant
Que Clothon file avec ta trame:
Comme toi je saurois charmer
Les soucis, le chagrin amer,
Et maintiendrois mon ame en un état tranquille,
Je saurois me roidir contre les coups du sort,
Et content en tous lieux, aux champs & dans la ville,
J'attendrois sans pâlir les horreurs de la mort.

Mais helas! mon ame s'égare
Dans ces désirs audacieux,
Toûjours d'un don si précieux
La nature me fut avare.
Je ne sûs jamais obtenir
Ce repos, où pour parvenir
Les malheureux mortels s'inquietent sans cesse;
Toi seul montres toûjours un visage serein;
Soucis, inquietude, affliction, tristesse,
Et mille autres encor t'attaqueroient en vain.

Comment il faut choisir les amis.

* Vous, qui touché d'un bien si doux, si nécessaire,
Cherchez une amitié noble, tendre & sincere:

* L'ABBE' DE VILLIERS.

Choisissez vos amis; car de ce choix d'abord
Dépend d'une amitié le bon ou mauvais sort.
Que toûjours de son choix vôtre ame satisfaite
Suive de son penchant l'impression secrette,
Le cœur est le premier que l'on doit consulter;
Rarement un ami peut se faire goûter,
Qui d'un goût different formé par la nature,
Apporte à l'amitié la raison toute pure.
Mais il faut du penchant savoir se défier
Avant que de le suivre on doit l'étudier,
Le déguiser souvent, & toûjours le suspendre,
Et savoir résister avant que de se rendre.
Evitez ces amis dont la promte chaleur
Vient, à peine connus, faire offre de leur cœur.
Ce n'est jamais ainsi que l'amitié doit naître
Avant de vous aimer vous devez vous connoître:
L'amour impatient se livre avec ardeur,
La timide amitié se donne avec lenteur.
N'allez jamais chercher une amitié solide
Aux avares Bureaux où l'intérêt préside.
Choisissez des amis exempts de passion,
Le sordide intérêt, l'aveugle ambition
Sont autant que l'amour à l'amitié contraires;
Gardez-vous de conter pour vos amis sinceres
Ceux qu'on voit à l'argent, à la gloire livrez,
Nourrir les passions dont ils sont enyvrez.
Si de l'aveugle argent vous encensez l'idole,
Croïez moi, vous n'avez qu'une amitié frivole,
Ami selon qu'on ouvre, ou qu'on ferme la main,
Aujourd'hui plein d'ardeur, indifferent demain.
Choisissez un ami qui pour toute richesse
Ne cherche en ses amis qu'une égale tendresse;
Un ami généreux, d'un cœur noble, & constant,
Qui bornant ses désirs, & de son sort content,
Sache se refuser à d'injustes salaires,
Et vivre de ses biens, ou de ceux de ses peres.
Fuïez donc l'intérêt. Fuïez également
De l'indocile orgueil l'aveugle entêtement:
Fuïez un ami vain, qui rempli de lui-même
Veut

Veut l'emporter en tout jusques sur ceux qu'il aime.
Ces esprits inquiets de la gloire affamez
Ne savent point aimer, encor moins être aimez,
N'avoüant pour ami que l'ami qui les flate,
Entr'eux on ne voit point d'amitié délicate,
Par eux toûjours d'autrui le sort est envié,
Et par eux le mérite est souvent décrié.
Craignez dans un ami ce jaloux caractére,
Craignez cet esprit vain, à qui rien ne peut plaire,
Qui jusqu'en ses amis du mérite envieux,
Ne voit aucun éclat qui ne blesse ses yeux.
Cherchez donc un ami, qui droit & veritable,
Garde pour tout le monde un esprit équitable;
Qui distingue le bon, & veuïlle l'approuver;
Qui jamais sur autrui ne cherche à s'élever;
Qui sentant pour la gloire un désir légitime,
Sache encor plus donner, que mériter d'estime;
Que pour croître en mérite il ne néglige rien,
Mais qu'il sache en trouver un plus grand que le sien;
Qu'il sache pardonner aux vertus qui l'effacent,
Et vouloir que toûjours ses amis le surpassent.
Mais veut-on de son choix ne se point repentir
D'amis dignes de vous sachez vous assortir;
On doit se reconnoître en celui que l'on aime;
On doit dans un ami se retrouver soi-même:
Cherchez-y vôtre rang, vôtre esprit, & vos mœurs,
Cette conformité peut seule unir les cœurs.
Loin ceux, de qui l'humeur superbe, ou paresseuse,
Ou d'un cœur né rampant la bassesse honteuse,
Deshonorant la place, où le Ciel les a mis
Ne s'attache jamais qu'à d'indignes amis
Le Ciel qui, comme il veut, régle nôtre naissance,
A mis en chaque rang certaine bienseance,
Qui dans un rang plus bas défend de s'abaisser,
Et jamais l'amitié ne doit nous déplacer.
Que toûjours l'amitié commence par l'estime,
Et ne suivez jamais cette basse maxime,
Qui du rang, du merite apprend à se gêner;
Et cherchant des amis, qu'on puisse dominer,
'Ne

Ne fait trouver de goût, qu'à d'indignes hommages,
Et veut que d'un ami le cœur soit à nos gages.

Pourquoi de deux personnes qu'on voit la premiere fois, on aime l'un plûtôt que l'autre.

* Qui peut faire naître dans moi
Ces sentimens inconnus à moi-même ?
Je sai fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi.

Je ne vous connois point, je ne connois point l'autre:
J'entre en vos intérêts dès le premier instant.
Peut-être son merite égale bien le vôtre,
Mais il ne me touche pas tant.

Je vous ai vû; j'ai pris parti;
Cela se fait sans que l'on délibere,
Sans même qu'on pense le faire:
J'ai vû l'autre, & n'ai rien senti.

C'est l'inégalité qui fait la préference;
Sans qu'il vous cede en rien vous êtes son vainqueur,
Je ne vois entre vous aucune difference,
Mais je la sens bien dans mon cœur.

* Le P. Derel.

Parole de Socrate.

† Socrate un jour faisant bâtir.
Chacun censuroit son ouvrage,
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage:
L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui? L'on y tour noit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle est, dit-il, elle peut être pleine!
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

† La Fontaine.

Les devoirs de l'amitié.

* N'attendez pas toûjours que du besoin pressé,
Vôtre ami vous apporte un air embarrassé,
Et vous vienne expliquer d'une bouche interdite
L'humiliant détail du bien qu'il sollicite.
Prévenez un discours, qui doit le chagriner,
Pour aider ses besoins sachez les deviner,
Qu'il ignore avec vous les termes dont on prie,
Et sache, tout au plus, ceux dont on remercie.
Toûjours un riche avare à l'argent attaché
Veut, pour en faire part, qu'il lui soit arraché,
Et n'en prête jamais, qu'autant qu'on peut surprendre
Tous les retranchemens dont il sait se défendre:
Son portier a toûjours des ordres rigoureux,
De n'admettre chez lui que des amis heureux,
Et d'éloigner tous ceux en qui l'humble figure
D'un redoutable emprunt porte le triste augure.
Evitez d'un refus l'artifice grossier,
Et dès que vôtre ami s'abaisse à vous prier,
Venez, la bourse en main, montrer que la fortune
Doit entre les amis être toûjours commune,
Sur lui, sans hésiter, répandez vos bienfaits,
Ou bien à l'amitié renoncez pour jamais.
De l'amitié l'argent est la pierre de touche,
C'est par là, des sermens que donne vôtre bouche,
Du dévoûment par vous tant de fois protesté,
Qu'on connoît la valeur, qu'on sonde la bonté:
Par là du faux clinquant d'une vaine promesse
On sait démêler l'or d'une pure tendresse;
C'est par là, qu'éprouvant un éclat incertain,
Dans une bouche d'or on trouve un cœur d'airain.
Mais ce n'est pas assez qu'une main toûjours promte
Prévenant d'un ami la priere & la honte,
Sache aller au devant de ses tristes besoins,
L'amitié veut encor des égards & des soins.
Il faut, si vous voulez en tout vous rendre aimables,
Honorer jusqu'à ceux qui vous sont redevables,
Que jamais dans vôtre air on ne découvre rien,

* L'ABBE' DE VILLIERS.

Qui fasse deviner qu'on leur a fait du bien.
Que vôtre accueil ouvert, vôtre mine riante
Soûlage en eux le poids d'une dette pesante,
Qu'ils puissent sans chagrin, sans honte vous devoir;
Et qu'après vos bienfaits ils aiment à vous voir.
Fuïez toûjours, fuïez certain faste bizarre,
Liberal en public, ailleurs toûjours avare,
Qui refuse aux besoins d'un ami malheureux
L'argent, qu'il lui prodigue en repas somptueux,
Qui d'un secours caché fuit le prêt charitable,
Et ne paroît honête & liberal qu'à table.
Ami droit & sincere on doit à ses amis
Garder fidélement ce qu'on leur a promis,
Ignorer les délais dont souvent on amuse
Un trop credule ami, qu'on trompe & qu'on refuse.
Et toûjours être exact à dégager sa foi,
Car c'est de l'amitié la principale loi.
D'une exacte amitié si vôtre cœur se pique,
De certains faux amis fuïez la politique,
Qui donne aux ennemis avec soin menagez
Les égards qu'on dérobe aux amis negligez.
D'un vertueux ami quand on a fait le choix,
On doit aimer toûjours ce qu'on aime une fois.
Loin des vers que j'écris la maxime odieuse,
Qui veut que l'amitié timide & scrupuleuse,
Se souvienne toûjours, s'engageant à demi,
Qu'un ami peut un jour devenir ennemi.
Que triste est l'amité que de la défiance
Embarrasse toûjours l'incommode prudence!
Quiconque à ses amis craint de se confier
En vain du nom d'ami s'ose glorifier,
Son amitié n'est plus qu'une loi tirannique,
Ou de timides soins un trafic politique.
Sachez plûtôt, sachez alors vous souvenir
De ne point commencer ce qu'on peut voir finir,
Que d'un choix éclairé la prudente conduite
N'ait jamais d'amitié qui puisse être détruite.
Il vaut mieux l'éviter, qu'interrompre son cours;
Ne soïez point amis, ou soïez-le toûjours.

FIN.

561155

b

a

